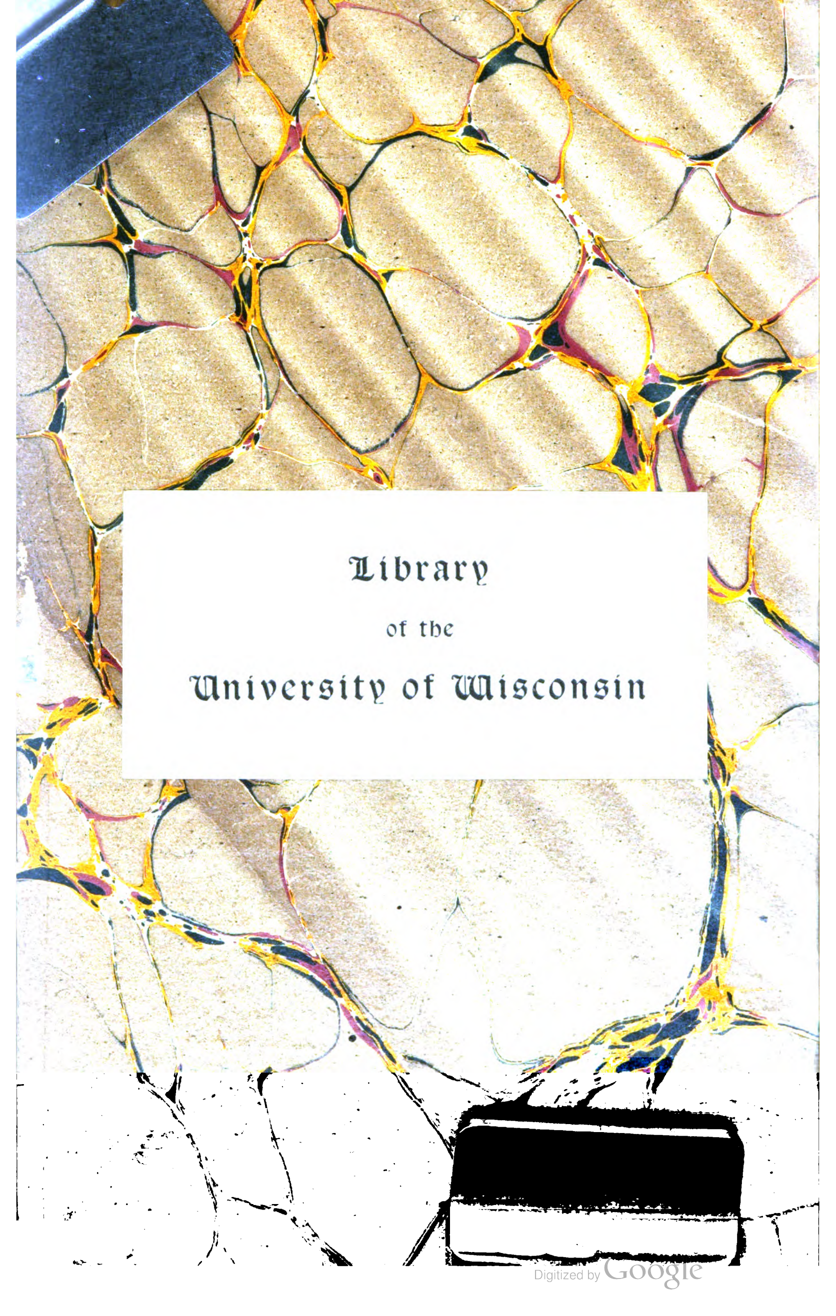



Library
of the
University of Wisconsin
Digitized by Google



Sainte Clotilde

“ LES SAINTS ”

Collection publiée sous la direction de M. HENRI JOLY, de l'Institut.

VOLUMES PARUS :

Saint François de Borgia, par PIERRE SUAU.
Saint Colomban, par l'abbé EUG. MARTIN.
Saint Odon, par DOM DU BOURG.
Le B^x Curé d'Ars, par JOSEPH VIANEY. *Dixième édition.*
La Sainte Vierge, par RENÉ-MARIE DE LA BROISE. *Troisième édition.*
Les Carmélites de Compiègne, par VICTOR PIERRE. *2e édition.*
Saint Paulin de Nole, par ANDRÉ BAUDRILLART. *Deuxième édition.*
Saint Irénée, par ALBERT DUFOURCQ. *Deuxième édition.*
La B^se Jeanne de Lestonnac, par l'Abbé R. COUZARD. *Deuxième édition.*
Saint Léon IX, par l'Abbé EUG. MARTIN. *Deuxième édition.*
Saint Wandrille, par Dom BESSE. *Deuxième édition.*
Le B^x Thomas More, par HENRI BREMOND. *Deuxième édition.*
Sainte Germaine Cousin, par L. et F. VEUILLOT. *Deuxième édition.*
La B^se Marie de l'Incarnation, par E. DE BROGLIE. *2e édition.*
Sainte Hildegarde, par l'Abbé PAUL FRANCHE. *Deuxième édition.*
Saint Victrice, par l'Abbé E. VACANDARD. *Deuxième édition.*
Saint Alphonse de Liguori, par J. ANGOT DES ROTOURS. *3e édition.*
Le B^x Grignion de Montfort, par ERNEST JAC. *Deuxième édition.*
Saint Hilaire, par le R. P. LARGENT. *Deuxième édition.*
Saint Boniface, par G. KURTH. *Troisième édition.*
Saint Gaëtan, par R. DE MAULDE LA CLAVIÈRE. *Deuxième édition.*
Sainte Thérèse, par HENRI JOLY. *Sixième édition.*
Saint Yves, par CH. DE LA RONCIÈRE. *Troisième édition.*
Sainte Odile, par HENRI WELSCHINGER. *Troisième édition.*
Saint Antoine de Padoue, par l'Abbé A. LEPITRE. *Troisième édition.*
Sainte Gertrude, par GABRIEL LEDOS. *Troisième édition.*
Saint Jean-Baptiste de la Salle, par A. DELAIRE. *Quatrième édition.*
La Vénérable Jeanne d'Arc, par PETIT DE JULLEVILLE. *5e édition.*
Saint Jean Chrysostome, par AIMÉ PUECH. *Quatrième édition.*
Le B^x Raymond Lulle, par MARIUS ANDRÉ. *Troisième édition.*
Sainte Geneviève, par l'Abbé HENRI LESÊTRE. *Cinquième édition.*
Saint Nicolas Ier, par JULES ROY. *Troisième édition.*
Saint François de Sales, par AMÉDÉE DE MARGERIE. *Sixième édition.*
Saint Ambroise, par le DUC DE BROGLIE. *Cinquième édition.*
Saint Basile, par PAUL ALLARD. *Quatrième édition.*
Sainte Mathilde, par E. HALLBERG. *Troisième édition.*
Saint Dominique, par JEAN GUIRAUD. *Cinquième édition.*
Saint Henri, par l'Abbé HENRI LESÊTRE. *Quatrième édition.*
Saint Ignace de Loyola, par HENRI JOLY. *Sixième édition.*
Saint Étienne, roi de Hongrie, par E. HORN. *Troisième édition.*
Saint Louis, par MARIUS SEPET. *Cinquième édition.*
Saint Jérôme, par le R. P. LARGENT. *Cinquième édition.*
Saint Pierre Fourier, par LÉONCE PINGAUD. *Quatrième édition.*
Saint Vincent de Paul, par EMMANUEL DE BROGLIE. *10e édition.*
La Psychologie des Saints, par HENRI JOLY. *Dixième édition.*
Saint Augustin de Canterbury, par A. BROU. *Quatrième édition.*
Le B^x Bernardin de Feltre, par E. FLORNOY. *Quatrième édition.*
Sainte Clotilde, par G. KURTH. *Huitième édition.*
Saint Augustin, par AD. HATZFELD. *Septième édition.*

Chaque volume se vend séparément. Broché. 2 fr.
Avec reliure spéciale. . . 3 fr.

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Mesnil (Eure).

“ LES SAINTS ”

Sainte Clotilde

par

GODEFROY KURTH

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

HUITIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

RUE BONAPARTE, 90

1905

PRÉFACE

Ce petit livre, auquel le public a fait bon accueil, n'a pas laissé d'effaroucher deux catégories de lecteurs. Les uns ont trouvé qu'il prenait trop de liberté à l'endroit des traditions immémoriales, et se sont demandé ce qui resterait de l'histoire si l'on traitait les sources aveo si peu de ménagement. Les autres lui ont reproché, tout au contraire, d'être resté trop fidèle aux tendances conservatrices dans le portrait qu'il trace de sainte Clotilde, et ont estimé qu'à ce compte il ne valait pas la peine de se mettre en frais de critique. Il ne me déplaît pas de constater cette contradiction fondamentale entre mes censeurs : on a quelque garantie d'être dans le vrai quand on se fraye sa voie à mi-chemin entre les erreurs opposées.

Je puis me contenter de renvoyer à leurs livres ceux qui prennent contre moi la défense de Grégoire de Tours. C'est retarder d'un siècle et manquer singulièrement d'esprit critique que de m'opposer le témoignage de cet écrivain pour des événements qu'il ne connaissait que d'après des traditions populaires. Très bien informé des choses qui se sont passées de son vivant et dans son milieu, il est au plus haut degré légendaire dès qu'il touche à des faits éloignés de lui dans l'espace ou dans le temps. Je l'ai montré ailleurs, et longuement[1]; je ne crois pas avoir besoin de refaire ici ma démonstration; mais je me persuade que quiconque voudra contredire à mon récit, d'une manière directe ou indirecte, devra la lire d'abord, la réfuter ensuite.

Quant aux censeurs qui se plaignent de trouver trop de rayons dans l'auréole de sainteté que ce livre met autour de Clotilde, que veut-on que je leur réponde? C'est l'Église catholique qui considère la première reine de France comme une sainte, et qui lui a rendu un culte dès le lende-

1. V. *Les sources de l'histoire de Clovis dans Grégoire de Tours* (*Revue des questions historiques*, t. XLIV, 1888); *l'Histoire de Clovis dans Frédégaire* (même recueil, t. XLVII, 1890); et l'*Histoire poétique des Mérovingiens*, Paris, Picard, 1893.

main, pour ainsi dire, de sa mort. Apparemment elle avait pour cela d'assez bonnes raisons, et pour infirmer son jugement il faudrait en avoir de meilleures qu'elle. Si mes censeurs en possèdent, je leur saurai gré de les produire, et je les discuterai consciencieusement. En attendant, ils ne pourront guère contester que l'opinion de l'Église sur la sainteté de Clotilde soit confirmée par une double catégorie de preuves historiques, les unes positives, les autres négatives. Les positives, ce sont les souvenirs tout chauds encore recueillis par Grégoire de Tours parmi les populations qui avaient été témoins des vertus et des souffrances de Clotilde ; il ne saurait y en avoir de plus sincères, ni de plus probantes. Les négatives, ce sont les légendes mêmes qui autrefois défiguraient la mémoire de la sainte, et dont aucun de mes contradicteurs — j'entends ceux qui sont au courant de la méthode historique — ne s'aviserait de défendre la valeur documentaire.

Il faudra donc bien qu'on se résigne dans certains milieux — si dur que cela paraisse — à inscrire une âme de plus au nombre des âmes hautes et pures qui ont glorifié l'Église catholique et honoré le genre humain. C'est cette âme que j'ai étudiée et que j'ai essayé de peindre dans sa vie intime, considérant que le profit le plus

clair et la tâche la plus élevée de l'hagiographie consistent précisément à contempler dans leur beauté intérieure les natures privilégiées qui sont marquées du cachet de la sainteté. J'ai dû pour cela, étant donné l'état de mes sources, recourir plus d'une fois à la méthode inductive, et reconstituer certains aspects du sujet en m'appuyant sur la constance des lois psychologiques. Ai-je dépassé la limite de ce qui est permis à l'historien, et, parce que j'ai procédé comme l'archéologue qui, de par un *canon* esthétique, refait les membres brisés d'une statue, ai-je mérité le reproche d'abuser de l'hypothèse ? Je dois croire que non, si je m'en rapporte à des maîtres dont le témoignage avait pour moi la plus haute importance. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans les *Analecta Bollandiana*, dont tout le monde connaît la critique à la fois ferme et circonspecte. « Sans doute, M. Kurth a dû, bien des fois, suppléer par des conjectures aux lacunes des maigres documents contemporains. Mais il apporte à ce procédé tant de finesse, de prudence et de loyauté scientifique, qu'on ne peut guère songer à lui en faire un grief[1]. »

Un témoignage plus explicite encore est celui

1. *Analecta Bollandiana*, t. XVI (1897), p. 187.

de M. Ehrhard, l'éminent patrologiste de l'Université de Vienne :

« M. Kurth, écrit-il, a donné de la première reine de France un portrait qui peut être regardé comme un modèle d'exposition à la fois populaire et savante. Nul ne refusera de reconnaître que son livre repose sur des sources sévèrement contrôlées, et qu'il ne cesse de captiver le lecteur par ses qualités littéraires. Sans doute, il a dû plus d'une fois, pour peindre certaines situations de la vie de cette sainte, au sujet desquelles l'histoire se tait complètement, recourir à des considérations psychologiques d'ordre général. Nous ne saurions lui en faire un reproche ; la justification de cette méthode se trouve en dernière analyse dans l'identité de la nature humaine à travers les âges. Étant donnés les contours historiques d'une figure, l'histoire a le droit de la peindre avec cette vivacité de coloris à laquelle, en toutes circonstances, on ne peut atteindre si l'on n'a fait une étude patiente de la psychologie du temps et si l'on n'a su se placer en quelque sorte, avec amour et intelligence, dans la personnalité de son héros [1]. »

1. *Litterarische Rundschau*, Fribourg en Bade, 1897, p. 296-297.

Je n'ai rien à ajouter à des paroles si autorisées, et je me serais gardé de reproduire ce qu'elles ont de flatteur pour moi, si je n'avais voulu montrer aux lecteurs qu'ils peuvent continuer de lire ce livre avec une entière confiance, malgré la mauvaise humeur qu'il a rencontrée dans les milieux où l'on n'aime pas les saints.

SAINTE CLOTILDE

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION

Le rôle des femmes dans la conversion des peuples à l'Évangile est un des plus beaux aspects de l'histoire du christianisme. Nulle part leur réelle puissance et leur apparente faiblesse n'éclatent dans un contraste plus touchant.

A première vue, ne croirait-on pas que les destinées de la société catholique, que les grands intérêts du monde chrétien se décident en dehors de leur participation? L'Église les a exclues du sacerdoce, et leur a même ordonné, par la voix de l'Apôtre, de garder le silence dans l'assemblée des fidèles. Elle ne les a appelées à aucune part de ses sollicitudes universelles. Elle a évité de charger leurs faibles épaules du fardeau redoutable de l'apostolat, et lorsqu'un jour elle leur a

confié des fonctions, c'étaient les plus humbles de toutes : celles de diaconesses, c'est-à-dire de servantes. En les écartant de la grande scène de l'histoire, en les enfermant auprès de leur foyer au nom de la dignité de leur sexe, il semble qu'elle ait limité leur influence sociale dans la mesure de leur responsabilité.

Les femmes chrétiennes ont accepté avec joie le rôle modeste que leur assignait l'Église. Elles ont fait de l'obscurité leur gloire, et elles se sont constituées elles-mêmes les gardiennes vigilantes des limites que la loi chrétienne mettait à leur activité. Mais, borné à leur entourage immédiat, confiné dans l'étroit domaine de la vie privée, leur apostolat n'a pas été moins fécond. Plus d'une fois, dans les moments décisifs de l'histoire du monde, le gouvernail de la société s'est trouvé dans leurs mains, et ce sont ces faibles mains qui ont dirigé le vaisseau du côté où brillait le phare de la vérité éternelle. Partout où la foi de Jésus-Christ a triomphé, ce sont les femmes qui l'ont aidée à remporter la victoire Elles ont conquis le monde du fond de leur maison en convertissant leurs maris, en élevant leurs enfants. Il leur a suffi d'être épouses ou mères pour se trouver, par là même, les collaboratrices de la Providence dans l'éducation

des peuples. La fondation du royaume de Dieu dans l'Europe moderne est en grande partie l'œuvre de leur dévouement patient et obstiné.

« *La femme fidèle*, avait dit l'apôtre, *sera le salut de l'homme infidèle* (1). » Parole douce et profonde à la fois, dont l'Église n'a cessé de faire, en quelque sorte, le programme de l'apostolat féminin. Nous l'entendons plus d'une fois dans la bouche des pasteurs parlant aux femmes chrétiennes, et, de siècle en siècle, elle a consolé, encouragé, fortifié les humbles gardiennes du foyer domestique. Il faut entendre avec quelle tendresse d'accent, avec quelle suavité de paroles elle est commentée dans la correspondance d'un des docteurs du quatrième siècle. Écrivant à une grande dame romaine sur l'éducation de sa fille, saint Jérôme lui laisse espérer que l'enfant innocente pourra devenir un jour l'instrument de la conversion de son grand-père, encore plongé dans les ténèbres du paganisme. « Qui eût cru, écrit-il, que la petite-fille du pontife Albinus naîtrait du vœu d'une mère chrétienne, que sa langue encore novice balbutierait les louanges du Christ en présence de son grand-père charmé, et que le vieillard païen nourrirait

(1) Saint Paul, I *ad Corinth.*, VII, 14

dans ses bras une vierge chrétienne? Non, notre attente n'a pas été vaine. Il est déjà le candidat de la foi, cet homme qui est entouré d'une escorte de fils et de petits-fils croyants. » Et, continuant d'exposer à la mère son plan d'éducation, le saint veut que l'enfant devienne le bon ange du grand-père, qu'elle saute sur ses genoux dès qu'elle le verra, qu'elle se pende à son cou, qu'elle lui chante, malgré lui, le cantique d'*Alleluia* (1).

Saint Jérôme a livré dans cette lettre, en grande partie, le secret de la conversion du monde romain. Ce sont les femmes chrétiennes qui ont été les introductrices de Jésus-Christ au foyer des vieilles familles consulaires. Ce sont elles qui ont redit, à l'oreille, dans des entretiens intimes ou mieux encore sous la forme plus persuasive de l'exemple, les enseignements tombés de la bouche de l'apôtre. Sa voix n'était entendue qu'une fois, puis la main du bourreau la faisait taire à jamais. Mais elle trouvait un écho qui se prolongeait en accents d'une douceur infinie dans la bouche des femmes chrétiennes qui l'écoutaient. Qui peut dire toute la fécondité de cet apostolat domestique, de cette infatigable propagande qui ne s'exerçait jamais d'une manière plus efficace

(1) S. Jérôme, *Epistolae*, 107 (ad Laetam).

que lorsqu'elle semblait avoir renoncé à toute ambition conquérante? Une chose est certaine, c'est que depuis le premier jour de la prédication de l'Évangile, les femmes ont rivalisé de foi et de courage avec les hommes : inférieures partout, elles se retrouvaient leurs égales vis-à-vis du martyre, et elles conquéraient pour leur sexe un rang d'honneur qui ne leur a plus jamais été disputé.

Il vient une époque dans l'histoire où cette mission de la femme prend une ampleur vraiment magnifique : c'est lorsque, tout étant détruit du côté des civilisés, tout est à refaire du côté des barbares. Alors, en regardant vers ces derniers, l'Église ne voit en face d'elle que des païens ou des ariens, mais elle trouve des auxiliaires dans leurs femmes. Des reines chrétiennes, des reines catholiques sont assises sur les trônes, et ce sont elles qui préparent la voie aux missionnaires.

Exposer ici, dans un aperçu rapide, ce que la civilisation doit aux reines chrétiennes, c'est mettre dans sa pleine lumière l'importance historique de sainte Clotilde. Elle ouvre la série de ces femmes prédestinées qui ont été, à l'aurore du monde moderne, les initiatrices des nations. La première dans l'ordre chronologique, elle est la première aussi par l'étonnante grandeur de l'œuvre à laquelle il lui fut donné de par-

ticiper. La conversion des Francs, dont elle partage la gloire avec le grand évêque de Reims, a déplacé le centre de gravité de l'histoire : elle a fait passer le sceptre de l'Occident aux mains de l'Église catholique, et assuré aux nouveaux convertis, pour une longue série de siècles, un rang d'honneur dans les fastes de la civilisation. Devenus chrétiens, ils ont donné l'impulsion au reste du monde barbare. Les autres peuples sont entrés dans l'Église sur leurs pas, et en marchant dans la voie que Clotilde avait frayée.

Et d'abord, voici leurs voisins d'outre-mer qui s'ébranlent. En vain le patriotisme aveuglé des Bretons avait refusé de communiquer le flambeau de la foi à leurs farouches vainqueurs : la charité catholique fut plus forte que le ressentiment national, et des missionnaires venus de Rome initièrent les Anglo-Saxons aux bienfaits de l'Évangile. Ce fut une femme qui leur ouvrit les portes de *l'île des Saints*, et cette femme était une arrière-petite-fille de Clotilde. Berthe, c'était son nom, avait été donnée pour épouse au roi Ethelbert de Kent, à condition qu'on lui laisserait exercer librement sa religion, et elle vivait depuis plusieurs années en chrétienne à la cour païenne de Canterbury, ayant auprès d'elle, comme aumônier, ou comme protecteur de sa foi, selon la

belle expression du chroniqueur, un évêque franc du nom de Liétard, qui l'avait suivie au delà de la Manche (1). Un ancien sanctuaire chrétien situé sur une colline en dehors de la ville, l'église de Saint-Martin, servait de centre à la petite colonie chrétienne. Lorsque saint Augustin arriva à la tête de ses quarante missionnaires, il trouva dans la reine Berthe une auxiliaire toute-puissante auprès de son époux. Ethelbert était mûr pour l'Évangile; il en fut la première conquête dans le royaume de Kent, et il en devint l'ardent et zélé propagateur parmi son peuple (2).

Commencée avec le concours d'une femme, la conversion de la Bretagne au christianisme fut achevée de même. Ethelberge, fille d'Ethelbert, en épousant le roi Edwin de Northumbrie, porta la bonne nouvelle parmi les Angles, dont saint Grégoire le Grand avait rêvé de faire des anges. Le jeune prince avait promis de respecter la foi de son épouse, et de lui accorder toutes les facilités pour l'exercice de son culte. Cette fois encore, un évêque, Paulin, avait accompagné la jeune femme (3). L'entourage de la reine cons-

(1) Beda le Vénérable, *Historia ecclesiastica Anglorum*, I, 25.

(2) Id., *loc. cit.* et 26.

(3) Id., *op. cit.*, II, 9.

tituait ainsi, sur les rives de l'Humber, un poste avancé du christianisme et un foyer chaud et lumineux de vie chrétienne. Ethelberge conquit assez d'ascendant sur Edwin pour qu'il lui permît de baptiser sa fille; lui-même, âme méditative et sérieuse, inclinait déjà vers la loi du Christ dont les rayons l'entouraient. Ce fut alors qu'arrivèrent de Rome deux lettres envoyées par le pape Boniface IV, l'une à Edwin lui-même pour l'exhorter à faire le pas décisif, l'autre à la reine pour l'engager de plus en plus dans l'œuvre d'apostolat. Il faut lire ce document pontifical pour voir quel concours l'Église de ces siècles attendait des femmes, et à quel point elle appréciait leur collaboration. Après avoir félicité Ethelberge de sa foi, et déploré l'incrédulité de son époux, le souverain pontife l'exhorte à ne rien négliger pour qu'entre elle et Edwin disparaisse cet obstacle à un mariage véritable, ce divorce des âmes entretenu par les ténèbres du paganisme. « Courage donc, glorieuse fille; ne cessez pas d'implorer de la miséricorde divine le bienfait d'une union parfaite entre vous et votre époux, afin que par l'unité de la foi vous ne fassiez plus qu'une âme, comme vous ne faites qu'un corps, et qu'après cette vie votre union se maintienne éternelle dans l'autre. Faites tous

vos efforts pour attendrir la dureté de ce cœur en y faisant pénétrer les préceptes divins; faites lui comprendre combien est sublime le mystère de la foi que vous professez, et ce que vaut le bienfait de la régénération que vous avez mérité. Il faut que par vous se vérifie d'une manière éclatante le témoignage de l'Écriture sainte qui dit : « L'homme infidèle sera sauvé par la femme « fidèle. » Vous n'avez trouvé grâce devant Dieu qu'afin de rapporter en abondance à votre Rédempteur les fruits des bienfaits que vous en avez reçus (1). »

On sait que les vœux du pontife furent bientôt accomplis. Edwin se convertit après des délibérations mémorables, et le rayon de la grâce d'en haut marqua du signe des élus la physionomie de ce noble penseur couronné (2).

Ainsi les femmes chrétiennes avaient présidé à la conversion des principaux rois païens de l'Occident. Ce sont, comme nous allons le voir, des femmes encore qui vont amener à l'Évangile les royaumes ariens des Lombards et des Visigoths, et asseoir définitivement le trône de l'Église catholique en Italie et en Espagne.

(1) Beda le Vénérable, *op. cit.*, II, 10 et 11.
(2) Id., *op. cit.*, II, 12-14.

Il y avait longtemps que l'Église catholique avait les yeux fixés sur les Lombards. Lorsque Clotsinde, fille de Clotaire Ier, eut été donnée pour femme à leur roi Alboïn, elle put croire que le moment était venu de travailler ce peuple, et c'est à la reine qu'elle confia l'honneur de l'initiative. Nous avons conservé la lettre que saint Nizier de Trèves écrivit à cette occasion à la petite-fille de Clotilde. La logique pressante du polémiste s'y marie à l'émotion communicative du père spirituel. « Nous vous en conjurons par le jour terrible du jugement, écrit le confesseur à la reine, lisez bien cette lettre, exposez-en exactement et souvent le contenu à votre époux. » Et, après lui avoir fourni les arguments les plus capables, à son sens, de triompher de l'hérésie arienne, il continue :

« Vous avez entendu dire comment votre aïeule Clotilde, d'heureuse mémoire, est venue au pays des Francs, et comment elle a amené le seigneur Clovis à la foi catholique. Comme c'était un homme de grand sens, il ne voulut pas se rendre avant d'avoir reconnu la vérité de notre doctrine. Une fois qu'il s'en fut convaincu, il alla se prosterner devant le tombeau de saint Martin, et il promit de se faire baptiser sans retard. Vous savez quels furent après sa conversion ses exploits contre

les hérétiques Alaric et Gondebaud; vous n'ignorez pas quels dons lui sont échus en partage dans ce monde, à lui et à ses fils.

« Or donc, pourquoi un homme illustre et puissant comme le roi Alboïn ne se convertit-il pas, ou du moins pourquoi se montre-t-il si lent à chercher la voie du salut? Dieu bon, qui êtes la gloire des saints et le salut de tous, versez-vous vous-même dans son sein! Et vous, reine Clotsinde, dans vos entretiens avec lui, venez-nous en aide, afin que tous nous puissions nous réjouir en Dieu d'avoir conquis une étoile si brillante, une perle si précieuse. Je vous salue de toutes mes forces; je vous supplie de ne pas rester oisive : ne cessez d'élever la voix, ne cessez de chanter les louanges de Dieu. Vous avez entendu cette parole : « L'homme infidèle sera sauvé par l'épouse fidèle. » Sachez que le principal espoir de salut et de rémission des péchés, c'est d'avoir ramené un pécheur de son égarement. Veillez, veillez; Dieu nous est propice; faites en sorte, je vous en supplie, que par vous la nation lombarde devienne puissante contre ses ennemis, et que nous ayons sujet de nous réjouir de votre bonheur et de la prospérité de votre époux (1). »

(1) *Monumenta Germaniae historica. Epistolae,* t. III, p. 119-122.

Ce pathétique appel de l'évêque à la reine chrétienne resta sans écho pour le moment : Clotsinde mourut dans la fleur de sa jeunesse, et le second mariage d'Alboïn avec Rosamonde sembla devoir ramener les Lombards à leur primitive barbarie. Mais ce qui avait été refusé à la petite-fille de Clotilde, une autre princesse du royaume franc allait l'accomplir.

Il y avait en Bavière, aux environs de l'année 589, une princesse dont on vantait la beauté et les mérites : c'était Théodelinde, fille du duc Garibald. Authari, roi des Lombards, s'éprit d'elle et obtint sa main. La poésie populaire s'est emparée de leurs fiançailles, et en a fait une de ces gracieuses légendes nuptiales comme nous en retrouvons une dans l'histoire de sainte Clotilde elle-même (1). Théodelinde ne régna pas seulement sur le cœur de son époux : elle sut gagner aussi l'affection de son peuple, et lorsque Authari mourut, les Lombards décidèrent qu'ils prendraient pour roi celui à qui Théodelinde accorderait sa main (2). Elle fit choix du duc Agilulf, et, reine par un double titre, elle fut pour la papauté du sixième siècle ce que plus tard devait être la com-

(1) Paul Diacre, *Historia Langobardorum,* III, 30.
(2) Paul Diacre, *op. cit.,* III, 35.

tesse Mathilde. C'est elle qui arrêta le cours victorieux des exploits d'Agilulf en marche sur Rome; le barbare obéit à la voix de sa femme, et le pape saint Grégoire le Grand la remercia dans une lettre où il déclara qu'elle avait bien mérité du sang qui aurait été versé sans son intervention. Elle fit plus; elle convertit son mari à la foi catholique, et elle prépara la conversion de son peuple. La cathédrale de Monza, près de Milan, où depuis eut lieu le couronnement de tous les rois lombards, est l'œuvre de Théodelinde, et les célèbres *Dialogues* du pape Grégoire le Grand portent en tête le nom de cette princesse. Comme sainte Clotilde, Théodelinde eut la douleur d'avoir dans Adalwald un fils indigne d'elle; mais son œuvre était immortelle, et les Lombards convertis restèrent une des plus pures gloires de l'Église catholique (1).

Pendant ce même siècle, la pieuse Théodosie, fille du gouverneur grec de la Bétique, élevait dans la foi orthodoxe les fils de l'arien Léovigild, roi des Visigoths. Herménégilde et Récarède apprirent sur les genoux de leur mère l'amour de l'Église catholique, et ces premières leçons furent indélébiles. Lorsque plus tard leur père, remarié à une arienne fanatique, du nom de

(1) Paul Diacre, *Historia Langobardorum,* III, 30.

Goswinthe, se fut fait le persécuteur des catholiques, Herménégilde ne craignit pas de confesser ouvertement sa foi. Soutenu et encouragé par sa femme Ingonde, qui était une arrière-petite-fille de sainte Clotilde, il périt plutôt que d'abjurer, et l'Espagne vénère en lui un de ses plus généreux martyrs. Son sang eut une fécondité merveilleuse : à peine monté sur le trône, son frère cadet Récarède embrassa solennellement le catholicisme, et le troisième concile de Tolède, tenu en 589, proclama à la face du monde que l'Espagne voulait être une nation catholique. Ce titre glorieux, qu'elle continue de porter à travers quatorze siècles d'une des histoires les plus riches en grandes choses, c'était le prix du sang d'Herménégilde et des leçons de Théodosie : du fond de son tombeau, la mère chrétienne avait triomphé du père persécuteur.

L'Occident était converti : ses quatre plus nobles nations appartenaient à l'Église catholique ; des mains de femme avaient brisé les chaînes pesantes du paganisme, et défait maille à maille le filet de l'hérésie arienne.

Tournons maintenant la page, et nous verrons se reproduire sur un autre théâtre le spectacle dont nous avons été témoin dans les quatre grandes nations romano-germaniques. Avec le

IXᵉ siècle, l'heure de l'entrée des nations slaves dans l'Église a sonné. C'est la Bohême qui, la première, attire nos regards. Là, la protectrice de la foi chrétienne est une princesse du nom de Ludmilla, que l'Église reconnaissante vénère sur ses autels. Convertie vers 879 avec son mari Boriwoï par le grand apôtre des Slaves, saint Méthode, elle se vit exposée à tous les dangers au milieu d'un peuple encore païen, surtout après que la mort de Boriwoï, en 890, l'eut laissée sans appui. Ses propres fils l'abandonnent, sa bru Drahomira devient sa plus cruelle persécutrice; mais elle tient bon au milieu des épreuves, et elle parvient à garder l'éducation de son petit-fils Wenceslas, dont elle fait un saint comme elle-même. L'admiration hésite entre la grand'mère et le petit-fils quand on lit la vie de ces âmes généreuses : elle, la femme persécutée que rien n'ébranle; lui, le prince puissant que rien ne séduit; elle, qui vit dans les prières, les veilles, les aumônes, les macérations; lui, qui sème de ses propres mains le blé destiné à fournir le pain du saint sacrifice, et qui refuse de signer les condamnations à mort. Tous deux meurent martyrs, et de la mort la plus cruelle, elle égorgée par ordre de sa belle-fille, lui succombant sous les coups de son propre frère, Boleslas. Mais c'est Ludmilla qui

a formé Wenceslas, c'est elle qui a donné à la Bohême ce prince incomparable, et dans toutes les œuvres de ce grand civilisateur, elle a le droit de revendiquer sa part de gloire. Bien des convulsions ont secoué la Bohême au cours de son orageuse existence, mais le souffle des tempêtes n'a pu déraciner la foi que Ludmilla implanta dans son sol, et saint Wenceslas y est resté plus populaire que Jean Hus.

De la Bohême chrétienne devait sortir le salut de la Pologne. Dubrawa fut la Clotilde de ce royaume. Devenue la femme du païen Miecislas, chef de ce grand peuple, elle eut le bonheur de le convertir en 965, et avec lui son peuple, qui apportait à l'Église le précieux concours de sa chevaleresque vaillance. La tradition n'a gardé de Dubrawa que son nom et le souvenir de ce grand acte : il suffit pour sa gloire, et l'on peut dire d'elle que ses œuvres la proclament très heureuse.

Il reste enfin, à l'extrémité de l'Europe, dans le demi-jour de la barbarie, une nation slave dont les destinées vont se décider aussi au cours du IX[e] siècle : ce sont les Russes. Ils ont fait retentir leur nom à travers l'immensité des steppes, et aux bords du Dniéper, ils règnent en arbitres de ce grand pays, depuis Kiev, qui est leur capitale,

jusqu'à Novgorod, qui reconnaît leur suzeraineté. Leur héros national, Igor, si fameux dans leurs traditions épiques, vient de disparaître au milieu de ses fabuleux exploits. Et voici que sa veuve, Olga, va recevoir le baptême à Constantinople, dans cette ville qui a tremblé devant son époux. Elle prend le nom d'Hélène : nom prédestiné qui annonçait un nouveau Constantin!

Ce ne fut pas son fils Sviatoslav qui réalisa le présage renfermé dans ce nom : il resta obstinément païen malgré les exhortations de sa mère, se bornant à lui répondre quand elle le pressait : « Comment! je recevrais une foi étrangère? Mais ma droujina rirait de moi! » C'est presque le mot de Clovis à saint Remi : « Ce n'est pas moi qu'il faut persuader, ce sont les hommes de ma bande. » Mais le fils d'Olga n'eut pas, comme l'époux de Clotilde, le courage d'entraîner sa bande à sa suite, et la noble veuve mourut, en 969, sans avoir eu la consolation d'assister à la conversion de son peuple.

Et toutefois, son exemple et son apostolat n'avaient pas été stériles. Quelques années après, son petit-fils Vladimir jetait dans le Dniéper l'idole Peroun et arborait sur ses étendards la croix de Jésus-Christ. Comme Théodosie, Olga triomphait du fond de son tombeau. Les Russes ont gardé

avec raison le culte de cette grande mémoire. « Elle fut le précurseur du christianisme en Russie, dit leur chroniqueur, comme l'aurore est le précurseur du soleil, comme l'aube est le précurseur de l'aurore. Comme brille la lune au milieu de la nuit, elle brilla au milieu d'un peuple païen. Elle était comme une perle dans la fange; elle se purifia dans le bain sacré, elle dépouilla le vêtement de péché de l'ancien Adam, et revêtit celui du nouvel Adam qui est le Christ. Aussi nous lui disons : « Réjouis-toi d'avoir fait « connaître Dieu à la Russie, car tu as été le prin- « cipe de l'alliance de la Russie avec lui (1). »

Il y avait intérêt à grouper ces faits : réunis, ils nous montrent que toute l'Europe chrétienne est redevable de sa foi à ses reines beaucoup plus qu'à ses rois. Ils mettent aussi dans un plus grand jour le rôle de sainte Clotilde. Car c'est elle qui ouvre le cortège de ces évangélisatrices couronnées, et tout ce qui s'est fait plus tard par des reines chrétiennes se rattache à son initiative glorieuse. On voit quelle portée prend la biographie de l'humble femme, presque oubliée et souvent

(1) *Chronique dite de Nestor*, traduite par L. Léger, p. 54. La question de la sainteté d'Olga n'est pas tranchée. Les Bollandistes la laissent en suspens; ils mettent Olga parmi les *praetermissi* et se réservent (11 juillet).

calomniée, qui a amené Clovis par la main jusque dans le baptistère de Reims. L'histoire d'une sainte devient une page de l'histoire de la civilisation. C'est d'ailleurs la règle, et ceux-là seuls peuvent s'en étonner, qui ignorent quelle vertu cachée sort de l'Évangile. Certes, le jour où la fille des rois burgondes mit sa main dans la main de Clovis et jura de lui être une épouse fidèle, l'arianisme maître de l'Europe ne dut pas s'émouvoir. Il avait l'empire du monde, et rien ne permettait de prévoir qu'il le perdrait. Et pourtant c'est ce mariage qui a été le point de départ d'une nouvelle orientation de l'Occident L'époux converti de Clotilde allait convertir son peuple, et ce peuple allait abattre le trône d'Arius, dresser celui du souverain Pontife, et créer l'Europe catholique. Qui pourrait envisager sans intérêt les petites causes qui ont produit ces grands résultats?

CHAPITRE II

JEUNESSE DE CLOTILDE

Le royaume des Burgondes apparaît au seuil des temps modernes comme une de ces créations éphémères dont les débris jonchèrent en grand nombre les chemins de l'avenir, avant qu'il se fondât enfin une nationalité faite pour résister à l'effort des siècles. Toute l'histoire de ce peuple a quelque chose de précaire et d'inachevé, et les pages les plus éclatantes de ses annales sont celles qui enregistrent les catastrophes par lesquelles il est arrivé en peu de temps à sa ruine. Et pourtant il n'a pas passé sans profit pour la civilisation : il a donné sainte Clotilde à l'Église, et ce titre suffit pour jeter un rayon sur sa mémoire.

Au moment où naquit la sainte à laquelle sont consacrées ces pages, les Burgondes avaient déjà parcouru une grande partie de leur dramatique et rapide carrière. Une génération s'était écoulée depuis qu'avait péri sous les coups des Huns, en

437, le royaume qu'ils avaient fondé sur les bords du Rhin, et dont le souvenir revit, entouré de légendes gracieuses et terribles, dans les poétiques traditions de l'épopée allemande. Ils occupaient maintenant la Gaule méridionale, où ils étaient entrés moitié en conquérants, moitié en fugitifs, après les malheurs qui avaient failli mettre fin à leur existence nationale. Blottis d'abord dans les Alpes de la Savoie, ils étaient descendus ensuite dans les belles vallées du Rhône et de la Saône, depuis Langres jusqu'à Avignon et à la Durance. Là, ils s'étaient fait un royaume qui, pendant les dernières années du cinquième siècle, semblait appelé à jouer un grand rôle dans l'histoire. Établis entre l'Italie romaine, qui était la dernière gardienne de la tradition impériale, et le royaume conquérant des Visigoths, dont les séparait le cours du Rhône, ils étaient en quelque sorte devenus les arbitres des destinées de l'empire. Ils aimèrent mieux se faire ses défenseurs que ses ennemis, et on les vit plus d'une fois combattre pour Rome, qui récompensait leurs rois en leur envoyant des dignités, celle de maître des milices notamment, qu'Alaric lui-même avait enviée.

On eût pu croire qu'un peuple si amoureux de Rome et de la civilisation se distinguerait par une fidélité exemplaire à la foi romaine. Il n'en fut

rien, et cette contradiction est un des traits du caractère incohérent et indécis des Burgondes. Catholiques dans l'origine, au témoignage de Paul Orose, les Burgondes s'étaient laissé entamer par l'active propagande religieuse de leurs voisins les Visigoths, et détacher en grande partie de l'orthodoxie. La famille royale elle-même fut conquise par l'arianisme, soit en totalité, soit dans la plupart de ses membres, et les Burgondes présentent ainsi le spectacle du seul peuple barbare qui n'eût pas de religion nationale.

Ce fut une grande cause d'affaiblissement ajoutée à toutes les autres. Mal en frontières, n'ayant pu ni se procurer l'accès de la Méditerranée, ni devenir les maîtres des défilés des Alpes, attachés aux destinées d'une société mourante, livrant leur conscience religieuse aux missionnaires d'un peuple rival, privés même de la ressource qu'aux étapes inférieures de la civilisation les nationalités trouvent dans le fanatisme, les Burgondes étaient faits pour être écrasés entre le passé et l'avenir de l'Europe.

Le partage du royaume entre les divers héritiers de leur roi Gondovée acheva de désorganiser la nation. Les quatre fils du défunt mirent son héritage en quartiers. L'un d'eux, Godomar, disparut de bonne heure sans avoir fait parler de

lui. Quant aux trois autres frères, nous les retrouvons établis chacun dans une des principales villes du pays burgonde : Chilpéric à Lyon, Gondebaud à Vienne, Godegisil à Genève.

Chilpéric, qui fut le père de Clotilde, n'a guère attiré l'attention de l'histoire. Nous savons qu'il servit l'Empire avec la même fidélité, la même dévotion que son père et son frère. L'empereur Glycérius, qui dut lui-même le trône à l'appui des armes Burgondes, le récompensa en lui donnant, en 474, le titre de maître des milices, et, fier de cette distinction, il fit la guerre aux Visigoths pour le compte de l'Empire. On ignore de quelle confession il se réclamait; ce qu'on sait, c'est qu'il avait épousé une femme catholique et que ses enfants furent élevés dans la religion de leur mère.

Carétène, — c'était le nom de celle-ci, — était une femme remarquable. Deux contemporains, Sidoine Apollinaire et Fortunat de Poitiers, ont célébré ses vertus, et, bien que ce fussent des poètes amis de l'hyperbole et qui cultivaient volontiers le genre du panégyrique, le tribut d'éloges qu'ils décernent à cette princesse semble bien mérité. Sidoine n'aimait pas les Burgondes et n'était pas le sujet de Chilpéric, et pour Fortunat, il n'a déposé ses louanges que sur la pierre

d'un tombeau. L'accord de leurs témoignages nous est une garantie de leur sincérité à tous les deux. Sidoine évoque, en parlant de Carétène, le souvenir de Tanaquil et de la première Agrippine (1) : noms suggestifs, parce qu'ils rappellent l'un et l'autre l'influence qu'une femme au grand cœur exerça sur son époux. Fortunat célèbre la princesse avec des accents plus dignes d'une chrétienne : elle était, dit-il, la mère des pauvres, et, auprès de Chilpéric, l'avocate des coupables. Elle déployait sur le trône toutes les vertus, cachant sous un visage riant ses jeûnes ainsi que les austérités dont elle macérait ses membres (2).

Telle fut la mère de Clotilde. Il importait de la connaître pour comprendre sa fille, qui fut sa vivante image, et qui, jusque dans l'extrême vieillesse, resta fidèle aux enseignements et aux exemples maternels. Clotilde naquit vers 474, probablement à Lyon, qui était la capitale de son père. Elle avait une sœur cadette, nommée Sédéleube, à côté de laquelle elle grandit, et qui, comme elle, réalisa à la cour de Lyon le type de la jeune fille chrétienne. Leur mère prenait le plus grand soin d'éloigner d'elles les multiples in-

(1) Sidoine Apollinaire, *Epistolae*, V, 7.

(2) Voir cette épitaphe dans Leblant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. I, p. 70, nº 31.

fluences pernicieuses qui se donnent rendez-vous dans les cours, et de les élever dans la pratique des vertus. A une époque si ardemment dévouée au culte des saints, nul doute qu'elle ne leur ait appris à invoquer souvent les âmes bienheureuses sous le patronage desquélles était née la jeune chrétienté de Lyon. Cette église n'avait pas de souvenir plus héroïque et plus touchant à la fois que celui de Blandine, l'esclave martyre, dont la sublime constance au milieu du plus cruel supplice avait été l'honneur de son sexe et la gloire de ses compagnes de servitude. Sans doute, l'image de cette noble vierge fut une de celles qui se présenta le plus souvent à l'esprit des deux jeunes princesses.

La cour de Chilpéric était le rendez-vous de tous les grands de son royaume : les évêques catholiques ne durent pas y manquer. Sidoine Apollinaire, le prélat lettré, y a paru plus d'une fois, et c'est à ses visites que nous devons les quelques traits de plume, trop rares d'ailleurs, qui nous peignent ce milieu. Saint Avitus, le grand homme de la Burgondie, dut s'y montrer aussi : nul plus que lui, parmi ses collègues, ne fut assidu auprès des souverains, non pour leur arracher des faveurs, mais pour défendre auprès d'eux les intérêts catholiques, et, si pos-

sible, pour les ramener doucement à la vraie foi par une lente et persévérante action personnelle. Les princesses durent rencontrer plus d'une fois, auprès de leurs parents, ces saints et illustres personnages entourés à leurs yeux de tout le prestige de leur haute dignité, de tout l'éclat du talent ou du caractère, et l'on se figure volontiers la future femme du roi Clovis courbant la tête sous la bénédiction de saint Avitus.

Mais, de tous les prélats, celui qu'elles connurent le mieux, celui dont les vertus et la sainteté durent leur faire l'impression la plus profonde, ce fut Patient, évêque de Lyon. Toutes les voix de la renommée ont glorifié l'héroïque charité déployée par ce saint vieillard pendant la famine de l'Auvergne, et nul n'était entouré par ses contemporains d'un respect plus universel (1). Ce fut un rare bonheur pour Clotilde de voir l'Église catholique à travers de tels hommes, et il n'est pas inutile de noter les influences qu'elle dut en subir. Rien ne forme la vie morale de l'enfant comme les spectacles qui l'entourent; le parfum des vertus dont il est témoin dans ses jeunes années embaume son âme pour toute la durée de la vie.

La mort de Chilpéric, qui paraît être surve-

(1) Sidoine Apollinaire, *Epistolae*, VI, 12.

nue vers les approches de l'an 490, amena un grand changement dans la condition des jeunes princesses et de leur mère. Conformément à l'usage universel des barbares, son royaume devait être partagé entre ses deux frères survivants, puisqu'il ne laissait pas de fils pour lui succéder. On ne sait si le partage eut lieu, ni sur quelle base il se fit; mais dans tous les cas, à partir de cette époque, nous trouvons Gondebaud installé à Lyon. Carétène se retira avec ses deux filles auprès de Godegisil, le roi de Genève, qui paraît être devenu le tuteur des jeunes princesses (1). Pourquoi les nobles femmes préférèrent-elles la cour de Genève à celle de Lyon, et la protection de Godegisil à celle de Gondebaud? Apparemment parce que, s'il est permis de s'en rapporter à certains indices, Godegisil était catholique, tandis que Gondebaud, comme on le sait, ne parvint jamais, malgré les espérances qu'il laissa concevoir parfois aux prélats de son royaume, à se dégager des liens de l'arianisme.

(1) Nous voyons par Grégoire de Tours, *H. F.*, II, 28, que ces princesses ne demeuraient pas à la cour de Gondebaud, et il résulte d'un fait relaté par Frédégaire, IV, 22, après la mort de Chilpéric, qu'elles vivaient à Genève. Or, Genève était la capitale de Godegisile. Notre conclusion semble donc s'imposer.

Affranchie de l'esclavage du trône, Carétène put désormais avec plus de liberté se consacrer tout entière à sa religion et à ses enfants. Il faut s'abstenir de décrire cette existence tout en Dieu, dont on ne pourrait d'ailleurs que deviner l'allure. Les exercices d'une piété fervente, combinés avec les œuvres d'une charité discrète, remplissaient la chaste solitude de ce veuvage royal, dans lequel rayonnait la grâce pudique de deux filles dignes d'une sainte mère. Le beau lac de Genève doit avoir vu plus d'une fois les royales pénitentes passer sur ses bords, portant leur aumône aux pauvres ou leurs prières à Dieu. La légende populaire, si dépourvue d'intelligence et d'intérêt pour les humbles mérites d'une existence chrétienne, a perpétué elle-même le souvenir de la charité de Clotilde, qu'elle montre lavant les pieds des pèlerins (1). Et nous savons par l'histoire que sa sœur Sédéleube est la fondatrice de l'église Saint-Victor dans le faubourg de Genève (2). Cette œuvre de charité est d'ailleurs la seule occasion que les chroniqueurs ont eue de prononcer le nom de cette dernière, car, après cela elle se retira au cloître, et, comme pour y ensevelir le souvenir de son origine royale,

(1) Frédégaire, III, 18.
(2) Frédégaire, IV, 22.

elle s'y cacha sous le nom de Chrona (1), et ne fut plus connue que de Dieu.

Sa sœur Clotilde était réservée à des destinées plus éclatantes et plus tragiques. Vers l'époque où Sédéleube faisait au monde des adieux définitifs, il arriva à la cour de Genève un message envoyé par le roi des Francs, Clovis, qui demandait la main de la princesse pour son maître. Le nom de ce jeune héros avait depuis longtemps franchi les frontières de la Burgondie. On s'était raconté ses exploits en Gaule, sa victoire sur Syagrius, l'empressement avec lequel il était accueilli par les populations. La Burgondie elle-même n'avait pas été sans ressentir quelque émotion devant l'allure conquérante d'un prince dont les victoires venaient de le faire son voisin, et il y avait autant d'inquiétude et de jalousie que d'admiration dans les sentiments qu'il y inspirait. Pour lui, attentif à ménager tous ceux qu'il n'avait pas intérêt à détruire, il entretenait avec les rois burgondes des rapports de bon voisinage, et ses ambassades, nous dit-on, visitaient assidûment les cours de Lyon et de Genève.

Clovis, bien que fort jeune encore, avait depuis longtemps atteint l'âge où les rois barbares con-

(1) Grégoire de Tours, *H. F.*, II, 28.

tractaient des alliances conjugales. Il avait eu, d'une de ces unions éphémères que se permettaient tous les princes germaniques, un fils du nom de Thierry, qui grandissait dans le palais. Mais il lui tardait de conduire sous son toit une épouse qui fût digne de lui par le sang royal. A en croire les chroniqueurs, ce seraient ses envoyés qui, émerveillés de la beauté de Clotilde, l'auraient vantée à leur maître et l'auraient décidé à la demander pour femme (1). Rien ne s'oppose à ce que les choses se soient passées ainsi, bien qu'il faille tenir compte aussi du désir de Clovis de se faire des Burgondes des alliés contre les Visigoths. De plus, une princesse catholique devait contribuer à lui attacher davantage ses sujets d'origine romaine, et c'était là, sans nul doute, une considération de premier ordre pour le conquérant.

Quoi qu'il en soit, le tuteur de Clotilde ne dut pas hésiter un instant à accueillir une demande qui semblait pour le peuple burgonde une promesse de paix et de sécurité. Peut-être des mobiles d'un ordre moins élevé contribuèrent-ils à lui faire accueillir avec joie l'alliance projetée (2).

(1) Grégoire de Tours, *H. F.*, II, 28.

(2) Les raisons pour lesquelles nous nous écartons ici

On verra plus tard qu'il avait des griefs contre son frère Gondebaud, et que son ressentiment se traduisit enfin par une déclaration de guerre. Si ces dispositions existaient déjà dans son esprit en ce moment, il aura été heureux de se procurer, en Clovis, un allié futur contre le frère dont il croyait avoir à se plaindre.

Pour Clotilde et pour sa mère, la question se présentait sous un tout autre aspect. Clotilde avait alors dix-sept ans à peu près; elle était dans la première fleur de sa jeunesse et de sa beauté. Si, comme il est naturel de le croire, elle se sentit flattée d'être recherchée par le plus puissant des rois barbares, sa piété dut lui faire bien vite refouler un sentiment si profane. Clovis, en effet, était païen, et comment une fervente chrétienne, comme elle l'était, pourrait-elle unir ses destinées à celles d'un infidèle? L'Église catholique, si elle n'interdisait pas formellement de pareilles alliances, ne les déconseillait-elle pas de la manière la plus pressante à ses enfants? Et d'autre part cependant, un rêve plus beau et plus grand pouvait-il se présenter à l'esprit de la noble jeune fille, que celui de devenir peut-être l'instrument providentiel de la conversion du roi des Francs?

du récit de Grégoire de Tours, II, 28, et de ses satellites, sont exposées dans l'*Appendice*.

Quelle victoire pour l'Église, et quelle source de mérites pour elle-même s'il lui était donné d'être la *femme fidèle qui sauve l'époux infidèle?*

Dans la perplexité où les jetaient ces difficultés contraires, les deux femmes, assurément, voulurent prendre conseil auprès de ceux qui étaient les interprètes autorisés de la loi de Dieu et de la pensée de son Église. Que ne donnerait-on pas pour connaître de tels pourparlers! On voudrait entendre les saints et doux encouragements d'un Patient; on se figure la question soumise au grand évêque de Vienne, à ce ferme et puissant esprit, dont l'œil d'aigle mesura d'un regard si juste et si profond les perspectives que la conversion de Clovis devait ouvrir devant l'Église et le peuple franc. Certes, s'il a été mis au courant de leurs angoisses religieuses, nul ne pouvait mieux que lui rassurer ces consciences délicates, en leur montrant, par une de ces audaces familières à son génie, que l'alliance avec le païen associerait pour ainsi dire Clotilde à quelque grande et mystérieuse résolution de la Providence! Ce ne sont là, à vrai dire, que des hypothèses; mais ce qui est hautement probable, c'est que les évêques furent consultés, et ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'ils mirent à leur consentement une condition expresse. Cette condition, nous le croyons avec un vieil

historien (1) et conformément à la tradition constante de l'Église, c'est que les enfants à naître de la future union seraient élevés dans la foi catholique. A ce prix, l'Église pouvait envisager avec sécurité le mariage de Clotilde et de Clovis : elle achetait par une concession peu dangereuse la plus magnifique des espérances, et l'histoire atteste qu'elle ne s'est pas trompée.

Rien ne faisant plus obstacle aux vœux de Clovis, le mariage fut décidé. Les fiançailles eurent lieu par procuration, à Châlon-sur-Saône, au dire d'une vieille tradition burgonde (2). Selon le rite nuptial des Francs, les ambassadeurs de Clovis donnèrent le sou et le denier qui représentait l'achat de l'épouse par leur maître (3). Puis Clotilde se mit en route pour aller rejoindre celui dont elle partageait désormais les destinées sans le connaître encore.

La séparation dut être douloureuse. S'arracher à une mère, à une sœur, à un entourage aimé, au doux et consolant milieu de la charité catholique, pour aller au loin, dans un royaume qui sortait de la barbarie, vivre seule et sans consolation

(1) Dubos, *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française,* t. III, p. 78.
(2) Frédégaire, III, 18.
(3) Frédégaire, *loc. cit.*

dans les bras d'un païen, c'était là une perspective bien faite pour troubler une âme moins affermie en Dieu. Qui serait Clovis? Quel sort réservait-il à sa femme? Tiendrait-il les promesses faites en son nom? Toutes ces questions devaient se présenter à l'esprit de la jeune fille lorsque, après les derniers adieux, elle monta, les yeux pleins de larmes, dans la basterne dont la tranquille allure allait l'emmener loin de sa patrie. Cette scène douloureuse n'a pas trouvé de peintre pour la retracer; mais, si on veut se la représenter dans toute sa vérité pathétique, il faut lire, dans les poésies de Fortunat (1), les adieux de Galeswinthe quittant sa mère et les murs chéris de Tolède pour venir épouser en pays franc le petit-fils de Clovis. Il y a là des accents qui, à quatorze siècles de distance, émeuvent encore l'âme du lecteur.

Clotilde est donc en route pour la Gaule. La ville de Genève disparaît à ses yeux; puis l'horizon maternel s'abaisse à jamais. La voilà devant le formidable inconnu de l'avenir qui l'attend au bout de son voyage. Mais elle ne s'en va pas seule : à ses côtés chemine *le Christ qui aime les Francs.*

(1) Fortunat, *Carmina*, VI, 7.

CHAPITRE III

PREMIÈRES ANNÉES DE MARIAGE

L'impatient Clovis était accouru au devant de sa fiancée, qu'il rencontra, selon une tradition locale assez vraisemblable, à Villery (Aube), au sud de Troyes (1). Il l'emmena ensuite à Soissons, où eut lieu le mariage, qui fut célébré avec toute la pompe des coutumes barbares. Les Francs se montrèrent enthousiastes de cette union de leur souverain avec la fille des rois burgondes. Aucun mariage royal ne fit une impression plus vive et plus durable. Leurs chantres populaires le célébrèrent à l'envi, et, sous leurs mains, l'histoire alla s'embellissant et se chargeant d'épisodes, de manière à être transformée bientôt en un véritable poème nuptial. C'est ce poème qui avait seul conservé le souvenir du mariage de Clotilde, le jour où, pour la première fois un chroniqueur raconta les an-

(1) Frédégaire, III, 19.

nales du règne de Clovis. Il en reproduisit les données légendaires, et ses successeurs firent comme lui. De la sorte, la légende se substitua de bonne heure à l'histoire, et pendant des siècles, ce qu'on a le plus connu de la vie de Clotilde, c'est ce qui n'y appartient pas. Il est temps de restituer à la vérité historique ses droits, et, sans mépriser les récits de la poésie populaire, de les renvoyer au domaine de la fiction (1).

Clotilde, devenue la reine des Francs, partagea l'existence et les préoccupations de son époux. Elle vécut avec lui dans la vieille cité romaine de Soissons, où d'opulents édifices avaient servi de séjour aux magistrats romains, et avaient abrité récemment la royauté précaire de Syagrius. Clovis et Clotilde remplacèrent le fils d'Aegidius dans les magnificences du *château d'albâtre*, situé au nord de la ville, et dont les ruines grandioses ont de tout temps frappé l'imagination populaire et l'esprit des archéologues. La ville était remplie de sanctuaires chrétiens ; une belle basilique dédiée à la Vierge y surgissait sur les fondements d'un ancien temple d'Isis, et les martyrs chers à la piété du peuple de Soissons, Crépin et Crépi-

(1) Sur les traditions populaires relatives au mariage de Clotilde, voir l'*Appendice*.

nien, y étaient honorés dans plusieurs églises ou chapelles.

On se tromperait, au surplus, si on se figurait que les jours de Clotilde s'écoulèrent pour la plus grande partie dans cette unique résidence. Les rois mérovingiens n'avaient pas de capitale proprement dite; le centre de leur gouvernement était partout où ils étaient, et ils étaient tour à tour sur les points les plus divers de leur royaume. Pour bien se rendre compte de cette existence princière, il faut se figurer que ce que nous appelons la liste civile consistait alors, avant tout, dans les produits en nature des domaines royaux. Ces domaines étaient nombreux et disséminés; chacun produisait en abondance, et le maître venait, à un moment donné, avec le nombreux personnel de sa cour, consommer sur place les récoltes. Il visitait ainsi, à tour de rôle, la plupart de ses villas, et cette vie de déplacements continuels faisait de la royauté une institution en quelque sorte ambulante.

Clovis habita donc successivement un grand nombre de résidences, surtout pendant les premières années de son règne, alors que le choix de Paris n'avait pas encore fixé son séjour sur les bords de la Seine. L'histoire est muette sur cette partie de son existence, et, comme nous n'avons conservé aucun de ses diplômes, nous ne sommes

pas en état de refaire pour lui, comme pour quelques-uns de ses successeurs, le relevé de ses divers séjours. Nous pouvons seulement, en concluant du connu à l'inconnu, admettre que plusieurs fiscs royaux, à tour de rôle, auront abrité la tranquille vie de famille de sainte Clotilde.

Tout permet de croire que l'union de Clovis et de Clotilde fut heureuse. La fille de Carétène semble avoir conquis le cœur de son époux; elle sut se faire aimer parce qu'elle sut se faire respecter. Clovis, qui avait connu avant son mariage la pauvre félicité des liaisons éphémères, semble avoir compris ce qu'il devait à son lit conjugal et à son foyer de famille. Presque seul de tous les princes de sa race, il ne donna pas de rivale à sa femme légitime. Du moins, l'histoire ne lu connaît, à partir de son union avec Clotilde, ni favorite, ni enfant naturel. Païen encore, il permit, malgré sa répugnance, que ses deux premiers fils fussent baptisés, et cette tolérance méritoire prouve la déférence qu'il avait envers les vœux de Clotilde. L'intimité des deux époux résulte mieux encore des pressantes exhortations que la reine adressait à Clovis au sujet de sa conversion (1). Il fallait qu'elle eût bien de l'ascen-

(1) Grégoire de Tours, *H. F.*, II, 30.

dant sur le barbare pour qu'elle pût, sans craindre d'être rebutée, lui demander si souvent un tel sacrifice. Aussi, lorsque viendra le jour où Clovis cédera à l'action de la grâce, c'est le *Dieu de Clotilde* qu'il invoquera : mot touchant et doux, qui fait entrevoir dans une lumière discrète tout le charme d'une vie conjugale pleine d'union et de tendresse.

Mais ces considérations nous ont fait anticiper sur les événements; hâtons-nous de reprendre le fil de notre récit. Nos historiens nous disent, et nous les croyons sans peine, que Clotilde n'eut pas de plus chère préoccupation que la conversion de son époux. Mais l'heure de cette conversion ne semblait guère près de sonner. Loin que Clovis parût disposé à se jeter dans les bras de l'Église catholique, il y avait sérieusement à craindre que, s'il se faisait chrétien, il n'embrassât l'arianisme. Cette confession était alors, si l'on peut ainsi parler, la vraie forme du christianisme germanique. Répandu parmi les barbares, avec une ardeur de propagande extraordinaire, par les Goths qui en avaient été les premiers fidèles, l'arianisme avait rallié successivement tous les Germains qui avaient consenti à se faire les vassaux du Christ : les Hérules, les Ruges, les Vandales, les Burgondes eux-mêmes. Tous les sou-

verains germaniques, Théodoric le Grand en tête, se réclamaient du *credo* d'Arius. L'arianisme était pour eux et pour leurs peuples comme un signe distinctif vis-à-vis des Romains catholiques. Il semblait que la fierté nationale imposât aux Francs, s'ils devenaient chrétiens, la profession de cette religion des vainqueurs. On ne pouvait guère espérer que Clovis ferait exception dans la famille des rois, et qu'il irait courber le genou devant les autels des provinciaux.

Il y avait plus. Sa sœur Aldoflède, en épousant Théodoric le Grand, avait été baptisée selon le rite arien, et la même occasion, paraît-il, avait amené à la fois au christianisme et à l'hérésie son autre sœur Lanthilde. Arius avait donc déjà pénétré dans la famille du roi franc; il avait, si l'on peut ainsi parler, un pied dans sa maison. Toutes les influences semblaient se réunir pour pousser Clovis du côté de l'hérésie : l'amour-propre national, le préjugé barbare, l'alliance du puissant Théodoric, l'exemple de ses deux sœurs... Mais Clotilde veillait sur lui.

Dieu envoya un auxiliaire à la jeune femme. Parmi ces évêques gaulois dont la conquête avait fait passer les diocèses sous le sceptre de Clovis, le plus illustre comme le plus écouté était alors saint Remi, évêque de Reims. Métropolitain de

la Belgique seconde, il était la plus haute autorité religieuse du royaume franc, et les peuples se courbaient sous sa houlette pastorale avec une vénération dont le roi eût pu devenir jaloux, si le prélat ne s'était attaché à la mettre tout entière au service du jeune conquérant. Placé en quelque sorte à l'extrême frontière de la civilisation, en face de l'océan de la barbarie, Remi avait entrevu, avec la perspicacité que leur charge donne si souvent aux pasteurs de peuples, tout ce qu'il y avait d'avenir dans ces barbares qui s'avançaient en conquérants sur la vieille Gaule. Il ne nourrissait aucune illusion sur le sort réservé aux tentatives de restauration, comme celle que Syagrius faisait sous ses yeux et dans son voisinage. Hardiment, avec une vigueur de résolution et une netteté d'allure qu'on ne saurait assez admirer, Remi était allé aux barbares.

Clovis venait à peine de recueillir l'héritage de son père Childéric qu'il reçut de l'évêque de Reims une lettre de félicitations débutant par ces paroles : « Nous apprenons que vous venez de prendre en mains le gouvernement de la Gaule Belgique (1). » C'était proclamer la légi-

(1) Voir le texte rétabli de ce document dans *Monumenta Germaniae historica*, *Epistolae*, t. III, p. 113.

timité du conquérant. Après un tel début, la lettre pouvait sans crainte donner des conseils et exposer un programme au jeune roi. Ce programme peut se résumer en deux mots : gouverner d'accord avec les évêques.

Une telle démarche avait créé un premier lien entre le monarque et le prélat; depuis lors, leurs relations devinrent de plus en plus étroites. Les chroniqueurs croient savoir que c'est Remi qui se fit restituer par le roi un vase précieux, dérobé à son église par les soldats francs lors du pillage : rien n'est plus vraisemblable (1). Devenu, par la conquête de la Gaule septentrionale, le sujet de Clovis, l'évêque de Reims lui fut plus utile que jamais. Dans l'état des choses, le nouveau maître avait souvent besoin des conseils de l'évêque, de sa connaissance approfondie du pays, du prestige dont il jouissait auprès des populations; l'admiration, la confiance, l'amitié, resserrèrent des relations déjà si étroites. Chef d'un diocèse où se trouvaient plusieurs villas royales, notamment le palais d'Attigny, et frère de Principius, évêque de Soissons, Remi voyait

(1) Grégoire de Tours, *H. F.*, II, 27, raconte l'épisode sans nommer l'évêque qui en fut le héros. Frédégaire, III, 16, et le *Liber Historiae* nomment saint Remi. Cf. G. Kurth, *Histoire poétique des Mérovingiens*, p. 217-220.

souvent la cour. Il devint le confident des saintes aspirations de Clotilde, comme aussi de ses intimes inquiétudes, qu'il ne devait pas laisser de partager dans une large mesure. On ne se figure pas facilement qu'il n'ait inspiré, jusque dans le détail, la conduite de la jeune reine dans cette affaire capitale du salut de son époux. Comment aurait-elle pu ne pas se guider d'après les conseils de cette lumière de l'Église? Il est peu probable que Remi lui ait suggéré de combattre le paganisme de Clovis avec l'arme des longs plaidoyers théologiques, comme celui que Grégoire de Tours met dans sa bouche (1), et qui est d'une si franche invraisemblance de ton et de langage. On savait dès lors, comme aujourd'hui, que ce ne sont pas les discussions passionnées qui font abandonner les opinions fausses; qu'au contraire les esprits s'obstinent d'autant plus dans leurs erreurs qu'ils les voient combattues avec plus de force. Dans les entretiens religieux que Clotilde aura eus avec Clovis, la reine dut s'attacher à parler avec amour de Jésus-Christ plutôt qu'avec mépris de Wodan, et à toucher son cœur plutôt qu'à convaincre son intelligence. Il devait lui suffire de défendre sa foi quand elle était atta-

(1) Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, II, 29.

quée, et de le faire avec ce saint courage et cette haute raison qui ferment la bouche et inspirent le respect aux contradicteurs. Pour le reste, l'exemple des vertus domestiques, la prière, les bonnes œuvres, telles furent, à n'en pas douter, les armes choisies que son génie de femme chrétienne suggéra à Clotilde, et que l'évêque dut bénir.

Pas plus que Clotilde elle-même, l'évêque de Reims n'aura usé fréquemment d'exhortations directes. Il aura préféré entourer le roi d'influences et d'exemples, et laisser agir à la longue ces missionnaires discrets et silencieux. Il était impossible que Clovis ne fût pas frappé de ce qu'il rencontrait de vertu et de sainteté dans les prêtres et dans les humbles moines qui défrichaient les forêts de son royaume ; qu'il ne fût pas subjugué et charmé par les beautés sublimes de la liturgie catholique, lorsqu'il lui arrivait d'en être le témoin ; qu'il ne se rendît pas compte de l'abîme qui séparait ses barbares, tout victorieux qu'ils étaient, de ce que devaient être des hommes civilisés comme le christianisme en savait produire.

La politique elle-même orientait vers le catholicisme la pensée du roi. En dépit des apparences contraires, il sentait que sa place n'était pas dans

l'arianisme, qu'il y avait pour lui un plus beau rôle à jouer que de graviter dans l'orbite de son beau-frère Théodoric, et qu'en embrassant la foi de ses sujets catholiques, il se créerait une situation absolument unique au milieu de tous les rois. Alors, à la tête d'un royaume où régneraient l'union et la confiance, porté par l'enthousiasme des populations orthodoxes, soutenu par l'influence énorme de l'épiscopat gaulois, il disposerait d'une puissance dont on n'avait plus d'idée dans les cours barbares et ariennes. Il n'avait qu'à se déclarer catholique pour faire accourir à lui cette haute et prestigieuse fortune.

Ainsi se resserrait autour de Clovis le cercle des influences qui devaient concentrer sur le catholicisme tout le travail de sa pensée. Mais les rêves et les projets ne faisaient que s'agiter confusément dans le fond de son cœur, et n'aboutissaient à aucun résultat. Toute conversion, pour peu qu'elle soit sincère, est l'œuvre de la grâce. Les plus puissantes considérations ne parviennent pas à la déterminer; c'est du fond de la conscience qu'elle jaillit un jour, sous l'action d'une influence plus pressante et plus vive que celle de la philosophie ou de la politique. Si la vue claire et nette des avantages temporels qu'il

y avait à embrasser la foi catholique avait eu la puissance de déterminer cette révolution intérieure qui s'appelle une conversion, Théodoric le Grand eût embrassé aussi le catholicisme, lui dont le grand et puissant esprit était fait pour comprendre toutes les vérités. Mais c'est la grâce qui, pareille à la pierre descendue de la montagne, sape par les pieds et renverse le colosse de l'erreur, et l'heure de la grâce n'avait pas encore sonné pour Clovis.

La première année du mariage de Clotilde s'écoula ainsi, assombrie par l'inquiétude et traversée, jusque dans ses joies les plus pures, par des éclairs menaçants. La naissance de son premier-né, qui devait lui apporter l'allégresse, devint pour elle une source de douleurs. Clovis, on l'a dit, avait autorisé le baptême de l'enfant, et la jeune mère avait tout fait pour que la sainte cérémonie, qui devait faire de son enfant un chrétien, produisît une impression salutaire sur l'âme de son époux. Avec une pieuse et touchante sollicitude, elle veilla à ce qu'on ornât avec le plus grand soin le sanctuaire réservé à la solennité. Des voiles de pourpre et d'or flottaient du haut des voûtes, et les murailles disparaissaient sous l'opulence des tapis tendus de toutes parts, à la manière méridio-

nale (1). Pleine de joie et en même temps de foi en la Providence, la chrétienne espérait que Dieu viendrait au secours de sa bonne volonté.

Dieu intervint en effet. Il visita ce berceau rempli de si saintes espérances; il frappa le nouveau-né encore vêtu de la robe blanche du baptême; il brisa le cœur de la mère, il humilia la foi de l'épouse, et, comme s'il était le complice de l'incrédulité de Clovis, il lui fournit contre la religion chrétienne un argument inattendu et terrible. Le barbare ne manqua pas d'en faire usage. « C'est votre Dieu, dit-il à Clotilde, qui est cause de la mort de l'enfant. Si je l'avais consacré aux miens, il vivrait encore. »

L'heure était cruelle, et l'épreuve presque au-dessus des forces humaines. Mais l'âme héroïque de Clotilde ne se troubla point devant l'effroyable tentation. La rigueur du Dieu qui détournait d'elle son regard ne la fit pas douter de sa bonté paternelle. Aucune amertume ne lui vint au cœur, et, au fort de sa douleur, elle n'eut de aroles que pour bénir la main qui la frappait : « Je rends grâce au Créateur tout-puissant, dit-elle, qui ne m'a pas trouvée indigne d'être la ıère d'un enfant admis dans son céleste royaume.

(1) Grégoire de Tours, *H. F.*, II, 29.

Sorti de ce monde avec la robe blanche de son innocence, il se nourrira de la vue de Dieu pendant toute l'éternité (1). »

Par ce généreux sacrifice, l'âme de la chrétienne n'avait pas seulement triomphé de la tentation : elle avait aussi conquis le prix de la victoire. La conversion de Clovis devait être la récompense d'une foi si intrépide, et elle le fut. Chose admirable! Le coup qui semblait ruiner toutes les espérances de Clotilde devint au contraire, à son insu comme à l'insu de son époux, le point de départ d'une conversion si ardemment demandée au Ciel. Si la mort d'Ingomir semblait plaider contre le Dieu des chrétiens, la force d'âme sublime de la jeune mère et sa résignation surnaturelle étaient des arguments plus forts que la mort.

Un instant toutefois, il put sembler que la cause de Clotilde était perdue. L'année suivante, la naissance d'un second fils était venue consoler le cœur des parents. Mais l'eau du baptême avait à peine coulé sur son front qu'il tomba malade à son tour. L'Évangile allait-il être définitivement confondu devant les gentils? Déjà Clovis murmurait : « Pourrait-il arriver à cet enfant autre

(1) Grégoire de Tours, *H. F.,* II, 29.

chose qu'à son frère? Il a été baptisé au nom de votre Christ ; il faudra donc bien qu'il meure. » Clotilde ne répondit rien à ces amères récriminations, mais tout son cœur se répandit devant Dieu en humbles et ardentes prières. Cette fois, Dieu ne voulut pas prolonger l'épreuve, et il exauça enfin sa fidèle servante. Clodomir guérit (1), Clovis se tut, et l'Évangile fut justifié. L'héritage du royaume des Francs appartenait désormais à un enfant de l'Église catholique, et la grande œuvre de la conversion de ce peuple était à moitié faite.

C'en était assez pour le monde, puisque l'avenir du christianisme était assuré. Mais Clotilde avait mérité une autre récompense : c'est l'époux aimé qu'il lui fallait introduire dans le chemin du salut. Ce vœu suprême, la Providence allait se charger de le réaliser.

(1) Grégoire de Tours, *H. F.*, II, 29.

CHAPITRE IV

LA CONVERSION DE CLOVIS

Déjà quatre années s'étaient écoulées depuis le mariage de Clotilde avec Clovis, et celui-ci était toujours païen. Mais l'année 496 ne devait pas s'écouler sans que, selon la naïve expression du vieux chroniqueur des Francs, la nécessité le forçât de confesser ce que sa volonté avait toujours nié.

Parmi les nombreuses guerres qui remplirent son règne, la plus redoutable paraît avoir été celle qu'il eut à soutenir contre les Alamans. Ce peuple germanique, établi sur la rive droite du Rhin, entre le cours du Mein et celui du Danube, était le digne rival de la nation franque. Il possédait toutes les qualités qui avaient valu à celle-ci l'empire de la Gaule, et il était en état de le lui disputer avec espoir de succès. Son ardeur belliqueuse et son besoin d'expansion rendaient d'ailleurs inévitable un conflit à main armée avec ses puissants voisins.

Ce sont, à ce qu'il paraît, les Francs Ripuaires qui ont eu, les premiers, à soutenir le choc des bandes alemaniques. Sous les murs de Tolbiac, à l'entrée de la vaste plaine qui formait comme le cœur du royaume ripuaire, les Alamans descendus des hauteurs de l'Eifel rencontrèrent l'armée du roi Sigebert, qui les y attendait pour leur barrer le chemin de Cologne. L'engagement fut rude, et Sigebert, qui paraît d'ailleurs avoir remporté la victoire, en garda une blessure au genou qui le laissa boîteux pour le reste de sa vie.

Le danger d'un peuple qui était l'allié des Saliens, et d'une dynastie qui était apparentée avec la sienne, devait nécessairement amener Clovis à descendre dans l'arène, sans compter qu'il avait probablement à défendre ses propres frontières contre ses turbulents voisins. Le silence de l'histoire ne nous permet de faire à ce sujet que des conjectures; la seule chose que nous sachions avec certitude, c'est qu'entre son armée et celle des Alamans il s'engagea, dans les environs du Rhin, et probablement du côté de l'Alsace, une bataille qui allait être décisive. Selon le résultat de la journée, la Gaule devait rester aux Francs, ou tomber, comme une proie longtemps convoitée, aux mains de leurs redoutables ennemis. Qu'il soit permis d'emprunter à l'histoire de

Clovis le récit de la grande crise qui s'ouvrait à ce moment.

« Sentant l'importance de l'enjeu, Clovis y avait engagé toutes ses forces, auxquelles probablement s'étaient joints les contingents des Ripuaires. De leur côté, les Alamans doivent avoir mis en ligne des forces non moins considérables, puisqu'ils purent balancer la victoire, et même, à un certain moment, faire plier les milices franques. La *furia* alemanique était célèbre sur les champs de bataille : les Alamans se ruaient à la victoire avec un élan qui renversait tout. Mis en présence de rivaux dont les derniers événements avaient exalté l'orgueil, ils savaient qu'ils jouaient une partie suprême, et la conscience de la gravité de la journée augmentait en eux la fièvre du combat.

« Déjà ils touchaient au terme de leurs ardents efforts. L'armée des Francs commençait à fléchir, et une débandade était imminente. Clovis, qui combattait à la tête des siens, s'aperçut qu'ils mollissaient, et qu'il ne parvenait plus à les ramener à l'assaut. Comme dans un éclair, il vit passer devant ses yeux toutes les horreurs de la défaite, tous les désastres de la fuite. Alors, sur le point de périr, abandonné de ses dieux, qu'il avait invoqués en vain, il lui sembla en-

tendre en lui-même la voix aimée qui y était descendue si souvent pour lui parler d'un Dieu meilleur et plus grand. En même temps, il voyait surgir, du fond de sa mémoire remplie des entretiens de Clotilde, la figure de ce Christ si bon et si doux, qui était, comme elle le lui avait dit, le vainqueur de la mort et le prince du siècle futur. Et, dans son désespoir, il poussa vers lui un cri plein d'angoisse et de larmes : « Jésus Christ, s'écria-t-il, au dire de notre vieil historien, toi qui es, selon Clotilde, le Fils du Dieu vivant, secours-moi dans ma détresse, et, si tu me donnes la victoire, je croirai en toi et je me ferai baptiser. »

« Le cri de Clovis a traversé les siècles, et l'histoire en gardera le souvenir à jamais. Sorti, au milieu des horreurs du champ de bataille, des profondeurs d'une âme royale qui parlait au nom d'un peuple, il est autre chose que la voix d'un individu en péril, il représente ce peuple lui-même dans le moment le plus solennel de son existence. Telle est la grandeur historique du vœu tombé des lèvres de Clovis à l'heure du danger : c'est un pacte proposé au Christ par le peuple franc, et que le Christ a ratifié. Car à peine Clovis eut-il prononcé ces paroles, continue le chroniqueur, que la fortune du combat fut

brusquement intervertie. Comme s'ils s'apercevaient de l'entrée en scène de quelque allié tout-puissant, les soldats de Clovis reprennent courage. La bataille se rétablit, l'armée franque revient à la charge, les Alamans plient à leur tour, leur roi succombe dans la mêlée, les vainqueurs de tantôt se voient transformés en vaincus. La mort de leur chef a eu raison de leur ardeur : ils jettent les armes; et sur le champ de bataille même, ils demandent grâce au roi des Francs. Celui-ci les traita avec douceur et générosité, et, se contentant de leur soumission, il mit aussitôt fin à la guerre.

« Telle est, racontée par une source contemporaine, l'histoire du triomphe de Clovis sur les Alamans, ou, pour mieux dire, de la foi chrétienne sur le paganisme. Cette grande journée n'a de pendant que celle du pont Milvius : l'une avait clos les annales du monde antique, l'autre ouvre les annales du monde moderne. Son importance est donc absolument hors pair dans les dates historiques. Nous y voyons, du haut de l'observatoire que font à l'historien quatorze siècles superposés, les destinées de l'Europe se décider avec celles du peuple franc, l'avenir du peuple franc se ramener à la victoire de son roi, et tous ces grands intérêts dépendre de la solu-

tion donnée, au fond d'une conscience d'homme, au problème capital qui se pose à toute âme venant en ce monde. C'est là, à coup sûr, un spectacle d'une rare beauté. Le brusque mouvement d'une âme qui, se décidant avec la rapidité de l'éclair, tend les bras au Dieu sauveur, déplace en un seul moment le centre de gravité de l'histoire, crée la première des nations catholiques, et met dans ses mains le gouvernail de la civilisation (1). »

Ce qu'il faut marquer ici, c'est que le triomphe de Clovis était aussi le triomphe de Clotilde. Ses prières et ses larmes avaient donc fini par l'emporter, et l'époux qu'elle aimait ne lui serait plus jamais enlevé dans ce monde ni dans l'éternité. Nous n'essayerons pas de décrire la joie de la chrétienne, lorsqu'elle serra dans ses bras l'heureux vainqueur, et qu'elle apprit de sa bouche la nouvelle bénie. Des heures d'une félicité si haute et si pure sont rares dans toute existence humaine. Clotilde, au cours de la sienne, n'en connut qu'une seule, mais d'une suavité qui suffit à embaumer le reste de sa carrière mortelle. Venez maintenant, douleurs, fondez sur cette âme sainte, et transformez en supplice tous les jours

(1) G. Kurth, *Clovis,* p. 315-318.

de sa vie : une joie ne lui sera pas enlevée, ce sera d'avoir donné à Dieu l'âme qui lui était la plus chère au monde, et d'avoir été choisie pour ouvrir les portes de l'Évangile à la plus grande des nations chrétiennes.

Clotilde ne voulut pas perdre un instant pour assurer les fruits du vœu de Clovis. Sans retard, elle fit prévenir saint Remi, et l'invita à se rendre à Attigny, où, à ce qu'il semble, elle séjournait alors avec son époux (1). Le secret fut gardé dans l'origine sur la transformation qui s'était produite dans le cœur du roi. Pendant ce temps, l'œuvre de sa catéchisation avançait à grands pas. Ami des évêques, époux de Clotilde, chef d'un peuple dont la majorité était catholique, Clovis n'était pas de ces barbares grossiers sur lesquels n'avait jamais lui un rayon de christianisme. D'autre part, Remi était le catéchiste qu'il fallait à ce royal néophyte : il avait l'intelligence du monde barbare, il entrevoyait ses hautes destinées, il possédait la confiance du roi.

Bientôt, on put se préoccuper des préparatifs du baptême. Mais alors surgit une question qui fut, pendant quelque temps, un sujet de sé-

(1) Nous avons adopté ici l'ingénieuse conjecture du R. P. Jubaru dans les *Études Religieuses*, t. 67, p. 297-300 (15 février 1896).

rieuses inquiétudes pour l'évêque et pour la famille royale.

Ce n'est pas, comme on l'a dit, du peuple franc que devait venir quelque résistance à la conversion de son roi. Les Francs barbares, disséminés pendant la paix dans leurs fermes flamandes et brabançonnes, ne savaient guère ce qui se passait à la cour de leurs souverains. Habitués depuis des siècles à servir avec la même fidélité l'empire chrétien, quelle que fût d'ailleurs la religion du chef qui le représentait, ils vivaient dans la lourdeur de leur paganisme sans se préoccuper de la religion d'autrui. Si leur apathie et leur indifférence les laissait étrangers à la religion chrétienne, ils n'avaient pour elle ni mépris, ni haine systématique. Ils se seraient révoltés probablement si on avait essayé de la leur imposer; l'idée ne leur venait pas de s'indigner si leur roi l'embrassait. Le roi faisait ce qu'il lui convenait et ils étaient ses guerriers fidèles : voilà, en deux mots, le point de vue de la grande majorité des Francs, et Clovis n'avait d'aucune manière à s'en préoccuper.

Il en était tout autrement de la fidèle garde du corps qui, liée au roi par un engagement d'honneur, était associée à sa vie et partageait avec lui les bons et les mauvais jours. Les antrustions,

— c'est le nom que portaient chez les Francs ces guerriers de choix — étaient étroitement associés à sa destinée; ses intérêts personnels, ses affections et ses haines, tout leur était commun avec lui, et, pour le dire en un mot, ses dieux étaient leurs dieux. Cette entière communion de vues et de sentiments, qu'allait-elle devenir si Clovis passait du service de Wodan à celui de Jésus-Christ? Il fallait de toute nécessité que ses antrustions le suivissent au pied des autels nouveaux; sinon, la bande se dissolvait, et le roi, privé de son glorieux cortège de fidèles, était dépouillé de tout son prestige (1).

Mais qui lui garantissait que ses fidèles feraient à leur roi le sacrifice de leurs dieux? Clovis n'était pas entièrement rassuré à ce sujet « Je t'écouterais volontiers, dit-il à saint Remi; seulement les hommes qui me suivent ne veulent pas abandonner leurs dieux. » Ces paroles que le chroniqueur met dans sa bouche résument avec une grande netteté le problème qui se posait devant le puissant monarque. Comme il n'y avait pas moyen de passer outre avant de s'être expliqué avec les antrustions, Clovis les réunit,

(1) Pour l'intelligence de cette situation, il faut se rappeler le mot de Sviatoslav cité ci-dessus : « Ma droujina rirait de moi! »

leur exposa son projet, et leur demanda leur avis. D'une seule voix, ils s'écrièrent qu'ils consentaient à abandonner leurs dieux mortels, et qu'ils voulaient prendre pour maître le Dieu éternel que prêchait Remi. Ainsi disparaissait, par une disposition que le chroniqueur franc considère comme providentielle, le seul obstacle que pût rencontrer la conversion de Clovis Il ne restait plus qu'à en fixer la date.

« Une antique tradition, qu'on disait remonter jusqu'aux apôtres, voulait que ce sacrement ne fût administré que le jour de Pâques, afin que cette grande fête pût être, en quelque sorte, le jour de la résurrection pour les hommes et pour Dieu. Mais le respect de la tradition ne prévalut pas, dans l'esprit des évêques, sur les raisons majeures qu'il y avait de ne pas prolonger le catéchuménat du roi et des siens. En considération des circonstances tout à fait exceptionnelles, on crut devoir s'écarter pour cette fois de la règle ordinaire, en fixant la cérémonie à la fête de Noël. Après la fête de Pâques, la Nativité était assurément, dans toute l'année liturgique, celle qui, par sa signification mystique et par la majesté imposante de ses rites, se prêtait le mieux au grand acte qui allait s'accomplir.

« Clovis s'entendit avec les évêques pour don-

ner à la fête tout l'éclat religieux et profane qu'elle comportait. Tout ce qu'il y avait de personnages éminents dans le royaume y fut convié, et les invitations allèrent même chercher les princes de l'Église au delà des frontières. Du moins nous savons, par une lettre de saint Avitus de Vienne, que ce grand homme fut du nombre des invités. Le baptême de Clovis prenait la portée d'un événement international. La Gaule chrétienne en suivait les préparatifs avec une attention émue ; les princes de la hiérarchie catholique tournaient du côté des Francs un regard plein d'espérance, et un tressaillement d'allégresse parcourait au loin l'Église humiliée sous le joug des hérétiques.

« Enfin se leva le grand jour qui devait faire de la nation franque la fille aînée de l'Église catholique. Ce fut le 25 décembre 496, jour de la fête de Noël. Jamais, depuis son existence, la ville de Reims n'avait été témoin d'une solennité si grandiose; aussi avait-elle déployé toute la pompe imaginable pour la célébrer dignement. De riches tapis ornaient la façade des maisons; de grands voiles brodés, tendus à travers les rues, y faisaient régner un demi-jour solennel; les églises resplendissaient de tous leurs trésors; le baptistère était décoré avec un luxe extraordinaire, et des cierges innombrables brillaient à

travers les nuages de l'encens qui fumait dans les cassolettes. Les parfums, dit le vieux chroniqueur, avaient quelque chose de céleste, et les personnes à qui Dieu avait fait la grâce d'être témoins de ces splendeurs purent se croire transportées au milieu des délices du paradis.

« De l'ancien palais des gouverneurs de la deuxième Belgique, où il avait pris sa résidence, le roi des Francs, suivi d'un cortège triomphal, s'achemina à travers les acclamations enthousiastes de la foule jusqu'à la cathédrale Notre-Dame, où devait avoir lieu le baptême. « Il s'a-
« vance, le nouveau Constantin, écrit une plume
« contemporaine, il s'avance vers la piscine bap-
« tismale pour se guérir de la lèpre du péché, et
« les vieilles souillures vont disparaître dans les
« jeunes ondes de la régénération. » Ce fut un défilé processionnel selon tout l'ordre du rituel ecclésiastique. En tête venait la croix, suivie des livres sacrés portés par des clercs; puis venait le roi Clovis, dont l'évêque tenait la main, comme pour lui servir de guide vers la maison de Dieu. Derrière lui marchait Clotilde, la grande triomphatrice de cette journée; elle était accompagnée du jeune Théodoric, qui allait descendre avec son père dans la piscine sacrée, et des princesses Alboflède et Lanthilde, celle-ci arienne, celle-là plon-

gée jusqu'alors dans les ténèbres du paganisme. Trois mille Francs, parmi lesquels toute la bande du roi, s'acheminaient à la suite du monarque, et venaient, comme lui, reconnaître pour chef suprême le Dieu de Clotilde. Les litanies de tous les saints alternaient avec les hymnes les plus triomphales de l'Église, et retentissaient à travers les splendeurs de la ville en fête comme les chants des demeures célestes. « Est-ce là, aurait « demandé Clovis à saint Remi, le royaume du « ciel que tu me promets? — Non, aurait ré- « pondu le pontife, mais c'est le commencement « du chemin qui y conduit. »

« Arrivé sur le seuil du baptistère, où les évêques réunis pour la circonstance étaient venus à la rencontre du cortège, ce fut le roi qui, le premier, prit la parole et demanda que saint Remi lui conférât le baptême. « Eh bien, Sicam- « bre, répondit le confesseur, incline humble- « ment la tête, adore ce que tu as brûlé, brûle « ce que tu as adoré. » Et la cérémonie sacrée commença aussitôt avec toute la solennité qu'elle a gardée à travers les siècles. Répondant aux questions liturgiques de l'officiant, le roi déclara renoncer au culte de Satan, et fit sa profession de foi catholique, dans laquelle, en conformité des besoins spéciaux de cette époque tourmentée

par l'hérésie arienne, la croyance à la Très Sainte Trinité était formulée d'une manière particulièrement explicite. Ensuite, descendu dans les eaux baptismales, il reçut la triple immersion sacramentelle, au nom du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint. Au sortir du baptistère, on lui administra encore le sacrement de confirmation, selon l'usage en vigueur dans les baptêmes d'adultes. Les personnages princiers furent ondoyés après le roi. Lanthilde, qui était déjà chrétienne, n'avait pas besoin d'être rebaptisée, et on se borna à la confirmer selon le rite catholique. Quant aux trois mille Francs qui se pressaient sous les voûtes sacrées, il est probable que le sacrement leur fut conféré selon le mode de l'aspersion, déjà pratiqué à cette époque. Tous les baptisés revêtirent ensuite la robe blanche, en signe de l'état de grâce où ils entraient par la vertu du sacrement de la régénération (1). »

Un point aura frappé le lecteur dans cette description, dont tous les éléments sont empruntés aux sources les plus anciennes : c'est la présence de Clotilde dans le cortège baptismal. C'était son œuvre à elle que la fête de ce jour venait glorieusement couronner. Qui, plus qu'elle, méri-

(1) G. Kurth, *Clovis*, p. 339-348.

tait de s'en réjouir et d'en être l'heureux témoin? Comme cette autre vaillante chrétienne, Jeanne d'Arc, qui, mille ans plus tard, devait amener dans cette même église le cortège triomphal d'un autre roi, elle avait été à la peine : il était bien juste qu'elle fût à l'honneur.

CHAPITRE V

DERNIÈRES ANNÉES DE MARIAGE

La mission providentielle de Clotilde est accomplie : le roi des Francs est catholique, la nation française est née. L'humble femme qui a été choisie pour être l'instrument de cette œuvre de salut va maintenant rentrer dans la pénombre de son foyer, et disparaître derrière les grandes destinées qu'elle a inaugurées. L'histoire ne la rencontre plus pendant le règne de Clovis; la seule fois qu'elle prononcera encore son nom associé à celui de son époux, ce sera pour les montrer se préoccupant ensemble de leur tombeau commun.

Mais, si l'existence de la sainte se dérobe désormais au grand jour de la publicité, elle n'en sera que plus méritoire devant Dieu. Les occupations de la famille, la pratique assidue de la charité, l'influence discrète mais bienfaisante qu'elle exerce sur son mari, telles seront désor-

mais ses œuvres. Son nom ne sera sur aucune des entreprises de Clovis, mais sa sainteté rayonnera à travers toutes, et l'on peut affirmer, sans craindre de se tromper, que chaque fois qu'il se préoccupa d'étendre le royaume de Dieu, il trouva en elle une zélée et active collaboratrice.

Nous essayerons, malgré le silence des annalistes, de contempler d'un peu plus près l'existence royale et sainte dont nous avons à retracer le cours. A défaut d'indications expresses, nous en retrouvons les grandes lignes dans celle de Clovis, qui nous est mieux connue, et dont Clotilde partagea les vicissitudes en épouse fidèle.

La royauté franque avait marché à grands pas, au cours des dix années écoulées. De Soissons, elle s'était avancée jusqu'à Paris. Dès lors, cette vieille ville, débordant de toutes parts l'île de la Cité qui était son berceau, s'était répandue sur les deux rives de son beau fleuve, sur la rive gauche surtout, où se concentra, pendant toute l'époque mérovingienne, la vie politique du royaume franc. Le vaste palais des Thermes, dont l'œil surpris voit encore les ruines imposantes et sévères surgir au milieu de la gaieté du quartier latin, fut, selon toute probabilité, le séjour des deux époux lorsqu'ils résidaient dans leur capitale. L'été, ils séjournaient de préférence dans

les villas de leur domaine, dont les plus rapprochées de Paris étaient Epineuil, Bonneuil, Reuil, Chelles et Clichy. Dans chacune de ces résidences, la sainte, qui avait sa maison à elle, menait le large train de vie d'une reine puissante, entourée d'un nombreux personnel de domestiques et de fonctionnaires à son service. Sa cour, comme autrefois celle de sa mère Carétène à Lyon, était le rendez-vous de tout ce qui avait une grâce ou une faveur à demander. Nul doute que les évêques et les grands personnages de l'Église des Gaules n'y aient apparu fréquemment, et que les fondateurs de maisons religieuses n'en soient revenus plus d'une fois, enrichis des libéralités de la pieuse souveraine. Celle-ci aimait à s'entourer des âmes saintes dont la piété était un encouragement pour la sienne, et l'on ne peut douter qu'elle ait attiré à elle tout ce qui se distinguait, dans cette société barbare, par l'éclat des vertus et par la dignité de la vie.

Il est donc hautement probable que de bonne heure, comme le veulent de pieuses traditions, des relations d'amitié s'établirent entre la reine et la sainte qui était le bon génie de sa capitale. La vierge de Nanterre, qui touchait alors au terme de sa carrière terrestre, jouissait d'une popularité immense dans ce Paris qui a toujours

vénéré la figure de la religieuse, qu'elle s'appelât Geneviève, comme alors, ou la sœur Rosalie, comme de nos jours. Le peuple rendait hommage à l'éclat de ses vertus, à la fermeté virile d'une âme que rien n'abattait, et surtout, à l'ardeur de son patriotisme. Ce mot peut étonner, appliqué à une religieuse du sixième siècle, et il est possible qu'il ne soit plus compris en un temps où l'on s'habitue de plus en plus à identifier le patriotisme avec la haine de l'étranger. Mais Geneviève était patriote comme Jeanne d'Arc, c'est-à-dire que son patriotisme consistait avant tout dans un amour de prédilection pour le peuple au milieu duquel Dieu l'avait fait naître. Et cet amour était en elle le principe d'une activité courageuse et infatigable, oublieuse de la faiblesse de son sexe. Ce que Jeanne d'Arc fut devant les Anglais, Geneviève l'avait été devant les envahisseurs barbares. Seule, elle avait appris à ses concitoyens à ne pas désespérer à l'approche des Huns d'Attila. Si elle ne monta pas à l'assaut d'Orléans, elle fut sur la brèche de Paris assiégé par les conquérants francs, et elle ne sortit de cette ville que pour aller, au travers de mille dangers, chercher au loin de quoi la ravitailler. Les Francs n'avaient pas gardé rancune à leur courageuse ennemie : devenus maîtres de Paris, ils s'étaient inclinés, avec

la population indigène, devant l'ascendant de cette vaillante fille de France, qui était devenue, auprès des maîtres nouveaux, l'avocate des opprimés. Bref, Geneviève était la figure la plus populaire de Paris. On était habitué à la voir partout où il y avait une souffrance à adoucir, une misère à consoler, une injustice à redresser, une bonne parole à dire, une initiative hardie à prendre : c'était l'âme de Paris s'exhalant par la voix de la sainte fille, avec je ne sais quel entrain et quelle belle humeur toute française (1).

Qu'une telle femme soit devenue rapidement l'amie de Clotilde, quoi d'étonnant? Geneviève ne craignait pas d'aller aux personnages royaux, chaque fois que les intérêts de la charité l'exigeaient. Clotilde de son côté devait se sentir attirée par tout ce qu'il y avait de charme dans la personnalité de la sibylle chrétienne. Une vive et sincère amitié pouvait naître entre la fille du

(1) V. la biographie de cette sainte dans les Bollandistes, au 3 janvier, et les nouvelles éditions données par M. Kohler dans la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études,* fascicule 48, et par M. l'abbé Narbey dans le *Bulletin d'histoire et d'archéologie du diocèse de Paris,* 1884. M. Krusch, qui a essayé de présenter cet important document comme un apocryphe (*Neues Archiv.,* t. XVIII), a été victorieusement réfuté par M. l'abbé Duchesne (*Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. 54).

peuple et la fille des rois. L'histoire ne nous le dit pas, mais nous autorise à le croire. Autrement, s'expliquerait-on l'honneur sans précédent qui fut fait plus tard à Geneviève, lorsqu'à sa mort le caveau royal du mont Lutèce s'ouvrit pour donner l'hospitalité à ses cendres? En partageant ainsi sa dernière demeure avec l'humble religieuse, Clotilde a rendu, semble-t-il, un éclatant témoignage au lien qui existait entre elles, et ce n'est pas manquer à la vérité historique d'interpréter comme nous le faisons, un indice aussi significatif.

L'occupation principale de la reine pendant ces années, ce fut, — est-il besoin de le dire? — l'éducation de ses enfants. Elle en avait quatre. A Clodomir, né vers 494, avaient succédé deux frères : Childebert et Clotaire, et une fille, qui avait reçu au baptême le nom maternel. Tous ces enfants grandirent sous la surveillance de leur mère, pendant que Clovis poursuivait le cours de ses campagnes.

Tout étrangère qu'elle fût à ces travaux militaires, il vint cependant un jour où elle ne put se dispenser d'y prendre le plus vif et le plus poignant intérêt. Un message, envoyé de Genève par Godegisil, invitait Clovis à contracter avec lui une alliance offensive contre Gondebaud, lui

faisant d'ailleurs les plus brillantes promesses en cas de succès (1). Les deux oncles de la reine allaient se trouver aux prises dans une lutte fratricide, et c'était son mari qui devait y prendre part. Cruelle perspective pour l'épouse chrétienne!

L'origine des rivalités qui venaient d'éclater dans la famille royale des Burgondes n'est pas connue. Jusqu'alors, on l'a vu, la concorde ne paraît pas avoir été troublée entre les frères. Autant qu'on peut s'en rendre compte, ils avaient vécu en paix, et le plus grand homme de la Burgondie, saint Avitus, a rendu témoignage des larmes fraternelles que Gondebaud versa sur la mort de Chilpéric (2). Mais la disparition de ce dernier semble avoir été la cause principale du conflit entre les deux survivants. Gondebaud avait sur son frère plus d'une supériorité. Il apparaissait

(1) Grégoire de Tours, *H. F.*, II, 32.

(2) Saint Avitus, *Epistolae ad Gundobadum* (dans l'édition des *Monumenta Germaniae historica*). Longtemps ce passage a tourmenté les historiens, qui, convaincus du prétendu fratricide de Gondebaud, ont cru y voir, les uns l'expression d'une sanglante ironie, les autres la preuve d'une révoltante adulation. Depuis qu'il est établi que Gondebaud n'a pas commis les crimes dont l'accusait la légende, les paroles du saint reprennent leur sens naturel, et constituent un argument de plus en faveur de l'innocence du roi burgonde.

comme le vrai roi de la Burgondie; Godegisil, comme un de ses lieutenants. L'étranger ne connaissait que lui, s'adressait à lui de préférence, quand il voulait traiter avec les Burgondes. Cette supériorité, qu'elle lui vînt de son talent et de son caractère, ou simplement des circonstances, était faite pour inspirer de l'ombrage à son cadet. S'y ajouta-t-il des griefs positifs, et faut-il croire, avec certains historiens, qu'en s'attribuant la part du lion dans l'héritage de Chilpéric, Gondebaud aurait exaspéré la jalousie de Godegisil? Nous ne le savons pas, mais nous avons le droit de le supposer. Voulant sortir à tout prix d'une situation équivoque, et trop faible pour l'emporter par ses seules forces, Godegisil résolut de faire appel au mari de sa fille adoptive.

Beaucoup de raisons devaient pousser le roi des Francs à répondre à cet appel. Sans compter l'ardente ambition qui ne lui permettait pas de rester étranger à un débat de cette importance sur ses frontières, il ne pouvait hésiter entre les deux belligérants. Godegisil était le tuteur de Clotilde, il lui avait servi de père, et, probablement, il partageait sa foi catholique (1); il était

(1) Du moins nous le voyons avec sa femme Théodelinde construire le monastère de Saint-Pierre à Lyon. (Pardessus, *Diplomata*, t. I, p. 156.)

d'ailleurs loin d'inspirer aux Francs autant d'ombrage que Gondebaud, précisément parce qu'il était moins puissant et doué d'un moindre génie politique. Il est peu probable que dans ces affaires, où ses plus intimes sentiments étaient en jeu, Clotilde n'ait pas pesé sur l'esprit de Clovis. Et sans doute, placée devant la nécessité de prendre parti pour l'un des deux, elle sera intervenue de la manière la plus énergique en faveur de l'homme auquel elle devait toute sa reconnaissance. Mais, en même temps, elle aura voulu qu'en portant secours au plus menacé, on ne fît pas à l'autre une guerre inexpiable. Il s'agissait de sauver Godegisil et non d'exterminer Gondebaud, et nous avons le droit de dire que tel fut apparemment le programme de Clotilde, puisque nous le voyons de point en point réalisé par Clovis.

Le roi des Francs partit donc pour la Burgondie. Il aida Godegisil à humilier Gondebaud; sous les murs de Dijon, il lui infligea une sanglante défaite, après laquelle le vaincu fut obligé de fuir jusqu'aux extrémités de son royaume et de s'enfermer à Avignon (1). Clovis ne voulut pas l'accabler. Au lieu de le poursuivre jusque dans ce dernier asile, il revint sur ses pas, satisfait d'avoir

(1) Grégoire de Tours, *H. F.*, II, 32.

sauvé le père adoptif de Clotilde, à qui il laissa d'ailleurs un corps d'auxiliaires qui comptait de cinq à six mille hommes (1). Une telle modération ne paraît pas avoir été habituelle chez le fougueux conquérant. Son peuple, étonné de le voir, pour la première fois, revenir les mains vides d'une campagne victorieuse, n'y comprit rien; il imagina que son héros, dans l'excès d'une généreuse loyauté, s'était laissé jouer par les Burgondes, et il raconta à ce sujet une de ces fables qu'il est temps, après quatorze siècles de possession, de bannir du domaine de l'histoire.

Nous reproduisons ici la légende franque dans toute sa naïve invraisemblance. Le lecteur n'aura pas de peine à reconnaître que, même si l'on adopte les données du récit populaire, la politique de Clovis ne perd rien de ce caractère de modération et d'humanité qui semble trahir l'influence de Clotilde.

Godegisil, nous dit Grégoire de Tours, s'était installé en triomphateur à Vienne, dans la capitale de son frère. Pendant ce temps, Clovis avait grossi son armée et s'était mis à la poursuite de Gondebaud, se proposant de l'arracher d'Avignon et de le mettre à mort. Cependant le vaincu trem-

(1) Grégoire de Tours, *H. F.*, II, 33.

blait derrière les murs de son dernier asile. Il exposa ses craintes à ce même Arédius, qui, une première fois déjà, a apparu dans la légende aux côtés de ce roi pour rétablir par son adresse une situation désespérée. « Il nous reste une ressource, dit l'ingénieux conseiller, c'est d'adoucir la sauvagerie de cet homme. Laissez-moi faire; je me présenterai à lui comme un transfuge et je saurai l'amener au point où nous le voulons. Promettez-moi seulement de vous conformer aux conseils que je vous ferai tenir. » Gondebaud promit tout, et Arédius, gagnant le camp ennemi, vint trouver Clovis. « J'abandonne ce misérable Gondebaud, lui dit-il; si vous daignez me prendre à votre service, vous et les vôtres trouverez en moi un serviteur fidèle. »

Clovis s'empressa de l'accueillir, et bientôt le Burgonde eut gagné toute sa confiance, car sa conversation était agréable, ses conseils étaient judicieux, et il montrait une grande fidélité à accomplir les missions qui lui étaient confiées. Cependant Clovis avait mis le siège devant Avignon. « Si vous voulez entendre un bon conseil, lui dit le rusé Burgonde, bien que vous n'en ayez pas besoin, je vous donnerai mon avis en toute franchise. Pourquoi vous consumez-vous ici avec votre armée, alors que votre ennemi occupe une position inex-

pugnable? Vous dévastez les champs et vous ravagez toute la région, mais sans faire le moindre tort à Gondebaud. Il vaut bien mieux lui envoyer une ambassade et lui imposer un tribut annuel; de la sorte, vous épargnerez cette contrée, et vous vous ferez de votre ennemi un vassal. S'il refuse cette proposition, vous garderez naturellement les mains libres. » Clovis goûta ce conseil : il ramena son armée au pays franc, et obtint de Gondebaud la promesse d'un tribut annuel, dont le roi burgonde paya même le premier terme. »

On le voit, la légende elle-même, stupéfaite du dénouement pacifique de la guerre de Burgondie, n'a pu s'en rendre compte qu'en imaginant un conseiller influent qui aurait fait prévaloir auprès de Clovis la cause de la justice et de la modération. Singulière et tenace illusion du génie populaire! Ce conseiller fidèle et écouté, il veut que ce soit le fabuleux et perfide Arédius, et il ne pense pas que le roi franc a à côté de lui un conseil autrement fidèle, autrement dévoué, dans une femme chrétienne intéressée à conjurer l'épouvantable conflit entre ceux qui lui sont chers. Mais telle est, au VI[e] siècle, la sombre barbarie de l'esprit public. Il ne peut concevoir

(1) Grégoire de Tours, *H. F.*, II, 32.

que la ruse et la violence, il ne s'arrête pas devant le spectacle de la vertu.

Clotilde pouvait se féliciter de voir terminer, d'une manière relativement satisfaisante, une guerre qu'elle avait envisagée avec tant d'alarmes.

Hélas! sa joie fut de courte durée. Un fratricide devait bientôt terminer la lutte impie, dans laquelle les mains du roi des Francs étaient restées pures du sang de ses proches. A peine Clovis avait-il tourné le dos que Gondebaud sortait d'Avignon, et venait mettre le siège devant Vienne, sa capitale, où Godegisil s'était hâté de s'installer, dans l'ivresse de son triomphe. Menacé de la famine, ce dernier fit sortir de la ville les bouches inutiles. Ce fut ce qui le perdit. Un puisatier qui faisait partie des expulsés se chargea de conduire les assiégeants jusqu'au cœur de Vienne par le canal de l'aqueduc. Godegisil, voyant l'ennemi maître de la place, se réfugia dans l'église arienne (1), espérant que les sol-

(1) Certains historiens croient trouver là la preuve que Godegisil était arien. A ce compte, Amalaric, roi des Visigoths, était catholique, en dépit de tous les témoignages de l'histoire; car, attaqué à Barcelone par l'armée franque, il se réfugia dans l'église catholique. N'est-il pas évident que dans les deux cas, le vaincu devait chercher l'asile le plus révéré de son ennemi? Grégoire de Tours, *H. F.*, III, 10.

dats ennemis respecteraient au moins leurs propres sanctuaires. Vain espoir! Il périt massacré au pied de l'autel avec l'évêque arien, qui s'était associé à sa fortune. Des flots de sang burgonde et romain coulèrent dans cette fatale journée; puis, la première fièvre de carnage passée, des exécutions et des tortures cruelles, auxquelles furent soumis les membres des plus grandes familles du pays, complétèrent l'atroce vengeance de Gondebaud (1).

La triste fin de Godegisil dut retentir douloureusement dans le cœur de sa fille adoptive, qui avait tout fait pour la conjurer. Elle était, d'autre part, une humiliation pour Clovis, qui voyait son allié périr sous les coups de l'ennemi commun, et crouler l'œuvre à laquelle il avait consacré l'effort de ses armes. Et toutefois, nous ne voyons pas que le ressentiment ou le désir de vengeance aient fait fléchir la ligne de conduite imperturbablement modérée qu'il garda vis-à-vis de l'ennemi triomphant. Le roi des Burgondes fut le seul voisin dont il respecta les frontières; quelque temps après ces tragiques aventures, il scella même avec lui une sincère réconciliation. Aux confins de leurs royaumes,

(1) Grégoire de Tours, *H. F.*, II, 33.

les deux souverains, montés chacun dans une embarcation, se rencontrèrent dans le lit de la Cure, affluent de l'Yonne, et leur entrevue se termina par une paix durable (1). Désormais leurs griefs respectifs étaient oubliés. Clovis eut dans Gondebaud un allié fidèle, pour ne pas dire un vassal ou un lieutenant. Et, tant qu'il vécut, la Burgondie gravita dans l'orbite de la politique franque. C'était là, sans contredit, un grand et beau résultat : il n'avait pas coûté une goutte de sang. On n'y retrouvera point la politique du barbare cruel et rusé qu'une fausse histoire a fait de Clovis, et il sera juste d'avouer qu'elle n'est pas indigne d'un roi chrétien. C'est faire un usage légitime de la critique que d'y reconnaître la main délicate de Clotilde, intervenant entre les siens pour adoucir l'âpreté de leurs conflits et finalement pour joindre leurs mains dans une étreinte loyale. Si on réfléchit qu'au lieu de rendre hommage à cette bienfaisante intervention, la légende populaire, guidée par la barbarie du milieu d'où elle est sortie, a voulu faire de Clotilde le génie funeste et malfaisant qui met ses parents aux prises entre eux dans une guerre

(1) *Vita Sancti Eptadii*, dans Dom Bouquet, *Recueil des historiens de Gaule et de France*, t. III, p. 380.

d'extermination, on comprendra l'immensité de l'injustice que l'histoire a à se reprocher envers cette noble femme.

La Burgondie réservait une autre douleur encore à Clotilde. En 506, sa mère Carétène mourut à Lyon, à l'âge de 50 ans passés, après une vie pleine de bonnes œuvres, qui avait été le modèle de celle de sa fille. On ne sait si Clotilde put lui fermer les yeux; mais, si cette consolation fut refusée à la mourante, elle en emportait au ciel une plus précieuse : celle de savoir ses petits-enfants élevés dans la foi catholique. Ce fut là, l'auteur de son épitaphe le dit en termes exprès, le plus grand bonheur qui brilla sur les derniers jours de la sainte femme (1).

Sa fille, cependant, continuait les traditions maternelles. D'elle aussi Sidoine Apollinaire aurait pu dire qu'elle était la Tanaquil d'un nouveau Lucumon, l'Agrippine d'un nouveau Germanicus. Mais ces frivoles comparaisons d'une rhétorique mourante n'expriment que d'une manière bien imparfaite le rôle de l'épouse chrétienne. D'après ce qui vient d'être dit, nul ne révoquera en doute que l'influence de Clotilde sur

(1) Leblant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. I, p. 70.

son époux ait grandi après le baptême de Clovis. Elle s'en servit dans l'intérêt de la religion et de la charité, et l'on peut croire que des fondations pieuses attribuées à Clovis par l'histoire, le plus grand nombre, sinon la totalité, est dû à l'initiative de sa femme. Il y a telle abbaye fondée par lui, celle de Saint-Martin d'Auch, par exemple, dont la tradition locale dit formellement qu'il l'édifia à la demande de Clotilde. Et par une coïncidence qui ne doit pas être fortuite, l'église Sainte-Marie, qui était la cathédrale de la même ville, célébrait tous les ans, au 3 juin, l'office double de sainte Clotilde (1). Si les établissements religieux qui remontent à cette époque reculée avaient mieux conservé leurs souvenirs authentiques, que de fois nous verrions apparaître dans l'acte de fondation, à côté du roi tout puissant qui les crée, la figure douce et souriante de la reine qui a inspiré sa générosité! Mais les archives du VI[e] siècle ont péri sans retour, et les ténèbres de l'oubli se sont répandues sur toutes les œuvres de cette époque. Seule, par une heureuse exception, l'église fondée à Paris par Clovis et par Clotilde a conservé quelques souvenirs de ses premiers jours. Voici, d'après un ancien chro-

(1) G. Kurth, *Clovis*, p. 524, avec la note 2.

niqueur, l'origine de cet édifice, que les deux époux destinaient à leur servir de sépulture.

La colline au sommet de laquelle surgit aujourd'hui le dôme majestueux du Panthéon était encore, au VIe siècle, une solitude inhabitée. Elle s'appelait le mont Lutèce, et elle fermait l'horizon du Paris mérovingien, étendu dans la vallée de la Seine sur les deux rives du fleuve, du milieu duquel émergeait l'île sacrée qui portait le berceau de la ville. La chaussée de Paris à Sens gravissait le mont Lutèce entre les vignobles et les jardins, et venait atteindre ensuite un large plateau qui portait le plus ancien cimetière de Paris. Ce cimetière, qui remontait à l'époque romaine, contenait à la fois les dernières tombes païennes et les premières tombes chrétiennes de la ville : l'évêque saint Prudence y dormait entouré de plusieurs de ses successeurs.

« Plus d'une fois, de leur palais romain situé en face de cette colline, le regard de Clovis et de Clotilde s'était arrêté sur ce tranquille horizon, des hauteurs duquel semblait descendre jusqu'à eux, à travers le frais murmure des verdoyants ombrages, la solennelle invitation de la mort. L'idée leur sourit d'y répondre en préparant là-haut la place de leur dernière demeure, à l'abri d'un sanctuaire qui serait le monument durable

de leur foi commune, et qui dresserait au-dessus de toute la vallée le signe glorieux de la résurrection. Toujours le souvenir de Clotilde a été associé à celui de Clovis dans l'histoire de cet édifice sacré. Il n'est guère douteux qu'elle en ait suggéré la première idée au roi, dans ces conversations intimes que l'unité de foi avait rendues si douces entre les deux époux. Un chroniqueur parisien du VII[e] siècle, dont les souvenirs locaux ont souvent une grande valeur historique, attribue formellement cette initiative à Clotilde. Il est vrai que, d'après lui, c'était dans la pensée du couple royal une église votive, qui devait être bâtie si le roi revenait victorieux de la campagne d'Aquitaine. Ce qui est certain, c'est que la construction n'en fut commencée que dans les dernières années du règne de Clovis.

« Le roi voulut inaugurer les travaux avec toute la solennité du rite germanique, si nouveau et si curieux, dans son formalisme barbare, pour la population romaine de Paris. Aussi en a-t-elle gardé le souvenir comme d'une chose qui se voit rarement, et son chroniqueur a cru devoir transmettre à la postérité le récit de l'étrange cérémonie. Debout en armes sur le terrain qu'il se proposait d'attribuer à la nouvelle église, Clovis, de toute la force de son bras, lança droit devant lui

sa hache d'armes, cette francisque dont le tranchant avait fendu plus d'un crâne ennemi. Par cet acte symbolique, il indiquait qu'il entendait prendre possession du sol à la manière des guerriers victorieux, ou encore du dieu Thor lui-même, lorsque, lançant le redoutable marteau de sa foudre sur la terre, il s'emparait à jamais du domaine qu'avaient touché ses traits enflammés.

« Bientôt l'église surgit du sol, appuyée sur une crypte qui devait recevoir les sépultures royales, et offrant au regard l'aspect des basiliques primitives. Elle pouvait avoir, nous dit un historien, deux cents pieds de long sur cinquante à soixante pieds de large. L'intérieur en était non voûté, mais lambrissé à la manière antique; de riches mosaïques ainsi que des peintures murales en animaient les parois. On y avait accès, du côté occidental, par un triple portique, orné, comme l'intérieur, de mosaïques et de peintures représentant des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. A côté de l'église s'élevèrent de spacieux bâtiments conventuels pour la demeure des chanoines réguliers qui devaient la desservir. Un vaste territoire, longeant les jardins du palais et allant d'un côté jusqu'à la Seine et de l'autre jusqu'à la Bièvre, forma la seconde enceinte de cette fondation vraiment royale. La plus grande

partie en était occupée par des closeries et des vignobles, à travers lesquels circulaient d'ombreux sentiers de noyers et d'amandiers chantés en vers agréables, au XIIe siècle, par le poète Jean de Hautefeuille. Le domaine assigné au monastère était considérable ; il comprenait Nanterre, Rosny, Vanves, Fossigny, Choisy. Clotilde semble avoir pris dans son propre douaire une partie de cette dotation : du moins une des terres les plus anciennement possédées par l'abbaye portait le nom de *fief de sainte Clotilde* (1). »

C'est elle d'ailleurs à qui échut la tâche d'achever la construction ; elle la mit sous toit, elle en termina les diverses dépendances, et elle procéda à la cérémonie de la consécration.

Clovis, en effet, avait été emporté par la mort sans avoir vu l'achèvement des travaux. Avant que sa dernière demeure fût prête à le recevoir, avant que l'heure de la pleine maturité se fût écoulée, le puissant vainqueur disparaissait de la scène de ce monde, qu'il avait rempli du bruit de sa gloire. Il mourut à l'âge de 45 ans. On l'enferma dans un grand sarcophage de pierre dont des croix multiples faisaient tout l'ornement, et il dormit là pour des siècles, comme autrefois les

(1) G. Kurth, *Clovis*, p. 549-551.

rois scandinaves sous leurs hautes collines ombragées de frênes gigantesques.

Clotilde était veuve avant d'avoir atteint l'âge de quarante ans. Son union avec Clovis en avait duré dix-neuf ou vingt, et elle y avait connu le bonheur. L'homme qu'elle avait conquis à la vie éternelle lui était doublement cher; elle le pleura toute sa vie. Il emportait d'ailleurs avec lui ses dernières années de joie et de tranquillité. Obligée désormais d'achever seule sa carrière terrestre, c'est par le sentier semé de croix qu'elle arrivera à l'éternel repos.

CHAPITRE VI

LES ANNÉES DE DEUIL

La mort de Clovis ne fit pas déchoir Clotilde de sa situation royale : elle garda le rang et l'opulence d'une reine. L'usage franc voulait qu'au lendemain des noces, l'époux constituât à l'épouse un douaire qui s'appelait, dans la langue des Germains, le *don du matin*. Nous savons, par certains exemples, que le *don du matin* d'une reine comprenait des villes entières (1), et représentait des revenus assez considérables pour permettre à une veuve royale de ne pas tomber au-dessous de sa condition, lorsque le roi son époux lui était enlevé. Le douaire de Clotilde fut donc composé d'un certain nombre de villes et de *villas* disséminées dans les diverses parties

(1) Ainsi Galeswinthe avait reçu de Chilpéric, en douaire et en don du matin, les villes de Bordeaux, Limoges, Cahors, Béarn et Cieutat. V. Grégoire de Tours, *H. F.*, IX, 20.

du royaume. C'était, pour employer une expression moderne, une partie du domaine de la couronne qui lui était attribuée pour la vie. De la sorte, elle put continuer de mener une existence princière, sans rien retrancher de ses libéralités accoutumées.

En somme toutefois, elle n'eut plus rien de commun avec le trône. L'éducation même de ses enfants lui fut enlevée par la mort de leur père. Il y avait chez les Francs Saliens deux coutumes pernicieuses. L'une, qui leur était commune avec tous les autres peuples germaniques, faisait arriver tous les fils d'un roi défunt à l'héritage politique de leur père, et partageait le royaume en autant de parts qu'il y avait d'héritiers masculins. L'autre, plus barbare encore, faisait commencer à douze ans l'âge de la majorité pour les princes comme pour les simples guerriers. Grâce à ces dispositions de la coutume, les trois fils de Clotilde passèrent d'emblée sur le trône paternel, bien que Clodomir, leur aîné, eût tout au plus dix-sept ans. Avec leur demi-frère Théodoric, ils se partagèrent cette vaste monarchie. Reims, Paris, Soissons et Orléans devinrent les centres politiques d'autant de royaumes gouvernés, les trois derniers du moins, par des adolescents ou même par des enfants. Ce fut le

malheur de ces princes, soustraits à la bienfaisante influence de leur mère pour être livrés, dès l'âge le plus tendre, à toutes les séductions du pouvoir royal, dans un milieu où les germes mauvais se développaient avec une effrayante facilité.

Dans ces cours hybrides du sixième siècle, la barbarie brutale des Francs de race germanique et la décadence raffinée des Francs de provenance romaine se mêlaient de manière à produire une corruption atroce et répugnante à laquelle peu de princes Mérovingiens échappèrent. Les fils de Clovis y apprirent à ne résister à aucune de leurs passions, et y exaspérèrent en quelque sorte le tempérament à la fois luxurieux et sanguinaire qui semble commun aux rois de cette époque. Ils ne manquèrent pas de grandes qualités; ils furent braves, énergiques, accessibles, le cas échéant, à la pitié et à la justice, et surent, même au fort de leurs débordements, laisser à la religion sa légitime influence dans la vie publique. Mais, comparés à leur père, ils réalisaient la prédiction de leur aïeule Basine : le lion généreux et magnanime de la vision de Childéric avait pour successeurs des ours et des loups féroces.

Ces princes abreuvèrent de mortelles douleurs l'existence de leur mère, et firent de son veuvage une longue agonie. Bientôt elle put constater

qu'elle était seule au monde : la supériorité que lui donnaient ses vertus faisait le vide autour d'elle et l'isolait des milieux frénétiques où s'agitait désormais l'existence de ses enfants.

Encore si elle avait pu conserver auprès d'elle sa fille Clotilde! Les deux femmes auraient vécu ensemble l'une pour l'autre, et leur existence haute et triste aurait rappelé celle de Carétène et de ses filles, alors que toutes les trois, retirées à la cour de Genève, elles étaient comme les pénitentes du trône. Mais, au bout de quelques années, la jeune princesse fut enlevée à sa mère par les impitoyables exigences de la politique. Amalaric, roi des Visigoths, venait de la demander en mariage, et ses frères, flattés de cette démarche, n'avaient pas hésité à lui accorder la main de leur sœur (1). On ne sait pas si Clotilde fut consultée.

Il y avait de quoi frémir à l'idée d'une alliance qui unirait par les liens de la tendresse conjugale le fils d'Alaric II et la fille de Clovis, et il fallait toute la barbarie de mœurs qui régnait alors dans la patrie du Cid et de Chimène pour l'envisager sans effroi. Les pères des deux futurs époux avaient été ennemis jurés ; l'un d'eux avait

(1) Grégoire de Tours, *H. F.*, III, 1.

dépouillé l'autre de la moitié de ses États, il lui avait porté le coup mortel sur le champ de bataille. Amalaric l'avait-il oublié, et qui pouvait promettre qu'il ne s'en souviendrait pas un jour? L'éventualité était d'autant plus redoutable que sa démarche actuelle, inspirée simplement par des considérations politiques, ne devait pas garantir les sentiments qu'il aurait pour sa femme le jour où, fatigué d'elle, il se rappellerait tout à coup que tout les séparait, la piété filiale et l'éducation religieuse. Car Alaric était arien, comme tout son peuple, et le fanatisme des Visigoths n'était que trop connu en France, où l'on avait accueilli, quelques années auparavant, tant de victimes de leurs persécutions.

Ces sombres prévisions hantèrent-elles l'esprit de la mère à qui on allait enlever son enfant, ou bien ne se berça-t-elle pas elle-même d'espérances meilleures? Se souvenant qu'elle avait autrefois quitté la cour de Genève dans des conditions presque semblables, pour aller épouser un prince païen qu'elle avait eu le bonheur de convertir, ne pouvait-elle pas se flatter de l'idée qu'à sa fille aussi il serait donné de ramener à la vraie foi son époux et son peuple? Qui sait que de fois cette question sera revenue dans les entretiens intimes des deux femmes, pendant les

derniers jours, à la fois douloureux et doux, qu'il leur fut donné de passer ensemble? Clotilde serait l'ange de la réconciliation pour les Visigoths et pour Amalaric; elle renouvellerait là-bas les beaux jours de la conversion des Francs; elle serait l'instrument de la fraternité entre les deux dynasties; elle comblerait le fossé de sang..... Enfin, il fallut se dire adieu. La fiancée d'Amalaric, s'arrachant aux embrassements de sa mère, monta dans le char royal qui l'emmenait en Espagne, suivie d'une multitude de pesants chariots qui contenaient sa suite et ses bagages. Clotilde restait plus seule que jamais.

Et bientôt commença la série des tribulations que lui réservait l'ambition de ses fils dénaturés. Le point de départ en fut dans la guerre de Burgondie. Ils n'en pouvaient pas faire de plus impie, ni qui atteignît à tel point le cœur de leur mère dans ses sentiments les plus intimes. On a vu quelles relations avaient été établies entre les deux peuples, à la suite de l'heureuse réconciliation de Clovis avec Gondebaud. Les Burgondes étaient devenus les fidèles alliés des Francs. Ils leur avaient apporté le plus précieux concours dans la guerre contre les Visigoths, dont ils étaient sortis les mains vides, et ils avaient eu à supporter presque seuls les coups de Théodoric venant au

secours de ses parents d'Espagne. Il ne paraît pas que les déceptions subies par eux au cours de cette campagne aient altéré la sincérité de leur amitié pour leurs voisins. Le roi des Burgondes venait précisément de donner la main de sa fille à Théodoric, ce fils de Clovis qui avait été à la tête des soldats francs pendant la guerre d'Aquitaine et de Provence.

Une autre considération aurait dû protéger le peuple burgonde contre les armes des conquérants francs. Leur roi Sigismond, cousin germain de Clotilde, semblait doublement rattaché à la famille de cette princesse depuis qu'il avait mis fin au principal motif de dissentiment entre les deux peuples. Ami et pour ainsi dire élève de saint Avitus, il avait embrassé la foi catholique du vivant de son père, et, à sa suite, nombre de Burgondes de marque étaient rentrés dans le sein de l'orthodoxie. La conversion totale de la Burgondie n'était plus qu'une question de temps.

Mais Sigismond n'avait pas mérité de jouir du triomphe d'une foi qu'il professait du fond du cœur. Avec de la générosité, de l'élévation d'esprit et un sincère sentiment religieux, il avait le caractère faible et l'humeur mobile, et toutes les influences avaient prise tour à tour sur la mollesse de sa volonté. Quand saint Avitus fut des-

cendu dans la tombe, n'ayant plus personne à côté de lui pour l'affermir dans le chemin de la justice, il se laissa gouverner par sa seconde femme. L'ascendant funeste qu'elle prit sur lui devint la cause de ses suprêmes malheurs. La marâtre avait conçu une aversion passionnée contre un fils, du nom de Sigéric, que son mari avait de son premier mariage. Au dire de la tradition, cet enfant avait eu pour elle des paroles blessantes, un jour qu'il l'avait vue revêtue des ornements royaux portés autrefois par sa mère. Elle jura la mort du malheureux adolescent, et, à force d'insinuations perfides et de calomnies impudentes, elle parvint à persuader le père que son fils en voulait à sa couronne. Sigismond crut tout, et Sigéric périt étranglé par ses ordres (1).

A peine le crime était-il commis, que le remords entra dans le cœur de l'infortuné père. Il se jeta éperdûment sur le corps de son fils, le couvrant de larmes et de baisers désespérés. Puis il courut se réfugier dans la solitude du monastère d'Agaune, auprès du tombeau de saint Maurice, le plus célèbre sanctuaire de la Burgondie. Là, il passa de longs jours dans les pleurs et les exercices de pénitence, suppliant Dieu de lui pardonner

(1) Grégoire de Tours, *H. F.*, III, 5.

l'horrible forfait. Peut-être crut-il avoir désarmé l'éternelle justice lorsqu'il revint à Lyon après avoir institué à Agaune la psalmodie perpétuelle, cette voix toujours en éveil de la prière, qui portait à Dieu, dans une effusion ininterrompue, les cris de la douleur et du repentir humains. Mais, dit avec une sombre éloquence le chroniqueur contemporain, la vengeance divine marchait sur ses traces (1).

Quelle raison ou quel prétexte arma contre leur malheureux parent le bras des fils de Clotilde? Nous ne le savons pas, et, en somme, cela importe peu à l'histoire. Leur fallait-il un autre mobile que ce besoin insatiable de combats et de gloire qui est le fond de l'âme barbare, ou encore cette cupidité effrénée qui ne leur permettait pas le repos, tant qu'il restait quelque chose à convoiter ou à conquérir? Ce fut, dans tous les cas, une lugubre expédition à laquelle Clodomir convia ses deux frères, Childebert et Clotaire. Pour la première fois, une lutte atroce allait mettre aux prises des rois catholiques, et il était réservé à Clotilde d'être témoin de cette lutte impie, doublement fratricide. En comparant l'expédition maudite de 523 avec celle de 500, en rapprochant

(1) Grégoire de Tours, *H. F.*, III, 5.

la modération de Clovis de la férocité de ses fils, on pourra se convaincre combien l'atmosphère morale de la dynastie franque s'est altérée. C'est la preuve que les jeunes rois francs se sont soustraits à l'apaisante influence de Clotilde, et que la mère de Clodomir ne peut plus ce que pouvait la femme de Clovis.

Sigismond, aidé de son frère Godomar, essaya vainement de s'opposer à l'invasion de son royaume. Dès la première rencontre, l'armée burgonde fut taillée en pièces, et les deux frères durent chercher leur salut dans la fuite. Godomar parvint à s'échapper; Sigismond fut moins heureux. Après avoir rôdé quelque temps dans les montagnes, et s'être même caché, à ce qu'il paraît, sous l'habit d'anachorète, il vint finalement, conduit par sa destinée, demander un refuge à sa chère abbaye de Saint-Maurice en Valais. C'est là qu'était le cœur de ce prince religieux et infortuné, dont l'histoire oublie les faiblesses pour ne plus le voir que dans l'auréole de ses malheurs. Cette fois encore, comme au lendemain du crime tant pleuré, il venait se mettre sous la protection du céleste patron de ce sanctuaire, espérant peut-être que ses ennemis s'arrêteraient au seuil de l'asile sacré. Mais la mesure de l'expiation n'était pas encore pleine;

le bras de Dieu pesait toujours sur le meurtrier de Sigéric. C'étaient des traîtres qui l'avaient attiré dans la solitude d'Agaune : il y était guetté depuis longtemps, et, à peine arrivé aux portes du monastère, il tomba sur les cohortes ennemies. Il eut la douleur de retrouver un grand nombre de ses sujets parmi les soldats francs, et ce fut un Burgonde du nom de Trapsta qui, nouveau Judas, mit la main sur lui et le livra à Clodomir. Celui-ci l'emmena captif en France, et l'enferma avec sa femme et ses enfants au bourg de Coulmiers en Beauce, dans le voisinage d'Orléans, sa capitale (1).

Ce n'était là que le premier acte de la tragédie. Bientôt on apprit en France que Godomar avait repris les armes, et qu'il avait remis toute la Burgondie sous son autorité. Alors Clodomir fit en toute hâte les préparatifs d'une nouvelle expédition. Avant son départ, des rumeurs sinistres circulèrent dans le pays : on disait qu'il voulait massacrer ses prisonniers. L'histoire ne nous dit pas si sa mère fut informée de ce funeste projet, ni si elle essaya, comme c'est probable, d'en détourner son fils. Ce qui est certain, c'est que

(1) *Vita sancti Sigismundi,* c. IX, 9, dans Jahn, *Die Geschichte der Burgundionen und Burgundiens,* t. II, p. 510; Grégoire de Tours, *H. F.,* III, 6.

les avertissements salutaires ne lui firent pas défaut. Les populations beauceronnes gardèrent longtemps le souvenir de la généreuse démarche que fit auprès de lui saint Avitus, abbé de ce célèbre monastère de Mici, entre la Loire et le Loiret, qui avait été une des principales fondations de Clovis. Dès la première nouvelle de l'attentat qui se préparait, le saint vieillard accourut à Orléans : « Épargne ton prisonnier, dit-il à Clodomir, et Dieu sera avec toi et te donnera la victoire. Sinon, tu tomberas au pouvoir de l'ennemi, et il t'arrivera, ainsi qu'à ta femme et à tes enfants, ce que tu auras fait à Sigismond. » Mais le barbare, dans sa présomption, méprisa ce solennel avertissement : il fit périr son captif avec sa femme et ses deux fils encore en bas âge, Gislehad et Gondebaud, et fit jeter les cadavres au fond d'un puits. Toute la branche aînée de la dynastie des Burgondes fut ainsi exterminée d'un seul coup (1). L'Église catholique a gardé la mémoire du roi pénitent et épuré; elle lui a laissé le titre de martyr que lui a conféré la pitié de son peuple, et elle a permis qu'on le vénérât sur les autels.

Clodomir avait été le coupable instrument

(1) Grégoire de Tours, *H. F.*, III, 6.

d'une légitime vengeance; l'heure était venue pour lui aussi de rendre ses comptes à la justice divine. Il partit pour la Burgondie au printemps de 524, avec la tranquille confiance du victorieux qui croit n'avoir qu'à porter le dernier coup à un ennemi à terre. Il avait compté sans le désespoir d'un peuple. A la voix de Godomar, tous les Burgondes s'étaient levés dans un suprême effort pour venger leur roi et pour défendre leur liberté. Clodomir ayant fait sa jonction avec ses frères, il donna sur l'armée des Burgondes à Vézeronce, entre Lyon et Genève, dans la vallée du Rhône. La bataille, que l'amour-propre national des Francs a vainement essayé de présenter comme une victoire, fut en réalité une épouvantable catastrophe où sombra l'honneur des armes franques, jusque-là réputées invincibles. Clodomir succomba au premier rang des siens; sa tête, plantée sur une pique et reconnaissable à la longue chevelure blonde dont les boucles sanglantes volaient autour d'elle, jeta la terreur et le désespoir dans les rangs des siens, qui s'enfuirent éperdûment. « Les vainqueurs, dit l'historien byzantin qui nous a donné la narration la plus véridique de cette journée, terminèrent la guerre de la manière la plus avantageuse, et aux conditions qu'il leur plut de fixer. Quant aux débris

de l'armée franque, ils furent heureux de pouvoir regagner leurs foyers (1). »

On devine l'effet que cette foudroyante nouvelle dut faire sur Clotilde. Clodomir était son premier-né ; il avait été, à la lettre, l'enfant de ses prières et de ses larmes, et c'est lui dont la guérison miraculeuse, arrachée au Ciel par les supplications de sa mère, avait préparé les voies à la conversion de Clovis. Quel avenir n'avait-elle pas rêvé pour un fils dont le berceau avait servi de rendez-vous à tant de hautes et saintes préoccupations, et dont la vie avait été comme l'enjeu d'une lutte entre le Ciel et l'enfer? Maintenant il avait péri dans sa coupable folie, au milieu de la défaite et de la honte, et son corps mutilé gisait privé de sépulture sur la terre ennemie. Sa veuve Gontheuque, selon la barbare coutume de l'époque, passa dans les bras de son beau-frère Clotaire (2); quant à ses enfants, ils furent recueillis par Clotilde. C'était tout ce qui lui restait de son fils : héritage précieux et qui ne devait pas lui être disputé par la cupidité des siens. Les serrant sur son cœur et les entourant de tous les soins d'une tendresse inquiète, elle se refit avec eux une famille et un

(1) Agathias, I, 3, d'après lequel il faut compléter et rectifier Grégoire de Tours, *H. F.,* III, 6.

(2) Grégoire de Tours, *loc. cit.*

intérieur domestique. La mère avait eu le cœur brisé; la grand'mère se reprenait à la vie et à l'espoir.

Tout son dévouement maternel se concentra sur ces pauvres petits orphelins, qui n'avaient plus qu'elle au monde. Ils étaient trois : Theodoald, Gunther et Clodoald. Les enfants, élevés comme des princes par leur grand'mère dans l'opulent palais des Thermes, qu'elle n'avait pas encore quitté, étaient sa joie et son orgueil. Ce fut sa tendresse qui les perdit. Le roi de Paris, Childebert, était pour ainsi dire le témoin quotidien de ses sentiments. Il prit ombrage d'une affection si ardente, se disant, non sans fondement, que si les enfants atteignaient l'âge de la majorité, leur grand'mère ferait tout pour leur procurer un royaume, et qu'alors sans doute leurs oncles seraient mis en demeure de restituer l'héritage de Clodomir.

Il n'y avait qu'un moyen d'écarter cette dangereuse éventualité : c'était de se débarrasser des enfants avant qu'ils eussent eu le temps de se créer un parti et de défendre leurs prétentions les armes à la main. L'idée de les faire périr germa donc de bonne heure dans l'esprit de Childebert, qui, pas plus que ses frères, n'était arrêté par un scrupule d'ordre moral dès que les intérêts

de son ambition étaient en jeu. On ne peut certes trouver la moindre excuse à un projet aussi profondément pervers, mais il faut reconnaître, encore une fois, que le vicieux régime successoral du droit franc suggérait en quelque sorte le crime. En matière d'héritage, la loi salique ne connaissait guère les droits des mineurs ; elle ignorait même le principe si équitable de la représentation, et laissait les successions qui s'ouvraient devenir le partage exclusif de ceux qui étaient assez forts pour faire triompher leurs revendications. Childebert et Clotaire pouvaient donc se considérer, dans une certaine mesure, comme les héritiers légitimes de leur frère défunt, et, dès lors, il leur était facile de se persuader que les revendications éventuelles de leurs neveux étaient aussi injustes que dangereuses.

Quoi qu'il en soit, Childebert, voulant avoir un complice, manda le roi de Soissons, qui vint s'aboucher avec lui à Paris dans le palais de la Cité. Sinistre entrevue dans laquelle, sans longs pourparlers, on résolut froidement de faire périr les jeunes princes. Mais du projet à l'exécution il y avait de la distance. Il était assez malaisé d'arracher les enfants à la tendresse vigilante de leur grand'mère, et, à moins d'aller les égorger entre ses bras, les meurtriers ne pouvaient guère les

approcher. Ces fils dénaturés durent recourir à une indigne supercherie pour arriver à leurs fins. La chronique franque, qui a gardé une très vive impression de l'horrible scène, en a cependant, à ce qu'il semble, brouillé quelque peu les détails, et il n'est pas impossible que des données légendaires se soient glissées dans le récit que nous a fait Grégoire de Tours. Mais combien poignante, dans sa fruste simplicité, cette page où, sans commentaire, il a consigné l'effroyable souvenir! Le plus grand dramaturge des temps modernes n'a pas fait jaillir plus de pitié du récit de la mort des enfants d'Édouard que n'en exprime le verbe incorrect du chroniqueur. Voici comment, d'après lui, s'est déroulée la tragédie.

Childebert avait fait répandre le bruit que son entrevue avec son frère avait pour but de délibérer sur l'élévation de ses jeunes neveux au trône. Clotilde y fut trompée comme tout le monde; elle reçut sans défiance, et même avec joie, le message que ses fils lui firent tenir, et qui était conçu en ces termes : « Envoyez-nous les enfants, et nous les ferons rois. » Pleine d'allégresse, elle donna à boire et à manger aux petits princes, et les remit aux mains des envoyés, en leur disant :

« Il me semblera que je n'ai pas perdu mon

fils, si je vous vois établis sur son trône. » Les enfants partirent avec l'allégresse naturelle à leur âge, se persuadant qu'ils allaient ceindre la couronne : ils marchaient à la mort.

A peine tombés aux mains de leurs oncles, les fils de Clodomir furent brutalement séparés de tout le personnel attaché à leur service, et traités comme des prisonniers. Peu de temps après, les deux rois envoyaient un nouveau message à leur mère. Ils avaient fait choix, pour cette triste besogne, d'un personnage qui comptait parmi les plus nobles de la Gaule entière. Arcadius, c'était son nom, était petit-fils de Sidoine Apollinaire et arrière-petit-fils de l'empereur Avitus; sa famille était la plus illustre de la vieille Auvergne, cette terre classique du dévouement à la civilisation romaine, et son père Apollinaire, qui avait vaillamment combattu à Vouillé sous le drapeau d'Alaric, avait ensuite occupé le siège épiscopal de Clermont. Mais la décadence universelle avait atteint également ce fier patriciat : Apollinaire lui-même n'avait dû l'épiscopat qu'à de viles intrigues, et son fils Arcadius, servile adulateur des nouveaux maîtres de l'Auvergne, ne reculait devant aucune bassesse pour conquérir leur faveur. C'est ce personnage de race impériale qui se présenta à Clotilde, tenant en mains une épée

nue et une paire de ciseaux. « Vos fils, dit-il à Clotilde, vous prient de me dire ce qu'il faut faire des enfants : s'il faut leur couper les cheveux avec ces ciseaux, ou le cou avec cette épée. »

Ces paroles avaient une portée que tout le monde comprenait à cette époque. La chevelure longue était le privilège des seuls Mérovingiens et l'emblème de leur dignité royale; leur enlever cette couronne naturelle équivalait à leur enlever aussi le droit de régner, et dès lors, leur place n'était plus sur le trône, mais dans le cloître, parmi les hommes tondus qui ne comptaient plus dans le monde. Telle était l'alternative qu'offrait à sa souveraine, sans doute avec l'obséquiosité qui est la marque de tout courtisan, le valet de bourreau que lui avaient dépêché ses fils.

Folle de douleur et d'épouvante, la malheureuse femme, qui voyait se dissiper dans une révélation si terrible les douces illusions dont elle avait bercé son cœur, laissa, dit-on, échapper dans son délire ces paroles irréfléchies : « S'ils ne doivent pas devenir rois comme leur père, j'aimerais mieux les voir morts que tondus ». Hélas! elle venait, sans le savoir, de prononcer la sentence de mort de ses bien-aimés. Arcadius ne lui laissa pas le temps de reprendre ce propos ; il retourna aussitôt auprès des rois, en leur disant : « Allez

jusqu'au bout; vous avez le consentement de la reine. » Ils n'en demandèrent pas davantage au misérable dont la vile complaisance mettait en quelque sorte leur crime sous la responsabilité de leur sainte mère, et sans retard ils passèrent à l'exécution du monstrueux attentat.

« Alors se passa dans le palais de Childebert une des scènes les plus déchirantes dont l'histoire ait gardé le souvenir. Les malheureux enfants de Clodomir, à l'expression de physionomie de leurs oncles, aux armes qu'il brandissent, devinent le sort dont ils sont menacés; ils courent à travers la chambre pour échapper aux royaux assassins; mais Clotaire, empoignant l'aîné par le bras, lui plonge le couteau dans les flancs. Pendant que l'enfant agonise, son cadet se jette aux genoux de Childebert et les embrasse en le suppliant de le sauver. Le roi de Paris sent se remuer en lui ce qui reste d'humanité au fond des cœurs les plus féroces; il s'attendrit sur l'innocente victime, et, les yeux pleins de larmes, il conjure Clotaire de l'épargner; il va jusqu'à offrir de lui payer la rançon de l'enfant. Mais Clotaire a respiré l'odeur du sang; il a maintenant l'ivresse du meurtre; il s'emporte, il reproche à l'autre sa lâcheté, il menace de le frapper lui-même s'il prétend mettre obstacle à l'exécution du projet

qu'ils ont ourdi ensemble. Alors Childebert mollit; il repousse l'enfant qu'il avait accueilli dans ses bras, et le pousse dans les mains homicides de Clotaire, qui lui fait subir le même sort qu'à son aîné. Après quoi, par un inutile raffinement de cruauté, le gouverneur et toute la suite des jeunes princes furent également massacrés. L'une des victimes était âgée de dix ans, l'autre de sept.

« Leur frère Clodoald, qui en avait cinq à peine, échappa comme par miracle au poignard des assassins couronnés. L'histoire se borne à nous dire, en termes obscurs, qu'il fut sauvé par quelques hommes de cœur, mais ne nous apprend pas dans quelles circonstances. Peut-être à cause de son jeune âge n'avait-il pas été remis à ses oncles en même temps que ses frères, et se hâta-t-on de le mettre en lieu sûr dès qu'on apprit la triste fin de ceux-ci. Le seul asile qui pût le protéger, c'était le cloître, et des traditions postérieures nous apprennent qu'en effet Clodoald devint moine de l'abbaye de Nogent près de Paris, à laquelle il aurait laissé le nom de Saint-Cloud. Ainsi s'accomplissait à la lettre et dans toute son étendue la prophétie du saint vieillard de Mici à Clodomir : Dieu le frappait jusque dans ses enfants, et vengeait par l'extermination

de sa race le sang innocent versé à Coulmiers (1). »

Le crime perpétré, les deux assassins n'osèrent pas affronter le regard de leur malheureuse mère : ils s'enfuirent, l'un dans son royaume de Soissons, l'autre dans une des villas du voisinage. Elle surmonta sa mortelle douleur pour rendre les derniers devoirs à ses malheureux petits-enfants. Elle fit prendre leurs cadavres dans le palais abandonné, elle les mit dans des cercueils, et, au son de lugubres psalmodies, elle les fit porter dans l'église du mont Lutèce. Paris vit la vénérable veuve, la femme de son grand roi, conduire seule le deuil des enfants de Clodomir, pendant que ses fils emportaient dans leur fuite l'opprobre d'un crime qui épouvantait les esprits. La crypte royale s'ouvrit pour les pauvres victimes, et leurs petits corps, déposés dans des sarcophages de pierre proportionnés à leur taille, furent déposés à côté de celui de leur grand-père. Ces humbles reliques reposèrent en paix pendant treize siècles à l'ombre du sanctuaire national, et sous la garde du patriotisme français. Il était réservé à la Révolution de profaner jusqu'à des souvenirs si inoffensifs, et, en dispersant les cendres des en-

(1) G. Kurth, *Clovis*, p. 567-570.

fants royaux, de disputer le prix de la sauvagerie à Childebert et à Clotaire.

La tombe venait de se refermer sur les dernières joies de Clotilde : debout près du sombre abîme, elle n'était plus que le fantôme d'un passé glorieux, à jamais évanoui. Le cœur brisé, l'âme détachée de tout, elle se hâta à son tour de fuir Paris et de regagner son cher asile de Tours, auprès du tombeau de saint Martin. Elle ne revit que rarement la capitale de la France (1), dont le séjour lui était devenu insupportable, et les fils dénaturés qui étaient ses bourreaux furent débarrassés de la présence de leur sainte victime.

(1) *Raro Parisios visitans*. Grégoire de Tours, *H. F.*, II, 43.

CHAPITRE VII

NOUVELLES ÉPREUVES

Tant d'épreuves n'avaient pas épuisé l'amer calice de Clotilde. De nouveaux coups étaient réservés à la malheureuse mère. On eût dit que toutes les fibres de son cœur devaient être déchirées successivement, afin que sa maternité ressemblât, du moins par les souffrances, à celle de la Mère des douleurs.

Nous avons raconté le mariage de sa fille Clotilde avec le roi Amalaric; nous avons dit sous quels auspices s'était contractée cette union, et quelles vagues espérances dissimulaient peut-être alors, à la mère et à la fille, l'inquiétante réalité. Le moment est venu de montrer que celle-ci en effet dépassait en horreur les plus sombres prévisions.

Pour bien comprendre la triste destinée de la jeune princesse franque, il faut se rendre compte du milieu dans lequel elle venait d'être plongée

par son mariage. De tout temps, le peuple visigoth avait été l'apôtre de l'arianisme, qu'il avait propagé autour de lui par les armes, par la diplomatie, par les alliances de famille, et qui était tellement identifié avec lui qu'on l'appelait *la foi gothique*. Il s'était fait le persécuteur du catholicisme aussitôt qu'il avait pu, sans danger, se livrer à sa fureur sectaire. La Gaule méridionale avait vu ses pasteurs conduits à la mort ou envoyés en exil, ses sanctuaires fermés, ses autels profanés, son clergé menacé d'une extinction graduelle. Cette guerre lâche et cruelle qu'ils faisaient à la foi catholique, les Visigoths n'y avaient renoncé que le jour où ils avaient vu briller sur leurs têtes la grande épée vengeresse de Clovis. Mais, en suspendant la persécution sanglante, ils n'avaient pas abjuré leur haine fanatique de la vraie foi, et l'aversion qu'ils nourrissaient pour elle couvait comme un feu sous la cendre.

On eût pu croire que l'avènement d'une reine catholique apaiserait dans une certaine mesure une antipathie si acharnée ; il eût fallu, pour cela, que cette reine ne fût pas la fille de Clovis. La pauvre femme avait un double titre à l'impopularité dans ce milieu gothique, dont le rude fanatisme n'avait d'égal que sa haine ardente pour le nom des Francs. Peut-être l'aversion dont

elle fut bientôt l'objet de la part de son mari s'inspirait-elle de ce double sentiment populaire, assez tyrannique, assez puissant pour s'imposer même à un roi plus redoutable que n'était le débile successeur d'Alaric II. Quoi qu'il en soit, la vie à la cour d'Amalaric finit par n'être plus tenable pour Clotilde. On reste confondu des indignités que son misérable époux se permettait envers la femme qu'il avait appelée à partager son trône. Il lui faisait jeter des immondices lorsqu'elle se rendait à l'église catholique, et plus d'une fois il la battit de la manière la plus cruelle. Enfin, n'en pouvant plus, l'infortunée profita de la présence de son frère Childebert en Auvergne, c'est-à-dire dans le voisinage de la frontière espagnole, pour le faire supplier de venir à son secours. L'envoyé qui apportait au roi franc ce pressant message lui remit en même temps, de la part de sa sœur, un mouchoir teint du sang qu'elle avait versé sous les coups d'Amalaric. Saisi d'indignation et altéré de vengeance, Childebert n'hésita pas, et sans tarder il prit avec son armée le chemin de l'Espagne. On ne connaît pas bien les détails de cette campagne, où le bras du tyran visigoth déploya moins de vigueur qu'il n'en avait dans le tête à tête conjugal. Vaincu près de Narbonne, où il avait essayé d'arrêter la

marche victorieuse de l'armée franque, il repassa en toute hâte les Pyrénées et se réfugia derrière la forte enceinte de Barcelone. Childebert accourut sur ses pas, et s'empara de la ville. Les premiers soldats de l'armée victorieuse y pénétrèrent au moment même où le roi des Visigoths se préparait à fuir sur sa flotte, qui était à l'ancre dans le port. Son mauvais destin voulut qu'au moment de s'embarquer, il se souvînt soudainement des pierres précieuses qu'il laissait dans son trésor; il voulut les sauver, et il se figura qu'il avait assez de temps pour courir les prendre. Ce fut sa perte. Les Francs se répandirent rapidement à travers toute la ville et lui fermèrent l'accès du port. Il voulut alors se réfugier dans une église catholique, espérant que cet asile au moins serait respecté par une armée orthodoxe. Mais le temple du Dieu vivant ne devait pas protéger le persécuteur. Avant qu'il en eût franchi le seuil, un soldat franc le perça de sa lance et l'étendit mort sur la place.

Clotilde était sauvée. Le vainqueur ne prit que le temps de tirer de sa victoire tout le profit possible, puis il ramena sa sœur en France avec tous ses trésors. Mais la mesure des souffrances et des émotions avait dépassé pour la pauvre femme la mesure de ses forces : elle expira en

route, à l'âge de trente ans à peine, et son frère ne rapporta qu'un cadavre à sa mère (1). Le lugubre cortège dut passer par Tours en se rendant à Paris : c'est là que le meurtrier des enfants de Clodomir se présenta à la veuve de Clovis avec le cercueil de sa fille. Nous n'essayerons pas de décrire cette entrevue : l'histoire a bien fait de jeter le voile sur des scènes qui défient ses pinceaux, car il est certaines tragédies de la vie réelle qui laissent bien loin derrière elles les conceptions les plus émouvantes de l'imagination.

La crypte de Clovis s'ouvrit une nouvelle fois, pour accueillir dans son silence éternel la jeune reine que la mémoire du grand roi n'avait pas protégée. Moins heureuse que sa fille, Clotilde pleurait dans sa solitude de Tours des larmes que personne ne séchait; car elle était maintenant, dans sa grandeur royale, plus triste et plus abandonnée que la plus pauvre veuve de tout son royaume. Dieu seul prêtait l'oreille à cette voix plaintive qui était comme « la voix de Rachel qu'on entendait dans Rama, et qui ne voulait pas être consolée, parce que ses enfants n'étaient plus ».

Il restait une dernière goutte de fiel au fond

(1) Grégoire de Tours, *H. F.*, III, 10.

de son calice d'amertume, et il plut à la Providence de la lui faire goûter. Après la mort de Clodomir et de Clotilde, Childebert et Clotaire étaient les seuls survivants de toute sa famille. Bien qu'ils eussent brisé son cœur par un de ces crimes qu'il semble qu'une mère ne puisse jamais pardonner, ils étaient ses fils néanmoins, et, malgré leur forfait, elle leur restait attachée avec un amour d'autant plus fidèle qu'ils avaient plus besoin de pardon et de pitié. Elle les évitait, elle fuyait leur cour, et il est permis de croire que leur aspect ne devait être pour elle qu'un objet d'horreur, quand elle se souvenait de ses pauvres petits innocents. Toutefois elle priait pour eux, elle pleurait sur eux, elle leur gardait la tendresse indéfectible d'une mère chrétienne. Par eux devait se continuer son sang et la lignée de Clovis ; tant qu'ils vivaient, il restait sur terre un point par lequel elle y gardait une attache, et comme un lien avec la vie.

Qu'on se figure donc la mortelle épouvante qui glaça tous ses membres lorsqu'elle apprit un jour que les deux rois s'étaient déclaré la guerre ! Connaissant ces natures atroces, elle ne pouvait douter du caractère que prendrait la lutte : c'était une guerre d'extermination ! Et tout était fait pour la confirmer dans cette terrifiante idée.

On ignore l'origine des querelles des deux rois, et il est à peine besoin de s'en enquérir : c'est toujours la même cause qui a engendré tous les crimes des Mérovingiens, à savoir une dévorante ambition, ou, pour employer un terme moins relevé et plus vrai, une insatiable cupidité. Augmenter sans cesse et à tout prix le nombre de leurs terres, de leurs hommes, le chiffre de leurs revenus, c'était là la principale préoccupation de ces âmes frénétiques ; elle ne le cédait qu'à cette autre, non moins intense, de tirer de leurs richesses la plus grande somme possible de jouissances et de plaisirs. Ces mêmes hommes qui avaient plongé leurs mains dans le sang des enfants de Clodomir essayèrent d'abord de se débarrasser aussi de leur neveu Théodebert, à la mort de son père Théodoric, en 534. Mais le jeune prince se défendit avec une telle énergie qu'il fallut renoncer à l'espoir de le dépouiller (1). Alors Childebert, qui n'était jamais à court de ressources, se dit qu'il valait mieux avoir un homme de cette trempe pour allié que pour ennemi. Il l'appela auprès de lui, en fit son fils adoptif, et le renvoya comblé des plus riches présents. Puis, se l'étant attaché par les liens de la reconnaissance et de l'intérêt à la

(1) Grégoire de Tours, *H. F.*, III, 23.

fois, il lui dévoila le plan que sans doute il avait nourri à partir de sa réconciliation avec lui. Il s'agissait de marcher ensemble contre Clotaire et de se partager ses dépouilles.

Celui-ci se crut perdu lorsqu'il apprit que toutes les forces réunies de l'Austrasie et du royaume de Paris marchaient contre lui. La Neustrie, sur laquelle il régnait, était la plus petite partie de l'ancien royaume de Clovis, et elle ne fournissait pas les ressources nécessaires pour faire face à une coalition aussi redoutable. Clotaire se sauva jusqu'à l'extrémité de son royaume, dans la forêt de Brotonne, aux environs de Caudebec en Normandie, et s'y rempara comme il put au moyen de grands abatis d'arbres, puis il attendit l'ennemi. Il ne lui restait qu'à périr, à moins que Dieu ne vînt à son secours.

Les Mérovingiens, au milieu de tous leurs crimes, avaient un grand sentiment religieux, seul contrepoids qui empêchât la destruction complète de leurs natures morales. Clotaire, dit le chroniqueur, mit tout son espoir dans la miséricorde divine. Mais d'autres prières que les siennes montaient en ce moment vers le ciel et intercédaient en sa faveur : c'étaient celles de sa mère. Clotilde ne s'interposa pas entre ces hommes acharnés qui allaient s'entre-détruire ; elle n'essaya pas de toucher le cœur

de Childebert et de le détourner de son projet fratricide : elle connaissait trop ses fils pour attendre quelque chose de leur humanité ou de leur piété filiale. Dans son amère détresse, elle courut se jeter aux pieds du céleste ami qui recevait depuis tant d'années la confidence de ses douleurs. Nuit et jour prosternée devant le tombeau de saint Martin, elle suppliait Dieu, par l'intervention du grand confesseur, d'avoir pitié du sang de Clovis, et de ne pas permettre qu'une guerre contre nature mît aux prises les enfants qu'elle avait portés dans son sein.

Cependant Childebert, assisté de son neveu, avait donné la chasse à Clotaire comme à une bête fauve, à travers l'épaisse forêt; il venait de l'atteindre, et, dès le lendemain, il se proposait de le forcer derrière la ligne de ses retranchements. Mais, au moment où l'on allait donner l'assaut, il éclata un orage épouvantable qui déchira les tentes et dispersa tout le campement. Une grêle épaisse s'abattit sur les assaillants au milieu de la foudre et des éclairs; il ne resta aux soldats, pour échapper en partie du moins à cette lapidation meurtrière, que de se coucher à plat ventre sur le sol et de se couvrir de leurs boucliers, tous leurs autres abris ayant été dé-

truits. Leurs chevaux, effarouchés par l'orage, rompirent leurs liens et se dispersèrent dans tous les sens; on les retrouva éparpillés sur une distance de vingt stades; un grand nombre ne reparut plus. Pendant que cette scène se passait dans le camp des assaillants, continue le chroniqueur, dans celui de Clotaire non seulement on n'entendit pas le tonnerre, mais on n'y sentit pas même le plus léger souffle de vent, et il n'y tomba pas une goutte de pluie.

Frappés de terreur à la vue d'un si effrayant prodige, les deux rois alliés, prosternés à terre au milieu de leurs armées, firent pénitence et demandèrent pardon à Dieu. Puis ils envoyèrent à Clotaire des messagers qui lui portèrent des propositions de paix. L'entente fut bientôt conclue, et les agresseurs se retirèrent chacun dans son pays. Il n'est pas douteux, conclut le même témoin, que ce miracle n'ait été obtenu par les prières de la reine, à l'intercession du bienheureux Martin (1).

Dieu avait donc eu pitié de Clotilde, et ses instantes prières avaient obtenu grâce pour les coupables descendants de Clovis. Son cœur si cruel-

(1) Grégoire de Tours, *H. F.*, III, 28.

lement meurtri retrouva un peu de consolation au sortir de ces suprêmes angoisses, où elle avait senti sur elle l'effusion de la miséricorde divine, et les dernières années de sa douloureuse carrière purent s'écouler dans le recueillement et dans la paix.

CHAPITRE VIII

SAINTETÉ DE CLOTILDE

Les pages qui précèdent ont exposé dans leur ensemble le récit des tragiques événements qui ont empoisonné la vie de Clotilde, et qui furent son cortège pendant les douloureuses années de son veuvage. Mais ces coups multipliés, qui l'accablent sans l'abattre, ne remplissent pas seuls sa carrière mortelle. La vaillante chrétienne supporte courageusement les épreuves, elle bénit Dieu des maux comme des biens, et elle passe, résignée et pénitente, en semant avec profusion autour d'elle les bienfaits d'une inépuisable charité. C'est cet aspect de sa vie qu'il nous faut essayer de retracer maintenant.

L'histoire, qui a tant oublié, se souvient ordinairement des fondateurs d'églises. Aussi, quoi d'étonnant si le nom de Clotilde reparaît plus souvent dans ses récits, depuis que le veuvage, en lui rendant sa liberté, lui a permis de multi-

plier ses œuvres? L'Église, plus reconnaissante que l'homme, se plaît à inscrire les noms de ses bienfaiteurs en tête de ses annales, et les transmet de génération en génération, comme un précieux héritage qui doit arriver intact à l'avenir.

Et c'est justice. Dans les siècles crépusculaires où la vie sociale ne fait que de naître, il n'y a pas d'œuvre plus haute et plus civilisatrice que la construction d'une église ou la fondation d'un monastère. Chaque fois que sur le sol de la vieille Gaule il surgissait vers le ciel une tour portant à son sommet le signe de la croix, on pouvait dire que la civilisation comptait une citadelle, une colonie de plus. Et de chacun de ces sanctuaires qu'ornait avec tant de profusion l'intelligente piété des fondateurs, l'œil de la foi pouvait voir s'écouler ce fleuve de grâce et de vie dont il est parlé dans les Livres Saints : *Vidi aquam egredientem de templo, et omnes ad quos aqua ista pervenit salvi facti sunt.*

Nous ne connaissons apparemment qu'un petit nombre des fondations pieuses de Clotilde. Nous ne savons pas à quelle date il faut les rapporter, et s'il n'y en a pas, parmi celles dont le souvenir est venu jusqu'à nous, qui remontent jusqu'aux années du règne de Clovis. L'exposé que

nous allons faire sera donc bien loin d'être complet et méthodique, et nous regrettons qu'il ne contienne le plus souvent que la mention sèche et sommaire d'un fait, dépouillée de ces détails précis qui donnent aux choses les couleurs de la vie et en augmentent l'intérêt. Mais, à défaut du charme que nous essayerions vainement de répandre sur ces pages, nous espérons que notre statistique, toute fragmentaire qu'elle est, ne manquera pas d'intéresser le lecteur pieux. Les plus faibles traces que les saints ont laissées de leur passage sur terre doivent être recueillies avec un soin jaloux, et nul ne nous reprochera de relever de province en province, avec l'attention émue du fidèle, l'empreinte des pas bénis qui ont traversé la France en y propageant le royaume de Dieu.

Une des fondations les plus anciennes de Clotilde, c'est celle du monastère de femmes qu'elle éleva à Chelles près de Paris, en l'honneur de saint Georges (1). Chelles, nous l'avons vu, était sous les Mérovingiens une *villa* royale, et l'on peut croire que Clotilde y aura séjourné plus d'une fois, du temps qu'elle vivait heureuse

(1) *Vita Sanctae Balthildis*, c. XVIII, dans *Scriptores Rerum Merovingicarum*, éd. Krusch, t. II, p. 506.

aux côtés de Clovis. Il est donc très probable que c'est pendant ces jours encore ensoleillés qu'elle aura voulu ériger cet asile pour les servantes de Dieu. Là, plus d'une fois, dans de doux et religieux entretiens avec des âmes saintes, elle aura goûté cette suavité spirituelle dont le profane milieu de la cour ne connaissait pas le charme infini. Remarquons en passant la dévotion de Clotilde pour un saint qui fut, pendant tout le moyen âge, le modèle du chevalier chrétien, et se trouvait être, en quelque sorte, le patron de son belliqueux époux

On voudrait remonter ici jusqu'à la pensée pieusement conjugale qui aura inspiré cette création, et l'on se souvient avec intérêt que Clovis, lui aussi, dans une inspiration à laquelle Clotilde ne sera pas restée étrangère, avait glorifié le saint guerrier. Le monastère de Baralle près de Cambrai, qui est peut-être sa plus ancienne fondation religieuse, était également dédié à saint Georges (1). Il serait téméraire d'insister, mais on ne peut s'empêcher de constater l'unité d'intention qui semble avoir présidé à l'œuvre de l'époux et de l'épouse. L'un et l'autre mettaient les campagnes du roi des Francs sous la protection du saint qui

(1) *Gesta episcoporum Cameracensium*, II, 11, dans *Monumenta Germaniae historica*, t. VII.

était, aux yeux de ce temps, l'arbitre des batailles et le protecteur des guerriers.

Une autre sainte, reine de France également, devait, un siècle plus tard, reprendre et continuer l'œuvre de Clotilde. Nous savons, par la biographie de sainte Bathilde, que cette reine agrandit l'église et l'abbaye, et augmenta le nombre des religieuses (1). Cette fondation doublement royale était appelée à de hautes destinées. Dès le septième siècle, des filles des plus illustres maisons d'Angleterre y venaient s'initier à la vie religieuse, et des princesses du sang royal y prirent le voile. Telles sont les origines de Chelles; aucune autre maison de France ne peut se vanter, comme celle-ci, d'avoir près de son berceau deux saintes, dont chacune portait la couronne *du plus beau des royaumes après celui du Ciel*.

Si l'amour conjugal a inspiré la dévotion de Clotilde envers saint Georges, est-ce l'amour de la patrie ou bien l'amitié pour sainte Geneviève qui a valu à saint Germain d'Auxerre la pieuse vénération de la reine des Francs? Auxerre était la dernière ville franque du côté de la Burgondie, Auxerre gardait le tombeau du saint qui avait

(1) *Vita sanctae Balthildis*, c. VII et X dans *op. cit.*

découvert la sainteté de Geneviève et prédit les desseins de Dieu sur l'humble enfant de Nanterre. Clotilde honora d'une manière extraordinaire ce grand confesseur, qui avait été une des lumières de l'église des Gaules. Elle ne voulut pas qu'il continuât de reposer dans le modeste oratoire de Saint-Maurice; elle reconstruisit la basilique sur un plan agrandi, elle l'orna richement, et l'édifice sacré a pris depuis lors le titre de l'hôte illustre dont il abritait les restes mortels. Clotilde vint en personne présider à ces grands travaux, accompagnée d'un évêque de la Haute-Bourgogne, du nom de Lupus, qui mourut avant qu'ils fussent terminés. La reine voulut qu'il trouvât l'hospitalité dernière dans la basilique même, et une tablette de marbre, contenant l'épitaphe du vieillard, gardait encore au neuvième siècle le souvenir de ces faits, ainsi que de la pieuse libéralité de Clotilde (1).

La dévotion de notre sainte envers le prince des apôtres s'est traduite d'une manière plus riche dans un bon nombre de fondations. Nous avons déjà parlé de l'église du mont Lutèce, qui fut, avant Saint-Denis, la sépulture royale de la France. Il faut mentionner encore Saint-Pierre

(1) Heric, *Gesta Episcoporum Antissiodorensium.*

le Puellier, à Tours, où, selon la tradition, elle aurait fondé un monastère de femmes, et où, d'après le sentiment de plusieurs érudits, elle-même aurait coulé ses derniers jours. Son biographe, qui écrivait au X[e] siècle, lui attribue aussi la fondation de l'église Saint-Pierre au faubourg de Laon, où elle aurait placé, comme à Paris, un collège de chanoines réguliers. Au dire du même écrivain, elle aurait en outre agrandi et enrichi de ses libéralités l'église Saint-Pierre de Reims, en souvenir du baptême de Clovis, et elle aurait rebâti, aux portes de Rouen, un vieux monastère de Saint-Pierre, consacré autrefois par saint Denys (1). Tous ces souvenirs ne jouissent pas d'une égale authenticité, et les deux derniers, en particulier, ont été altérés d'une manière notable; il importait toutefois d'en tenir compte à raison de leur incontestable fond de vérité historique. Remarquons au surplus que le vocable primitif de la plupart des églises Saint-Pierre était celui des douze apôtres : la tradition nous le dit expressément pour celles de Paris et de Rouen, et il est permis de le conjecturer pour plus d'une autre. Saint Pierre, bien des fois, n'a donné son nom à l'édifice que parce qu'il était le premier des douze, mais la

(1) *Vita sanctae Chrothildis*, c. XIII.

piété du temps associait tout le cénacle au culte qui était rendu à son chef.

Il nous reste à parler d'une dernière fondation de Clotilde, celle de Notre-Dame des Andelys, sur la Seine, près de Rouen. C'est celle que nous connaissons le mieux, et qui a gardé de sa fondatrice le souvenir le plus vivace et le plus reconnaissant. Au Xe siècle, on racontait avec complaisance un épisode miraculeux qui se passa lors de l'édification de ce sanctuaire; nous le reproduisons ici dans le langage de l'auteur, que nous nous bornons à traduire textuellement :

« Cette région ne produit pas de vin, et cependant les ouvriers qui bâtissaient le monastère en réclamaient à la reine. Tandis que la sainte se préoccupait de ces exigences, voilà que se mit à sourdre dans le voisinage des constructions une fontaine d'une remarquable beauté, charmante à voir, savoureuse à goûter. Et il fut dit en rêve à sainte Clotilde que, si les ouvriers lui demandaient encore du vin, elle devait leur envoyer par une de ses servantes un breuvage puisé à cette fontaine. Le lendemain — on était en plein été et il faisait fort chaud — les ouvriers se mirent de nouveau à réclamer du vin à grands cris, en mêlant à leurs vociférations le nom de la sainte. Aussitôt la servante de Dieu, se conformant à l'ordre qu'elle





en avait reçu, leur envoya le breuvage indiqué. A peine en eurent-ils goûté, que l'eau se trouva changée en vin, et ils déclarèrent qu'ils n'avaient jamais bu un vin si exquis. Ils vinrent trouver la sainte, et, la saluant le front baissé, ils la remercièrent. Mais elle, apprenant le prodige qui venait d'avoir lieu, l'attribua non à ses mérites, mais à la bonté divine, et elle ordonna à sa servante de n'en parler à personne. Il faut remarquer que ce prodige dura tant qu'on travailla aux constructions du monastère, qu'il se produisit en faveur des seuls ouvriers de sainte Clotilde, et que toutes les autres personnes qui buvaient à la fontaine ne sentaient que le goût de l'eau. Lorsque le monastère fut entièrement achevé, le miracle cessa, et la fontaine reprit le goût naturel d'eau qu'elle a conservé jusqu'à ce jour (1). »

Ainsi parle la légende. Quant à l'histoire, elle place N.-D. des Andelys à côté de Chelles, parmi les monastères où les Anglo-Saxons, récemment convertis, aimaient à envoyer leurs filles faire l'apprentissage de la vie monastique (2). Clotilde a ainsi continué, par ses fondations monastiques, cette mission d'apostolat qu'elle avait

(1) *Vita sanctae Chrothildis*, c. XII.
(2) Beda le Vénérable, *Historia ecclesiastica*, III, 8.

commencée auprès de son royal époux, et c est, il ne faut pas l'oublier, une de ses arrière-petites-filles, Berthe, reine de Kent, qui a joué auprès des Anglo-Saxons le même rôle que son aïeule auprès des Francs.

Tous ces souvenirs de la pieuse activité de Clotilde n'en représentent sans doute qu'une minime partie, mais ils ont au moins le mérite de nous faire deviner, grâce à ces faibles indices, ce que devait être la royale existence qui nous les a laissés. Plus d'un des sanctuaires de Clotilde est encore debout, et prolonge à travers les âges l'action bienfaisante de la sainte souveraine. Partout où l'on prie dans les églises qu'elle a élevées il y a quatorze siècles, on peut dire qu'elle est présente par son œuvre, et ni le temps, ni les révolutions ne parviendront à renverser le trône de la première reine de France.

Des autres libéralités de sainte Clotilde, la trace s'est perdue entièrement. Les preuves que des particuliers ont reçues de sa munificence ont péri avec eux, et c'est un hasard bien exceptionnel qui a permis qu'il s'en conservât une seule. Devant le silence de nos sources, chaque détail gagne un tel intérêt, et d'autre part, l'épisode que nous allons raconter a des particularités tellement caractéristiques, que nous ne résis-

tons pas au désir de les résumer rapidement.

Un prêtre clermontois, du nom d'Anastase, avait reçu de sainte Clotilde un fonds de terre, et il possédait un diplôme attestant cette donation. Or, il y avait alors sur le siège épiscopal de Clermont un des plus tristes représentants du clergé franc de cette époque : le trop fameux Cautinus, dont Grégoire de Tours a marqué au fer rouge la répugnante physionomie. Cet évêque prévaricateur voulut se servir de son autorité pour dépouiller le pauvre clerc de son bien. Il le trouva inébranlable, et les plus cruels tourments ne parvinrent pas à lui faire lâcher prise. Enfin, la victime échappa à son bourreau et courut se plaindre au roi Clotaire, qui intervint énergiquement et fit respecter par l'avide prélat l'acte de générosité de sa mère (1). Ainsi le plus ancien diplôme mérovingien dont la trace authentique soit conservée sort des mains de notre sainte, et a consigné le souvenir d'un de ses bienfaits.

Que ne donnerait-on pas pour retrouver plus d'une fois des indications de ce genre, si vagues qu'elles soient, et pour pouvoir suivre à la trace de ces libéralités les pas de la veuve de Clovis ! Mais les ténèbres de l'histoire deviennent de plus

(1) Grégoire de Tours, *H. F.*, IV, 12.

en plus opaques; c'est à peine si, par hasard, une lueur tremblotante vient éclairer un instant, d'un demi-jour incertain, les figures les plus hautes de l'époque, puis tout retombe dans la nuit.

La mémoire de Clotilde a participé, sous ce rapport, de la destinée commune de tous ses contemporains. Loin qu'elle ait été particulièrement éprouvée, on peut même dire qu'elle a été traitée avec une certaine faveur par l'aveugle hasard de l'histoire. Si elle s'était retirée dans un autre asile que Tours, ou si Tours n'était pas devenu, une génération plus tard, le siège épiscopal du premier des historiographes de France, nous ne saurions plus rien d'elle après le meurtre des enfants de Clodomir, et la dernière page de sa vie, qui en est aussi la plus suave et la mieux éclairée, nous ne la posséderions pas. Et certes, il manquerait quelque chose à l'histoire de France, si le lecteur ne voyait passer, à travers les gloires et les crimes de ses premières générations, la chaste et silencieuse figure de la pénitente royale, qui, drapée dans ses voiles de deuil, va prier pour sa famille et pour son peuple.

Suivons-la, sur les pas du chroniqueur, dans l'intimité de son existence obscure et recueillie pendant le calme de ses dernières années. Nous avons vu qu'elle s'est retirée à Tours, ville située

dans l'ancien royaume de son fils Clodomir, et où l'a attirée son culte de prédilection pour saint Martin. Elle est devenue la gardienne de ce sacré tombeau; elle l'orne et l'enrichit avec amour; elle y passe les heures les plus douces de sa vie, dans la société spirituelle du céleste protecteur qui a détourné d'elle, on s'en souvient, le dernier coup qui pût frapper son cœur de mère. La population de Tours a gardé un long souvenir de l'illustre concitoyenne que son saint patron a amenée dans l'enceinte de ses murailles. Lorsque, une génération après sa mort, l'évêque de cette ville prit la plume pour mettre par écrit la plus ancienne histoire des Francs, tout le monde lui parlait encore de Clotilde, et lui-même a pu, aidé des réminiscences populaires, nous conserver ainsi les traits les plus nets et les plus sûrs qui nous soient restés de cette physionomie royale.

Représentons-nous bien l'existence de la sainte dans cette ville qui est à elle, et qui constitue, en quelque sorte, la capitale de son royaume de veuve. Elle y reste souveraine, tant qu'elle vit, et l'autorité de ses fils n'y pénétrera qu'après sa mort. Les pouvoirs publics dépendent d'elle. Elle a, vis-à-vis de l'église de Tours elle-même, la situation à la fois déférente et influente qu'avait Clovis, c'est-à-dire qu'en se courbant humble-

ment devant l'autorité spirituelle du prélat, elle devient, aussitôt le siège épiscopal vacant, l'arbitre de l'élection qui doit remplacer le défunt.

Il faut connaître cette situation pour comprendre l'intervention décisive de la reine, à deux reprises, dans les élections épiscopales de Tours. Plusieurs évêques se succédèrent dans la chaire de cette ville pendant les trente-quatre années que Clotilde en eut la possession. Sur les six élections qui eurent lieu de 511 à 545, nous en voyons deux où son intervention décisive nous est formellement attestée par l'histoire. La première, si la tradition locale a gardé des souvenirs exacts, présente un caractère assez extraordinaire. A la mort de Licinius, le pontife qui avait eu l'honneur de recevoir Clovis au retour de sa guerre d'Aquitaine, il y avait à Tours deux évêques burgondes, chassés de leur siège par les ariens, et qui, on ne sait à quelle date, étaient venus rejoindre la pieuse reine leur protectrice. Ce sont ces deux hommes que Clotilde fit monter ensemble sur le siège épiscopal : ensemble, ils administrèrent et gouvernèrent le diocèse de Tours, et, fort avancés en âge, ils moururent au bout de deux ans (1). Un autre Burgonde, qui

(1) Grégoire de Tours, *H. F.*, X, 31, p. 446 (éd. Krusch).

était, comme les deux précédents, un protégé de Clotilde, leur fut donné pour successeur : il s'appelait Dinifius. La reine lui fit de grandes libéralités dont elle l'autorisa à disposer à son gré ; mais l'évêque n'en voulut faire usage qu'au profit de son église. Lui-même, qui sans doute n'était plus jeune, ne régna que onze mois (1). De ses quatre successeurs, eux aussi, sans doute, choisis sous l'influence de la sainte, le premier, Ommatius, était membre d'une grande famille sénatoriale d'Auvergne; Léon, abbé de Saint-Martin, vanté comme habile charpentier, paraît avoir été d'extraction modeste; Francilion était issu d'une maison patricienne du Poitou, et Injuriosus avait pour parents de pauvres plébéiens de Tours. Ainsi se succédaient sur le siège de cette ville les conditions et les nationalités les plus diverses; on peut croire qu'indifférente aux distinctions sociales, la sainte n'usait de sa haute influence que pour faire arriver à l'honneur le plus digne (2).

D'autres souvenirs tourangeaux nous montrent Clotilde vaquant à son ministère de charité; ils ont été consignés par saint Grégoire de Tours dans son recueil des *Miracles de saint Martin*, et

(1) Grégoire de Tours, X, 31.
(2) Id., *ibid.*

nous laissons la parole à ce narrateur véridique et sincère :

« Il arriva au tombeau du saint un certain Theodomund, qui était privé à la fois de l'ouïe et de la parole. Tous les jours il accourait à la sainte basilique et là, s'inclinant pour prier, il faisait mouvoir seulement les lèvres, ne pouvant émettre aucune parole. Il priait avec tant de ferveur que souvent on le voyait répandre des larmes au milieu de ses oraisons muettes. Si des gens émus de pitié lui faisaient quelque aumône, aussitôt il la distribuait aux autres pauvres comme lui. Il y avait trois ans que sa dévotion avait fait de lui l'hôte assidu de ce saint lieu, lorsqu'un jour, averti par la miséricorde divine, il vint se placer devant le saint autel, et comme il était là debout, les yeux et les mains levés au ciel, voilà qu'un flot de sang corrompu lui jaillit de la bouche. A le voir, avec des gémissements, cracher cette sanie sanglante, on eût dit qu'on lui avait déchiré le gosier avec le fer. Les excrétions formaient des filets sanglants qui restaient suspendus à ses lèvres. Alors, sentant que les liens de ses oreilles et de sa langue venaient de se rompre, il se leva, et, de nouveau les mains et les yeux au ciel, il prononça d'une bouche encore pleine de sang ces premières paroles : « Je vous rends de grandes

grâces, très bienheureux seigneur Martin, qui, en ouvrant ma bouche, m'avez permis de consacrer à votre louange les premières paroles que je profère après un si long silence. » Tout le peuple, plongé dans l'admiration et dans la stupeur à la vue d'un tel prodige, lui demanda s'il avait recouvré également l'ouïe, et il répondit qu'en effet il entendait parfaitement tout ce qu'on disait. Après qu'il eut été rendu de la sorte à la santé, sainte Clotilde, par respect pour saint Martin, le recueillit, et le plaça dans l'école des jeunes clercs, où il apprit par cœur tout le psautier. Dieu en fit un clerc accompli, et permit que par la suite il vécût de longues années au service de l'Église (1).

Voilà quelques-uns des souvenirs que sainte Clotilde a laissés à Tours ; nous ne pouvions nous dispenser de les enchâsser pieusement dans ce récit, où il fallait recueillir avec un soin jaloux les traces les plus infimes d'une si sainte existence. Mais la population de Tours, à l'époque où ces souvenirs furent mis par écrit, ne se rappelait plus que des épisodes dont plusieurs ne se rattachent, en somme, que d'une manière indirecte à la bio-

(1) Grégoire de Tours, *De Virtutibus sancti Martini*, I, 7.

graphie de Clotilde. C'est un ensemble de traits édifiants et d'œuvres de charité, c'est le parfum entier d'une existence pénitente et mortifiée qui a laissé dans l'esprit public l'impression profonde et douce que nous essayons de rendre à notre tour, et qui a valu à la sainte les honneurs d'un culte public pour ainsi dire au lendemain de sa mort.

Dans sa vie privée, dans ses habitudes quotidiennes, dans cette partie de son existence où se concentre ce que l'âme a d'intime et de sacré, elle reproduisit, avec des traits plus touchants et irradiés par l'auréole des saintes souffrances, la noble physionomie de la généreuse chrétienne qui avait été sa mère. Il est beau de la voir perpétuer ainsi, dans sa vieillesse, la tradition de sainteté qu'elle avait reçue des leçons maternelles; rien ne fait éclater d'une manière plus forte le bienfait impérissable d'une éducation chrétienne, au sein de la société la plus barbare et la plus hostile à l'exercice des chastes et humbles vertus féminines.

Clotilde fut le modèle des veuves chrétiennes. Disons-le en passant : le christianisme est la seule religion qui ait glorifié la veuve et qui ait élevé sa condition presque à la hauteur d'une dignité dans la communion des fidèles. A part

l'exaltation de la virginité, l'Église du Christ n'a rien fait qui ait plus relevé le sexe féminin que cet honneur rendu au veuvage, devenu, par l'exercice de toutes les vertus, une nouvelle école de perfection chrétienne et presque un ordre religieux. Comptez, si vous le pouvez, cette multitude de figures chastes et touchantes que le veuvage chrétien a fait entrer au ciel, éclairées par la mélancolie résignée d'un sourire trop doux pour être douloureux, et qui, s'il garde un souvenir des amertumes de la terre, ne reflète plus que la beauté des choses éternelles.

Clotilde appartient à la famille de ces saintes. La vénération publique l'entoura dès son vivant, pendant qu'elle passait douce et indulgente à travers un monde dont les joies lui étaient devenues étrangères, mais qu'elle connaissait toujours par ses douleurs. Il est doux de recueillir ici, à travers le long silence qui a recouvert la plupart des actes de sa vie, l'éloquent témoignage qui résulte de leur ensemble, et qui lui fut rendu par ses contemporains. Il fut mis par écrit, dès la génération suivante, par le père de l'histoire de France lui-même, dans un milieu encore tout plein de l'aimable souvenir de la sainte, à l'ombre du sanctuaire qu'avaient parfumé ses vertus. Nul ne pouvait parler d'elle avec plus d'autorité, et c'est

une bonne fortune de pouvoir terminer ce récit traversé de tant de nuages par ces paroles fortes et émues de l'historien :

« La reine Clotilde se comportait de manière à être honorée de tous. Ses aumônes étaient intarissables. Elle passait ses nuits dans les veilles; elle fut toujours un modèle de chasteté et de vertu. Avec une libéralité prévenante, elle distribuait ses biens aux églises et aux monastères, et pourvoyait les lieux saints de tout ce qui leur était nécessaire. On n'eût pas dit une reine, mais, à la lettre, une servante de Dieu. Fidèle à son service, elle ne se laissa pas séduire par la puissance royale de ses fils ni par les richesses et par l'ambition du siècle, mais elle arriva à la grâce par l'humilité (1). »

On retrouve un écho de ces paroles dans la *Vie* de la sainte, bien que cet écrit, de date postérieure, n'ait pas l'autorité d'un contemporain : « Celle qui avait porté des vêtements d'or et de soie ne s'habillait plus que d'étoffes de vil prix; elle renonça aux festins royaux pour se nourrir désormais de pain, de légumes et d'eau (2). »

Telle fut, à partir de sa quarantième année,

(1) Grégoire de Tours, *H. F.*, III, 18.
(2) *Vita sanctae Chrothildis*, c. 11.

l'existence humble et mortifiée de la femme qu avait été assise sur le trône le plus puissant de l'Europe; elle se prolongea jusqu'à l'âge de soixante-dix ans. C'est le 3 juin 545 que sonna pour Clotilde l'heure de la délivrance, sans doute attendue. Grégoire de Tours ne nous en apprend pas davantage, mais nous croyons pouvoir emprunter au biographe de la sainte le récit qu'il consacre à ses derniers instants :

« Elle apprit par la révélation d'un ange que le jour de sa vocation était proche. Alors, se réjouissant en Dieu, elle pria et dit au fond de son cœur : « Vers vous, Seigneur, j'ai levé mon « âme; venez et délivrez-moi, Seigneur; en vous « j'ai mis mon refuge. » Puis, se sentant appesantie par la maladie corporelle, elle prit le lit, sans renoncer à la prière ni à la distribution de ses aumônes. Mais cette pauvre du Christ n'avait plus de quoi donner, parce qu'elle avait épuisé son trésor royal, dont elle s'était fait précéder au ciel en le versant dans la main des indigents. Elle envoya donc un messager à ses fils Childebert et Clotaire, les priant de la venir trouver. Les deux rois se hâtèrent d'obéir à ce désir. La servante de Dieu leur prédit plusieurs choses qui lui avaient été révélées d'en haut, et qui plus tard leur arrivèrent en effet. Le trentième jour après l'avis

qu'elle avait reçu, elle se fit donner l'onction sainte selon le conseil de l'apôtre, et, munie du sacré viatique, elle expira en confessant la sainte Trinité. Son âme, portée au ciel par les mains des anges, fut placée dans le chœur des troupes célestes. Elle abandonna son corps à la première heure de la nuit, le 3 du mois de juin. Au moment où elle quittait ce monde, une immense clarté envahit la maison comme en plein midi, et il se répandit un parfum qui eût fait croire aux assistants qu'ils respiraient l'odeur de l'encens et d'autres arômes délicieux. Cette clarté et ce parfum subsistèrent dans la chambre jusqu'à ce que le jour naquit, et que le soleil brilla de tout son éclat (1). »

Au chant des psaumes funèbres, un cortège imposant, conduit par les deux rois, transporta de Tours à Paris les restes sacrés de la veuve de Clovis. Le deuil fut grand dans la ville de saint Martin, qui voyait s'éloigner à jamais celle qui avait répandu autour d'elle tant de bienfaits. Sur tout le parcours, la population accourut avec un douloureux respect au devant du lugubre cortège qui annonçait à la France qu'elle avait perdu l'ange gardien de la dynastie royale. L'église

(1) *Vita sanctae Chrothildis*, c. 14.

du mont Lutèce, que le peuple commençait à désigner sous le nom de Sainte-Geneviève, reçut enfin dans sa crypte la dépouille mortelle de sa fondatrice. On y déposa les restes de sainte Clotilde dans un sarcophage de pierre à côté de celui de son mari, et là, entourée des objets de sa tendresse, elle dormit, dans l'attente de la résurrection, le bon et doux sommeil du pèlerin fatigué.

CHAPITRE IX

GLOIRE POSTHUME DE SAINTE CLOTILDE

La reconnaissance populaire a de bonne heure honoré la mémoire de Clotilde comme on honore celle des saints, en lui rendant un culte. Cet hommage spontané, jailli du cœur de la foule, et consacré par l'autorité religieuse pour ainsi dire dès le lendemain de sa mort, est comme le sceau mis à l'ensemble des faits qui établissent le degré héroïque de ses vertus. En pareille matière une tradition de culte est, de tous les témoignages, le plus éclatant et le plus irrécusable. Lorsque ce témoignage est d'accord avec toutes les attestations de l'histoire et qu'il n'est contredit par aucune, les preuves de sainteté sont faites, et il n'est au pouvoir de personne de les infirmer.

C'est donc à bon droit que les genoux des fidèles se sont toujours pliés devant le souvenir de sainte Clotilde, bien qu'elle n'ait pas été

l'objet d'un procès de canonisation en règle, non plus que les autres saints de son époque. Et il convient, avant de clore l'histoire de sa vie, que nous disions quelques mots de sa *gloire posthume*, pour parler comme les Bollandistes, c'est-à-dire des hommages religieux qui ont été rendus à sa mémoire par le peuple chrétien.

Lorsque les restes mortels de Clotilde descendirent dans la crypte de Clovis, ils y rencontrèrent dans la fraternité du tombeau la dépouille d'une autre sainte, que Clotilde avait aimée, et à qui elle-même avait voulu donner l'hospitalité de son dernier séjour. C'était Geneviève, l'héroïne du sixième siècle, que les Parisiens reconnaissants, nous l'avons déjà dit, entouraient d'une popularité presque sans exemple dans l'histoire de leur ville. Geneviève, en prenant possession de l'église du mont Lutèce, la remplit tout entière du rayonnement de sa gloire. La basilique bientôt ne fut plus qu'à elle : on ne la connut plus sous le vocable des Douze Apôtres ni sous celui de saint Pierre, on se souvint seulement qu'elle y reposait, et le sanctuaire désormais ne porta que le nom de la sainte. Et, par un étonnant renversement des rôles, Clovis et les siens, dans leur dernière demeure, semblèrent n'être que les hôtes de Geneviève.

Clotilde y reposa, si je puis ainsi parler, dans la splendeur qui jaillissait du tombeau de sa sainte amie. La fille des rois prit sa place dans la tombe à côté de la fille du peuple, et l'auréole sacrée réunit dans la mort comme dans la vie deux âmes sœurs, entre lesquelles les vaines distinctions sociales de ce monde ne subsistaient plus. La gloire de la reine ne fut pas éclipsée par la gloire plus éclatante de la vierge. Clotilde ne cessa d'être pour ainsi dire associée aux honneurs dont sainte Geneviève était l'objet. Elle eut, elle aussi, son natalice marqué dans le calendrier, avec son office liturgique dont nous avons conservé le texte, et qui est resté cher à l'église de France. De nombreux miracles, au témoignage de plusieurs martyrologes, vinrent attester, à diverses époques, la légitimité du culte que lui rendaient les fidèles.

Une châsse opulente avait reçu, de fort bonne heure, les restes vénérés de la sainte. Renouvelée à plusieurs reprises, et en dernier lieu au seizième siècle, cette châsse était un des trésors populaires de Paris. Elle était en argent doré : des deux côtés étroits on y voyait d'une part Clotilde avec Clovis; de l'autre, la sainte en costume de religieuse, près de la fontaine des Andelys qu'elle avait fait jaillir. Les côtés longs offraient

une succession de saints particulièrement vénérés à Paris et à Sainte-Geneviève (1).

Chaque fois, nous disent de vieux écrivains, qu'un danger menaçait Paris, la châsse de sainte Clotilde figurait avec celle de sainte Geneviève dans les processions qui alors traversaient les rues de la grande ville. Il en fut ainsi pendant les heures sombres qui sonnèrent si souvent pour Paris au quinzième et au seizième siècle. Ainsi se continuait, du fond du tombeau, la pacifique royauté de Clotilde sur la nation dont elle avait contribué à faire *la fille aînée de l'Église*. Par delà les âges, la confiance et l'amour du peuple allaient incessamment à sa première reine chrétienne, et le patriotisme trouvait son compte dans ces sentiments engendrés par la foi.

Mais le culte de sainte Clotilde ne fut pas confiné aux murs de sa capitale, et, de bonne heure, des parcelles de ses reliques allèrent l'aviver dans les provinces.

Les ravages exercés au neuvième siècle par les Normands fournirent la première occasion de ces migrations posthumes. La châsse de la sainte fut alors transportée au château de Vivières

(1) Voir une description et une reproduction de cette châsse dans les Bollandistes, *Acta Sanctorum*, t. I de juin (3 juin), p. 293.

(Aisne), qui contenait une église paroissiale, et elle y resta tant que durèrent les troubles. Quand la tranquillité fut rétablie, les Génovéfains réclamèrent le précieux trésor aux chanoines de Vivières, qui semblent avoir eu de la peine à s'en dessaisir, si nous en jugeons d'après le partage qui intervint. La tête et un bras furent laissés à Vivières; le reste du corps avec la châsse fut emporté à Paris. Plus tard, vers 1149, lorsque le chapitre de Vivières embrassa la règle de Prémontré, la plupart des chanoines allèrent fonder, à quelque distance de là, l'abbaye de Valsery, dont Vivières ne fut plus qu'un prieuré. En 1234, les deux maisons procédèrent au partage des reliques de la sainte, et chacune obtint sa part de la tête et du bras. La partie laissée à Vivières fut enfermée dans un buste de bois et y a été religieusement conservée jusqu'à nos jours, sauf que pendant la période révolutionnaire on enterra le buste pour le soustraire aux profanateurs. Lorsqu'en 1865, il fut ouvert par M. Henri Congnet, doyen du chapitre de la cathédrale de Soissons, on y trouva les parties principales d'une tête, plus une charte de l'abbé de Valsery, datée de 1234, et relatant les faits exposés ci-dessus.

Au surplus, le culte de la sainte est resté populaire à Vivières.

On y montre une fontaine Sainte-Clotilde et, à côté, les ruines d'une chapelle qui lui était dédiée.

« A l'époque du pèlerinage, la veille du 3 juin et pendant les six semaines qui suivent, les pèlerins viennent avec dévotion boire de l'eau couverte, disent-ils dans leur langage populaire, des cheveux de la sainte. Ainsi appellent-ils les herbes très fines qui sont à la surface de l'eau. On demande surtout à la sainte d'être délivré de la fièvre. Chaque année, on compte douze ou quinze cents pèlerins (1). »

Quant aux reliques de Valsery, elles furent conservées également jusqu'à la fin de l'ancien régime. Au commencement du dix-huitième siècle, nous les voyons encore signalées par Hugues, abbé d'Étival et annaliste de l'ordre de Prémontré. Après la Révolution, ce fut l'église de Cœuvres qui en hérita. On sait que Cœuvres fut habité par la belle Gabrielle; il est plus intéressant de savoir que Clotilde y repose. La reine qui a reçu du ciel les lys de France est devenue ainsi la concitoyenne de la favorite qui a aidé à les souiller. Toujours, dans l'histoire de la société moderne, nous rencontrons de ces con-

(1) Mgr P. Guérin, *les Petits Bollandistes*, t. VI, p. 427, d'après une communication de M. Henri Congnet, en 1866.

trastes entre la beauté de l'idéal chrétien et les scandales de la réaction païenne.

D'autres parties du corps de la sainte étaient conservées dans une châsse d'argent massif dans l'église de l'abbaye de Joyenval (Seine-et-Oise). Peut-être ont-elles contribué à la naissance de la légende à laquelle nous venons de faire allusion, et qui est le pendant de celle de la sainte Ampoule de Reims. Cette légende, fort en vogue pendant le quinzième et le seizième siècle, racontait que Clotilde y reçut des mains d'un ermite, pour le remettre à Clovis, l'écusson de France, qui était d'azur à trois fleurs de lys d'or, et qu'un ange avait apporté du ciel. Lors de la suppression de l'abbaye en 1791, M. Terrier, maire de Chambourcy, fit transporter solennellement la châsse de la sainte dans l'église paroissiale de son village, où elle resta suspendue par des chaînes de fer jusqu'en 1793. Les révolutionnaires s'étant emparés de la châsse qu'ils détruisirent, le dévoué maire parvint à sauver les ossements, et les enferma dans un sac de toile qu'il cousut de tous côtés et scella de son sceau. Ce sac ne fut ouvert qu'en 1837, et les ossements déposés dans une châsse nouvelle; une parcelle en a été retirée en 1863 pour être envoyée à la nouvelle église Sainte-Clotilde de Paris.

En présence de ces traditions de culte, qui jouissent d'une autorité considérable, que faut-il penser des prétentions de l'abbaye du Trésor, à Vernon en Normandie? Les religieuses de cette maison se vantaient, elles aussi, de posséder le chef de la sainte. Nous ne possédons pas de données qui nous permettent d'élucider la question, qui inspirera peut-être un jour le zèle de quelque archéologue local. Ce qui est certain, c'est qu'en 1641, lorsqu'à Sainte-Geneviève on ouvrit la châsse de sainte Clotilde à la demande du roi Louis XIII, qui désirait avoir une parcelle de ses reliques, la tête ne s'y trouvait plus, sans que personne eût le moindre souvenir d'une circonstance qui en aurait pu expliquer la disparition.

Pour en finir avec l'histoire des reliques de la sainte, nous dirons que la châsse fut ouverte en 1656, pour en retirer une côte qui fut offerte à Notre-Dame des Andelys, qui avait bien mérité ce don, par la ferveur du culte qu'elle n'a cessé de rendre à la première reine de France.

Ce ne sont pas là, assurément, les seuls faits de la gloire posthume de sainte Clotilde, mais ce sont les seuls que nous connaissons. Ils n'en ont pas moins d'intérêt. Aux yeux du chrétien, l'histoire de la diffusion d'un culte de saint ne saurait être

négligée, parce qu'elle est le prolongement d'une influence bienfaisante et l'expansion d'un rayonnement civilisateur. Du haut des autels où on le vénère, le saint continue de parler et d'agir, et la puissance d'apostolat des vertus qu'il a pratiquées dans sa vie mortelle est comme centuplée. Qui dira la somme des saintes résignations et des abnégations généreuses que des veuves et des mères chrétiennes ont puisées aux pieds de sainte Clotilde, dans ces entretiens célestes que la prière renouvelle tous les jours entre les saints du ciel et les âmes éprouvées sur la terre?...

Un jour, après avoir gardé pieusement, pendant douze siècles, le souvenir de ses plus pures gloires nationales, il arriva que la nation française, dans un accès de délire, voulut détruire de ses propres mains les fortes et vivaces racines qu'elle avait dans le passé. En 1793, à l'heure où l'on violait tous les tombeaux et où l'on profanait toutes les gloires, la rage des révolutionnaires s'en prit aussi au sanctuaire de son premier roi. La crypte de Clovis fut violée, les cendres sacrées de Geneviève jetées au vent; c'est à grand'-peine si un oratorien parvint à sauver les osse-

ments de Clotilde, et à les mettre en lieu sûr. Malheureusement, ce vieillard pusillanime, craignant qu'ils ne fussent profanés s'ils tombaient dans les mains des forcenés, se décida à faire lui-même leur besogne et les brûla. Toutefois, les cendres ne furent pas enlevées à la France : cédées par un génovéfain à la petite église paroissiale de Saint-Leu, elles y sont encore conservées aujourd'hui.

L'impiété avait cru anéantir, avec les débris mortels de la sainte, son culte et sa mémoire : elle s'est trompée comme elle se trompe toujours. Le christianisme est éternel; éternellement il reprend possession des domaines qui sont les siens, comme la mer fait de ses rivages. Le culte de sainte Clotilde est resté florissant par toute la France. Il jouit d'une particulière popularité dans les divers endroits qui ont gardé de ses reliques, c'est-à-dire aux Andelys, à Vivières, à Chambourcy et à Cœuvres ; il fleurit aussi à Courgent et à Longpont dans le diocèse de Versailles. Paris, de son côté, a voulu faire réparation à la mère de ses rois, et lui a érigé en 1863, sur la rive gauche, une de ses plus belles églises modernes. De loin, on voit les deux élégantes tours jumelles de ce noble édifice dresser vers le ciel leurs flèches gothiques finement dentelées, et le sanctuaire, que les maî-

tres des arts plastiques ont orné de chefs-d'œuvre rappelant l'histoire de la sainte, apparaît dans sa calme majesté au milieu d'un quartier élégant et gracieux, un des coins les plus exquis de Paris. La fraîche verdure des grands arbres se marie harmonieusement à la sobre beauté du monument : alentour circule une vie abondante, mais sans trouble ni agitation fiévreuse, et une piété indéfectible amène assidûment les fidèles devant les autels de la première reine de France.

CONCLUSION

Sainte Clotilde a dans l'histoire du monde moderne une place d'honneur. Cette âme généreuse a livré une des grandes batailles de la civilisation et remporté une de ses grandes victoires : elle a triomphé du paganisme en lui arrachant son époux, et elle a contribué à fonder la société moderne en devenant l'agent le plus actif de la conversion de Clovis et de son peuple. Quiconque comprend que l'existence d'une Europe chrétienne est un bienfait pour l'humanité doit une part de sa reconnaissance à sainte Clotilde.

Une gloire si haute n'échoit d'ordinaire qu'à ceux qui la méritent. Les grandes œuvres de la civilisation chrétienne ne sont pas dues au génie et à la force : elles sont les filles de la sainteté. Ce sont ses vertus chrétiennes qui ont donné à Clotilde l'énergie patiente et l'indomptable confiance qu'il fallait pour ne pas désespérer du salut de Clovis, et pour entreprendre de l'arracher au paganisme et de le protéger contre l'hérésie. La conversion des Francs est due à sa foi en Dieu, à sa résignation quand il lui prit son enfant, à ses prières que

rien ne décourageait. Clovis n'aurait pas invoqué le *Dieu de Clotilde*, s'il ne l'avait entrevu aussi grand que bon à travers les vertus de sa femme. Et nous aurions le droit de la proclamer sainte, rien que pour avoir obtenu de Dieu, par ses prières et par ses larmes, le baptême du peuple franc.

Mais du sein des grandes œuvres, il sort un rayonnement qui est un danger pour les élus. Se complaire dans l'éclat des choses qu'ils ont faites et oublier qu'à Dieu seul en revient l'honneur, voilà l'écueil des âmes que leur élévation met à l'abri des tentations vulgaires. Dieu vient à leur secours en leur envoyant l'adversité, et en les faisant passer au creuset de la souffrance. Au prix de combien de cruelles douleurs Clotilde n'a-t-elle pas acheté sa gloire impérissable ! Il semble que ses épreuves en soient comme la rançon. Le glaive mortel a percé son âme à plusieurs reprises, et cette couronne royale de France, sur laquelle elle avait posé la croix de Jésus-Christ, s'est changée pour elle en une couronne d'épines qui a déchiré son front.

A vrai dire, ces épreuves, supportées avec un courage héroïque, sont devenues à leur tour de nouveaux gages de perfection et de nouveaux titres à la gloire éternelle. Ce chemin de la croix qu'elle gravit sur ses genoux meurtris, c'est celui qui la

rapproche tous les jours du ciel. Elle dit un éternel adieu aux consolations terrestres, et sa vie désormais se résume en trois mots : souffrances, prières et charité. Mais les gémissements qui sortent du cœur de la *chaste tourterelle*, comme l'appelle un de ses vieux biographes (1), n'ont rien d'amer; ils ne s'exhalent que dans ses conversations avec Dieu, et ne montent à lui qu'avec ses prières. Ceux-là même qui lui brisent le cœur n'en font pas couler une goutte de fiel. Après chacun de leurs sinistres exploits, elle passe, silencieuse et résignée, pour fermer les plaies qu'ils ont faites, comme la sœur de charité qui, sur le champ de bataille, marche sur les pas des combattants, pour soigner leurs blessés et pour ensevelir leurs morts. Elle rassemble toutes ses tribulations au pied de la croix, et, dans un grand effort de résignation, elle les offre à Dieu comme le sacrifice de propitiation qui obtiendra la grâce de son sang et de son peuple. C'est dans cette suprême attitude qu'elle apparaît pour la dernière fois dans l'histoire. De la reine glorieuse et triomphante, de l'heureuse épouse du puissant Clovis, de la mère des rois, il ne reste que cette pénitente en deuil, prosternée dans la nuit, devant un autel, et expiant, victime innocente, les crimes qu'elle n'a pas commis

(1) Le P. Modeste de St-Amable, *la Monarchie chrétienne*.

En achevant cette biographie de sainte Clotilde, nous ne pouvons nous dissimuler tout ce qui manque à l'image que nous avons essayé de tracer d'elle. Sans doute, nous avons pu effacer les traits vulgaires ou odieux que la légende lui avait attribués, et nous osons nous flatter d'avoir fait sous ce rapport une besogne définitive. Mais il ne nous a pas été donné de rétablir la physionomie qu'ils ont fait disparaître. On dirait d'une de ces nobles fresques d'autrefois qui trônaient dans l'or de leur auréole et avec l'éclat de leurs couleurs vives, et qu'une époque de décadence a recouvertes d'un badigeon barbare. Les soins pieux de l'érudition moderne peuvent bien enlever cette couche de fard, mais ne restituent pas ce que le temps et le vandalisme ont détruit. Les traits les plus délicats ont disparu à jamais, et ce serait témérité de prétendre les reproduire dans leur suavité primitive. Ce qui en subsiste toutefois, cette allure si gracieuse sous les longs voiles de la veuve, ce geste plein de dignité pudique et de majesté royale, cette haute spiritualité que révèle la modeste beauté des contours, voilà ce qui vit et parle avec assez d'éloquence pour s'imposer à la pieuse vénération des fidèles et au respect des indifférents.

APPENDICES

I

SAINTE CLOTILDE ET LA CRITIQUE HISTORIQUE

Plus d'un lecteur aura été étonné des divergences que cette vie de sainte Clotilde présente au regard des précédentes. Il y aura cherché vainement certains épisodes dramatiques qui faisaient autrefois le principal attrait de cette biographie, comme, par exemple, celui des fiançailles de la sainte. Il n'y aura pas davantage retrouvé les crimes de Gondebaud contre les parents de sa nièce, ni les atroces excitations à la vengeance que celle-ci adresse à ses fils. Il aura remarqué que sa physionomie a ici un caractère d'unité et de vérité qui lui manquait dans l'histoire traditionnelle, où la sainte apparaissait, à un moment donné, couverte du masque d'une *virago* altérée de sang. Et il aura pu constater avec plaisir que la critique historique n'est pas toujours cette force purement négative redoutée des hagiographes crédules; qu'en détruisant des légendes invétérées, il lui

arrive parfois de réédifier une vérité plus belle que la légende, et que c'est elle enfin qui restitue au type suave de notre sainte son auréole obscurcie par d'irrévérencieuses traditions.

D'où vient donc qu'on a pu si longtemps colporter des fables si outrageantes, et qu'il a fallu attendre jusqu'au dix-neuvième siècle pour les expulser de l'histoire? La raison en est simple. Jusque dans ces derniers temps, on avait accepté sans contrôle, et comme également vraie dans toutes ses parties, l'histoire de Clovis et de Clotilde telle qu'elle est racontée par saint Grégoire de Tours, le père de l'histoire de France. On se disait qu'écrivant au sixième siècle, une ou deux générations après la mort de ses héros, et disposant de quantité de renseignements puisés par lui dans les milieux les mieux informés, Grégoire de Tours devait être à même de nous offrir un récit dont les grandes lignes au moins seraient d'une historicité incontestable.

C'était une erreur. Grégoire de Tours est sans doute un historien véridique, chaque fois qu'il parle des choses qui se sont passées à portée de son regard. Mais pour tous les faits antérieurs à son temps, son témoignage n'a d'autre valeur que celle de ses sources. Que valent celles dont il a disposé pour l'histoire de sainte Clotilde?

Un examen attentif a montré que le chroniqueur a consulté trois sources bien différentes. La première est une vie de saint Remi, aujourd'hui perdue, dans laquelle il a, selon toute probabilité, trouvé l'histoire de la conversion de Clovis et des événements qui l'ont amenée : c'est d'après ce qu'il a extrait de cette source que nous avons pu écrire nos chapitres III et IV. La seconde, c'est la tradition locale de l'église de Tours, où sainte Clotilde a passé la plus grande partie de son long veuvage et semé les bienfaits autour d'elle. Cette tradition était encore vivante et intacte lorsque Grégoire la recueillit, trente ou quarante ans après la mort de la sainte (1); elle a pu lui être communiquée par plus d'un vieillard qui avait connu de son jeune temps la veuve de Clovis, et elle présente, comme la première, d'incontestables garanties, du moins pour toute la partie de la vie de Clotilde qui s'est écoulée à Tours.

La troisième source, à la différence des deux premières, est tout ce qu'il y a de fallacieux et d'incertain : ce sont les légendes populaires, souvent traduites en chansons épiques, que les populations franques colportaient au sujet de leurs

(1) Sainte Clotilde est morte en 545. Grégoire de Tours est devenu évêque de cette ville en 573, et il a écrit son livre II, consacré à l'histoire de Clovis, vers 576.

premiers rois, et dans lesquelles elles faisaient de temps à autre intervenir Clotilde. Ces populations étaient grossières, à demi païennes, ne comprenaient rien aux choses spirituelles, ne s'intéressaient qu'à des récits de meurtres et de vengeance, parfois à des scènes d'hyménée. Leurs légendes, qui altéraient et remaniaient arbitrairement les faits historiques pour les ramener à certains types conventionnels, avaient défiguré profondément plusieurs parties de l'histoire de la sainte.

Grégoire de Tours se défiait, il est vrai, des données que lui fournissait la tradition, pas assez toutefois pour qu'il les écartât entièrement, là où elles semblaient suppléer au silence de l'histoire écrite. Il a donc accueilli, en partie, les récits de la tradition populaire. Les chroniqueurs qui sont venus après lui, comme Frédégaire et le moine de Saint-Denis qui écrivit le *Liber Historiae*, ont été plus crédules ou moins scrupuleux, ils y ont puisé à larges mains, et ainsi s'est introduit, dans la biographie de sainte Clotilde, un élément fabuleux qu'il est du devoir de l'historien d'en exclure impitoyablement. Toutefois, les légendes ont régné trop longtemps dans cette histoire pour qu'il n'y ait pas quelque intérêt pour le lecteur à les retrouver ici dans leur aspect primitif.

Selon saint Grégoire de Tours, qui résume sa

source légendaire en laissant de côté ce qu'elle a de plus invraisemblable, Gondebaud a fait périr par le glaive son frère Chilpéric, père de Clotilde, et a jeté sa femme dans un puits, une pierre au cou, puis il a exilé ses deux filles, dont l'une est Clotilde. Plus tard, Clovis entendant parler de la beauté de Clotilde, la demanda en mariage. Gondebaud n'osa pas la lui refuser, et les ambassadeurs du roi franc la conduisirent en toute hâte à leur maître.

Ce court résumé garde assez bien le canevas de poème nuptial sur Clovis et Clotilde auquel Grégoire de Tours a emprunté ses données. Pour retrouver ce poème dans un récit plus détaillé, il faut s'adresser au chroniqueur Frédégaire, abréviateur de Grégoire de Tours, qui écrit au VII[e] siècle, et qui intercale parfois dans ses ré sumés de longs épisodes empruntés à la tradition populaire. Écoutons-le :

« Comme Clovis envoyait souvent des ambassadeurs en Burgondie, ses émissaires entendirent parler de Clotilde. Et comme il n'était pas permis de la voir, Clovis envoya un Romain du nom d'Aurélien, qui devait tâcher de parvenir à la princesse par tel moyen qu'il pourrait. Aurélien se mit en route seul, ayant, comme un mendiant, la besace sur le dos et les vêtements déchirés, et

emportant l'anneau de Clovis pour inspirer confiance. Arrivé à la ville de Genève, où Clotilde demeurait avec sa sœur Sédéleube, il fut reçu avec charité par les deux sœurs, qui pratiquaient l'hospitalité envers les étrangers. Pendant que Clotilde lui lavait les pieds, Aurélien se pencha vers elle et lui dit à voix basse : « Madame, j'ai un grand message à vous faire, si vous daignez m'accorder un endroit où je puisse vous parler en secret. » La princesse y consentit, et, admis en sa présence, Aurélien lui dit : « C'est Clovis, mon maître, qui m'a envoyé; il veut, si c'est la volonté de Dieu, vous faire partager son trône, et pour que vous soyez sûre de son intention, voici son anneau qu'il vous envoie. »

« Clotilde accepta l'anneau avec grande joie, et répondit : « Reçois cent sous d'or pour tes peines, et prends mon anneau. Hâte-toi de retourner auprès de ton maître, et dis-lui que s'il veut m'avoir en mariage, il me fasse demander sans retard, par une ambassade, à mon oncle Gondebaud. Que les ambassadeurs fassent confirmer sur l'heure ce qu'il leur accordera, et qu'ils fassent en toute diligence réunir un plaid. S'ils ne se hâtent, je crains de voir revenir de Constantinople un certain sage nommé Arédius, qui, s'il arrive à temps, déjouera tout le projet.

« Muni de ces instructions, Aurélien retourna chez lui, dans le même attirail qu'il était venu. Arrivé aux frontières du pays d'Orléans, et pas loin de sa maison, il rencontra un pauvre mendiant qui devint son compagnon de route. Aurélien, qui était sans défiance, s'étant endormi, son camarade lui vola sa besace avec les sous d'or. A son réveil, saisi d'affliction, il se hâta de courir chez lui, d'où il lança ses domestiques à la poursuite du voleur. Ils le rattrapèrent et le ramenèrent à Aurélien, qui le fit rudement bâtonner pendant trois jours et le lâcha ensuite. Puis il alla trouver Clovis à Soissons, et lui raconta en détail tout ce qui s'était passé. Clovis, charmé de l'esprit et des ressources de Clotilde, envoya demander à Gondebaud la main de sa nièce. Gondebaud, n'osant la lui refuser et espérant contracter amitié avec lui, promit de la lui donner. Les envoyés, ayant offert le sou et le denier selon la coutume franque, la fiancèrent à Clovis et demandèrent la convocation immédiate d'un plaid où elle serait donnée en mariage à leur maître. Le plaid eut lieu sans retard, et la noce fut préparée à Châlon. Aussitôt que les Francs eurent reçu la princesse des mains de Gondebaud, ils la firent monter dans une basterne, et, emportant son riche trésor, ils reprirent le chemin de

leur pays. Mais Clotilde pressentait le retour d'Arédius, qui venait de l'Empire, et elle dit au chef des Francs : « Si vous voulez que je parvienne jusqu'à votre maître, faites-moi descendre de cette basterne et mettez-moi sur un cheval, puis faisons toute la diligence possible pour arriver chez vous. Jamais, si je reste sur ce char, je ne verrai votre roi. » Les Francs lui obéirent et la mirent sur un cheval, et en toute hâte on gagna la cour de Clovis.

Cependant, Arédius, débarqué à Marseille, apprenait ce qui était arrivé, et accourait à marches forcées. Arrivé près de Gondebaud, celui-ci lui dit : « Tu sais que j'ai fait amitié avec les Francs, et que j'ai donné ma nièce Clotilde pour femme à Clovis. — Ce n'est pas là un pacte d'amitié, répondit Arédius, mais un germe de discorde perpétuelle. Vous auriez dû vous souvenir, seigneur, que vous avez fait périr par le glaive votre frère Chilpéric, père de Clotilde, que vous avez fait jeter sa mère à l'eau, une pierre attachée au cou, et précipiter au fond d'un puits ses deux frères, après leur avoir fait trancher la tête. Si elle devient puissante, elle vengera ses parents. Envoyez sans retard votre armée à sa poursuite pour la ramener. Il vaut mieux pour vous avoir une querelle sur les bras une seule fois, que d'être

sans cesse, avec tous les vôtres, en butte à la rancune des Francs. »

Gondebaud, ayant entendu cela, envoya une armée à la poursuite de Clotilde, mais elle ne trouva plus que la basterne et les trésors, dont elle s'empara. Clotilde, arrivant dans le voisinage de Villery, au pays de Troyes, où résidait Clovis, avant de quitter le sol de la Burgondie, pria ses guides de piller et de brûler cette contrée sur une étendue de douze lieues à la ronde. Lorsqu'ils l'eurent fait avec la permission de Clovis, Clotilde s'écria : « Je vous rends grâces, Dieu tout-puissant, de ce que j'assiste au commencement de la vengeance de mes parents et de mes frères (1). »

Cette légende très populaire, très barbare, qui ne semble pas même se douter de la différence de religion entre Clovis et Clotilde, n'a pas satisfait longtemps les Francs catholiques. D'autres narrateurs sont venus qui, préoccupés de la mettre mieux en harmonie avec les idées chrétiennes et les mœurs gallo-romaines, en ont présenté un texte assez notablement remanié. C'est un moine de Saint-Denis qui, écrivant au commencement du huitième siècle, nous a conservé ce que je pour-

(1) G. Kurth, *Histoire poétique des Mérovingiens*, p. 227-230, d'après la chronique de Frédégaire, livre III, ch. xviii-xix.

rais appeler la version monastique, comme pendant à la version populaire de tantôt.

D'après le *Liber Historiae*, Clovis, entendant parler de la beauté de Clotilde, envoya Aurélien la demander en mariage. Or, Clotilde était chrétienne. Un dimanche qu'elle allait à la messe, Aurélien, s'étant déguisé en pauvre, s'assit au milieu des mendiants qui formaient la clientèle du lieu saint, après avoir laissé ses propres habits aux mains de ses compagnons dans la forêt. Après la messe, Clotilde, selon son habitude, se mit à distribuer des aumônes. Arrivée à Aurélien, elle lui mit dans la main une pièce d'or. Lui, il baisa la main de la princesse et la tira par le bas de sa robe. Rentrée dans sa chambre, elle fit appeler l'étranger qui lui avait donné ce signe. Aurélien prit en main l'anneau de Clovis, et déposa derrière la porte de la chambre de Clotilde sa besace, dans laquelle il avait les ornements des fiançailles.

« Dites-moi, jeune homme, lui dit Clotilde, pourquoi feignez-vous d'être pauvre, et pourquoi m'avez-vous tirée par le bas de ma robe?

— Votre serviteur, répondit Aurélien, désire vous parler en secret.

— Eh bien, parlez.

— Mon seigneur Clovis, roi des Francs, m'a

envoyé vers vous, parce qu'il désire vous avoir pour reine. Voici son anneau et ses autres ornements royaux. »

En disant ces mots, il chercha de l'œil la besace derrière la porte de la chambre, mais il ne la trouva plus, et il fut saisi d'affliction. Elle s'associa avec intérêt à sa recherche, et dit : « Qui a enlevé sa besace à ce pauvre? »

Enfin, on retrouva la besace, et, en secret, Aurélien remit à Clotilde les ornements de fiançailles. Pour l'anneau de Clovis, elle le déposa dans le trésor de son oncle. « Saluez de ma part Clovis, ajouta-t-elle. Il n'est pas permis à une chrétienne d'épouser un païen. Veillez à ce que personne n'apprenne rien de ceci. Qu'il en soit comme l'ordonnera Dieu, mon Seigneur, que je confesse devant tout le monde. Pour vous, allez en paix. » Aurélien revint et rapporta toutes ces choses à son maître.

L'année suivante, Clovis envoya son ambassadeur Aurélien demander à Gondebaud sa fiancée Clotilde. Apprenant cela, Gondebaud fut effrayé, et dit : « Il faut que tous mes conseillers et mes amis burgondes sachent quelle querelle me cherche Clovis, qui n'a jamais vu ma nièce. Pour toi, dit-il à Aurélien, tu es venu ici pour espionner ce qui se passe chez nous. Retourne dire

à ton maître qu'il ment en pure perte lorsqu'il parle de ma nièce comme de sa fiancée. »

Aurélien répondit avec fermeté :

« Voici ce que vous mande mon seigneur le roi Clovis.

« Si vous voulez lui donner sa fiancée, assignez-lui un endroit où il puisse venir la prendre; sinon, il viendra s'expliquer avec vous à la tête de son armée.

— Qu'il vienne où il lui plaira, répondit Gondebaud; moi aussi, je me mettrai à la tête des Burgondes; il sera victime de la ruine qu'il a causée à d'autres, et le sang qu'il a versé en abondance sera vengé. »

L'entendant parler ainsi, les Burgondes, ses conseillers, craignant la colère de Clovis et de ses Francs, dirent à leur roi : « Que le roi s'informe auprès de ses serviteurs et de ses chambellans, si, par un tour d'adresse, les envoyés de Clovis n'ont pas introduit des cadeaux de fiançailles; il faut éviter qu'il y ait un prétexte contre vous et votre peuple, car la malice de Clovis est trop furieuse. »

Tel fut le conseil que, selon la coutume, les Burgondes donnèrent à leur roi. On fit la recherche qu'ils demandaient, et l'on trouva dans le trésor royal l'anneau de Clovis, avec son image et son

inscription. Alors Gondebaud, affligé, interrogea la princesse.

« Je sais, seigneur mon roi, répondit-elle, qu'il y a quelques années les envoyés de Clovis nous ont apporté divers cadeaux en or; à moi, votre servante, ils ont remis en main un petit anneau, que j'ai déposé dans vos trésors.

— Vous avez agi à la légère et sans réflexion, » répondit Gondebaud.

Et, indigné mais malgré lui, il la remit à Aurélien. Celui-ci la reçut avec grande joie, et, avec ses compagnons, il la conduisit auprès de Clovis à Soissons en France. Clovis, plein de joie, en fit sa femme.

Le soir des noces, au moment où ils allaient gagner la couche nuptiale, Clotilde, en femme avisée et confiante en Dieu, dit à son époux :

« Seigneur mon roi, écoutez votre servante et daignez lui accorder sa demande, avant que notre union soit consommée.

— Demandez ce que vous voudrez, répondit Clovis, et je vous l'accorderai.

— D'abord, reprit-elle, je vous demande d'adorer Dieu, le Père tout-puissant qui vous a créé, puis Notre-Seigneur Jésus-Christ qui vous a racheté, qui est le Roi des rois et que son Père a envoyé du haut des cieux; ensuite,

le Saint-Esprit, qui confirme et qui illumine tous les justes. Reconnaissez leur ineffable majesté tout entière et leur toute-puissance coéternelle; et, l'ayant reconnue, confessez-la et abandonnez vos vaines idoles, qui ne sont pas des dieux mais de misérables statues : brûlez-les, et restaurez les saintes églises que vous avez incendiées. Puis, rappelez-vous, je vous prie, que vous devez réclamer l'héritage de mon père et de ma mère, que mon oncle Gondebaud a fait cruellement périr, et dont Dieu vengera le sang. »

Clovis répondit :

« Une des choses que vous demandez est difficile, à savoir, que j'abjure mes dieux et que j'adore le vôtre. Pour l'autre, je ferai tout ce que je puis. »

Et elle :

« Je vous demande surtout d'adorer le Dieu tout-puissant qui est au ciel. »

Clovis donc envoya de nouveau Aurélien en Burgondie, pour réclamer à Gondebaud le trésor de sa femme Clotilde. Gondebaud irrité s'écria :

« Ne t'ai-je pas défendu, Aurélien, de venir dans mon royaume pour m'espionner? Par le salut des princes, je le jure, retourne tout de suite et éloigne-toi de moi, sinon je te tuerai. »

Aurélien répondit :

« Vive le seigneur Clovis mon roi, et les Francs qui sont avec lui! Je ne crains pas vos menaces tant que mon seigneur est en vie. Voici ce que vous mande votre fils Clovis : il viendra vous réclamer le trésor de sa femme, ma souveraine. »

De nouveau les Burgondes, selon la coutume, donnèrent un conseil à Gondebaud, et ils dirent : « Donnez à votre nièce une partie du trésor qui lui revient; ce sera justice, et ainsi vous aurez la paix et l'amitié de Clovis et du peuple franc; sinon ils envahiront notre terre, car ce peuple est puissant et farouche, et ne craint pas Dieu. »

Ayant entendu ce conseil, Gondebaud remit entre les mains d'Aurélien pour Clovis une partie considérable de son trésor : de l'or, de l'argent et quantité d'ornements royaux, en disant : « Que me reste-t-il que de partager mon royaume avec Clovis? »

Et il dit à Aurélien :

« Retourne auprès de ton maître, car voilà que tu as à lui porter quantité de richesses que tu n'as pas acquises par tes peines. »

Et Aurélien répondit :

« Mon maître Clovis est votre fils; tous vos biens sont communs. »

Et les sages Burgondes dirent :

« Vive le roi qui a de tels hommes! »

Aurélien retourna en France avec quantité de trésors.

Voilà, dans deux versions fort dissemblables, la légende du mariage de Clovis et de Clotilde. Cette légende est aujourd'hui biffée de l'histoire. Sa frappante invraisemblance, les contradictions de ses deux versions dans des parties essentielles, sa similitude avec toutes les légendes nuptiales que nous a conservées le moyen âge, et qui sont taillées sur le même patron qu'elle, enfin, l'impossibilité de la concilier avec des faits historiques avérés, voilà plus qu'il n'en faut pour la faire reléguer dans le domaine des fables. Je renvoie le lecteur curieux de la démonstration aux pages 225-251 de mon *Histoire poétique des Mérovingiens*.

Qu'il me suffise de marquer brièvement ici que Gondebaud n'a pas été le bourreau de son frère et de sa belle-sœur. Au témoignage de saint Avitus de Vienne, il a pleuré la mort de Chilpéric. Quant à Carétène, nous savons, par son épitaphe, qu'elle a vécu jusqu'en 506, et qu'elle est morte dans son lit, nombre d'années après le mariage de Clotilde. Toute la légende des griefs de Clotilde et des préten-

dues vengeances qu'elle doit exercer croule donc par la base. Et quand le chroniqueur franc nous raconte qu'après la mort de Clovis, Clotilde poussa ses fils à la guerre de Burgondie en leur disant qu'ils avaient à la venger, il se fait de nouveau l'écho d'une légende déjà en possession de l'esprit public, et dont le caractère fabuleux n'a pu être reconnu que de nos jours.

« Comme nous avons montré plus haut que Clotilde n'avait pas de parents à venger, il n'est pas besoin d'autre preuve pour faire rejeter cette partie du récit. D'ailleurs, même en supposant qu'elle ne fût pas écartée par l'argument négatif, elle a un tel caractère d'invraisemblance, qu'il est impossible de la défendre en bonne critique. Si Clotilde est si âpre à la vengeance, pourquoi n'a-t-elle pas armé le bras de son mari Clovis, et a-t-elle attendu la mort de Gondebaud, son persécuteur, pour décharger sa colère sur le fils innocent de celui-ci? Clovis, il est vrai, a fait la guerre au roi des Burgondes, mais nullement à l'instigation de Clotilde; il l'a entreprise à la demande de Godegisil, l'autre oncle et probablement le tuteur de sa femme; il pense si peu à venger Clotilde qu'au moment où Gondebaud va devoir se rendre à sa merci, il lui fait

grâce contre la promesse d'un tribut annuel. Gondebaud manque bientôt à ce dernier engagement : n'importe! Clovis ne bouge plus, il devient même, peu de temps après, l'ami de Gondebaud, et tout cela sous les yeux de Clotilde, à l'heure même où celle-ci vient de voir Clovis se convertir à sa foi, et qu'elle jouit de la plénitude de son influence sur le Sicambre baptisé. Si donc Clotilde a eu des griefs, il faut convenir qu'elle les a bien oubliés. Elle les oublie tant que vit Gondebaud, qui en est l'auteur unique : elle les oublie tant que règne Clovis, qui en est le vengeur d'office; et c'est seulement lorsque l'offenseur et l'offensé sont descendus tous les deux dans la tombe, l'un depuis neuf ans, l'autre depuis douze, c'est lorsqu'il ne reste plus personne à punir, que cette veuve retirée du monde, et qui vit exclusivement pour les bonnes œuvres, loin de ses fils et n'ayant plus que la mort à attendre, sort soudainement comme d'un sommeil, et s'avise de couronner une vie remplie de bonnes œuvres en déchaînant une guerre fratricide dans laquelle finira son propre sang (1). »

Il n'est pas seulement possible de démontrer aujourd'hui la fausseté de la légende qui a

(1) G. Kurth, *Histoire poétique des Mérovingiens*, p. 327.

noirci la mémoire de Clotilde; on peut aussi en reconnaître l'origine. Celle-ci se trouve dans la tendance de l'esprit populaire à toujours expliquer les grands malheurs comme l'expiation de grands crimes. Lorsque le roi des Burgondes Sigismond fut tué avec sa femme et ses enfants par son cousin Clodomir, on se dit qu'il périssait sans doute en expiation d'un crime semblable qu'un des siens aurait perpétré contre quelque ascendant du même Clodomir. Et alors on en arriva bientôt à supposer que Gondebaud avait fait subir à Chilpéric, grand-père de Clodomir, tout juste le même traitement que Clodomir infligea plus tard à son fils. On peut voir dans l'*Histoire poétique des Mérovingiens*, p. 245 et suivantes, comment cette hypothèse poétique a été élaborée successivement, jusqu'au point de devenir, en quelque sorte, le centre, le pivot de toute la légende.

La vérité historique, aujourd'hui rentrée dans ses droits, a remis toutes choses en leur place : elle ne laisse subsister dans l'histoire authentique de Clotilde que les faits avérés, et relègue les autres dans son *histoire poétique*. C'est au nom de la science, cette fois, que l'hagiographie peut défendre la légitimité de ses traditions, pendant que d'autre part, nous avons le piquant spec-

tacle de l'érudition rationaliste se débattant avec colère contre les conclusions de la méthode critique. Serait-il donc vrai que, pour certains historiens, les légendes qui glorifient les saints sont les seules qu'il faille éliminer, et qu'on doit garder avec un soin pieux celles qui les calomnient?

En vain, pour contester à Clotilde le titre de sainte que lui a donné l'Église et que l'histoire lui garde, on allègue ici des considérations philosophiques. Clotilde, dit-on, a participé du milieu barbare dans lequel elle a vécu, elle en a respiré l'atmosphère viciée, elle en a ressenti les ardentes passions, et c'est aller à l'encontre de toute vraisemblance que de prétendre qu'elle fut soustraite aux influences multiples du milieu ambiant. S'il faut conclure de là que Clotilde ne mérite pas le titre de sainte, alors il faut ajouter qu'il n'y a pas eu de sainte au VI[e] siècle, ni dans aucun autre siècle.

Mais qui ne voit combien on s'égare lorsqu'on évoque des raisons générales pour contester des faits particuliers? Les grandes vertus et les grandes passions sont de tous les temps et de tous les pays, et ce qu'il est convenu d'appeler un milieu se compose, dans des proportions variées à vrai dire, de tout ce qu'il y a de bons et de mauvais éléments dans une civilisation. La plus

haute sainteté n'y fait point défaut, non plus que l'immoralité la plus abjecte, et la seule différence d'une société à l'autre vient des rapports de proportion qui s'y établissent entre ces éléments opposés. Clotilde a donc pu être une sainte, bien que la sainteté n'ait pas fleuri dans son entourage immédiat. Les grands saints ont souvent apparu dans des milieux troublés, et les hagiographes du moyen âge, habitués à ce genre de phénomène, avaient une image traditionnelle pour l'expliquer : la société, disaient-ils, avait produit cette âme exquise comme l'épine produit la rose, *sicut spina rosam*.

Ce n'est donc pas faire violence à l'histoire et à la philosophie que de soutenir, comme nous le faisons, que Clotilde a apparu sur le tronc rugueux de la barbarie du VIe siècle, comme une rose parfumée de tous les parfums de la sainteté. Elle n'est pas la seule sainte de cette époque, ni la plus étonnante. Pour ne pas parler ici de sainte Geneviève, le charme suave des vertus de sainte Radegonde n'embaume-t-il pas les annales d'un siècle tout rempli de crimes, et cette sainte charmante, sortie d'une famille de fratricides, n'a-t-elle pas partagé la couche de l'atroce Clotaire Ier? Et la physionomie de sainte Radegonde est incontestablement la plus authentique, la plus connue de son siècle : tout ce que l'histo-

riographie de ce temps garde de lumière vient converger sur sa figure, puisque sa vie a été retracée par deux biographes qui ont vécu dans son intimité, sans compter Grégoire de Tours lui-même, qui a été du nombre de ses respectueux admirateurs !

Nous concluons.

Le simple bon sens dit que Clotilde a pu être une sainte malgré son milieu, et le témoignage de l'Église atteste qu'elle l'a été en réalité. Quant à la critique, elle réduit à néant le témoignage contradictoire qu'on a prétendu tirer de la légende populaire. Il ne reste plus dès lors, pour tout homme de bonne foi, qu'à faire amende à une sainte mémoire, trop longtemps obscurcie par les mensongères fictions du génie barbare.

II

SAINTE CLOTILDE ET L'ÉGLISE DE PARIS

Selon une tradition conservée par un chroniqueur du XIIe siècle, sainte Clotilde se serait intéressée à la vieille église de Saint-Étienne dans la Cité de Paris, qui fut, comme on sait, la plus ancienne cathédrale de cette grande ville. Voici du moins ce que rapporte à ce sujet le chroniqueur Gislebert de Mons, mort en 1224 et auteur d'une chronique des comtes de Hainaut qui est un bon document de l'histoire féodale du XIIe siècle.

En 1186, vers la Saint-Martin, Jean, moine de Clairvaux, à la suite d'une vision, découvrit à Paris, sous l'autel de la vieille église Saint-Étienne, des reliques de la Sainte Vierge, de saint Denis, de saint Laurent et de saint Étienne. Le comte de Hainaut Baudouin V, dit le Courageux, revenant de chez le roi qu'il avait été visiter à Montlhéry, assista à la découverte. Je

reproduis textuellement la partie principale du témoignage de Gislebert :

Scriptum enim cum reliquiis inventum indicabat quod quedam regina, uxor Clodovei regis Francorum, qui primus regum Francorum baptismum suscepit a beato Remigio, templum illud consecrari et reliquias predictas in illo fecerat sigillari, quia templum illud civitatis Parisiensis capitalis ecclesia olim fuerat et ibi sedes fuerat metropolitana, que postea ad sedem Senonensem fuit translata. (Gislebert de Mons, éd. Van der Kindere, c. 128, p. 194.)

On remarquera le caractère tendancieux de l'écrit trouvé en 1186, qui veut que Paris ait été avant Sens la métropole de sa province ecclésiastique. Sans chercher à établir la date et la provenance de cette note, j'en retiens la partie substantielle, de laquelle il appert qu'au haut moyen âge sainte Clotilde passait pour avoir fait consacrer la plus ancienne église de Paris. Il valait la peine de ne pas laisser se perdre ce souvenir.

III

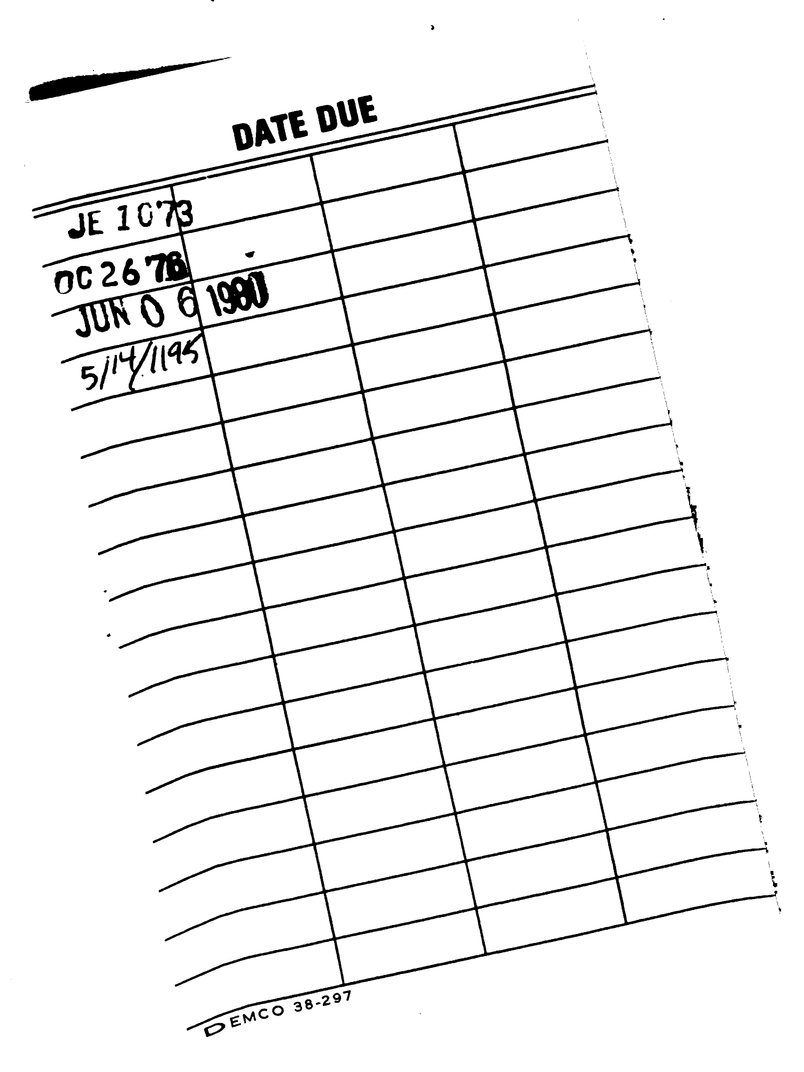
RELIQUES DE SAINTE CLOTILDE

En 1670, Marguerite, duchesse douairière d'Orléans, donna à l'église Saint-Jacques de Neufchâtel une relique de sainte Clotilde, tirée de l'une des châsses de l'abbaye de Sainte-Geneviève.

On trouvera dans la *Revue des Sociétés Savantes,* II (1865), p. 55, trois documents relatifs à cette donation.

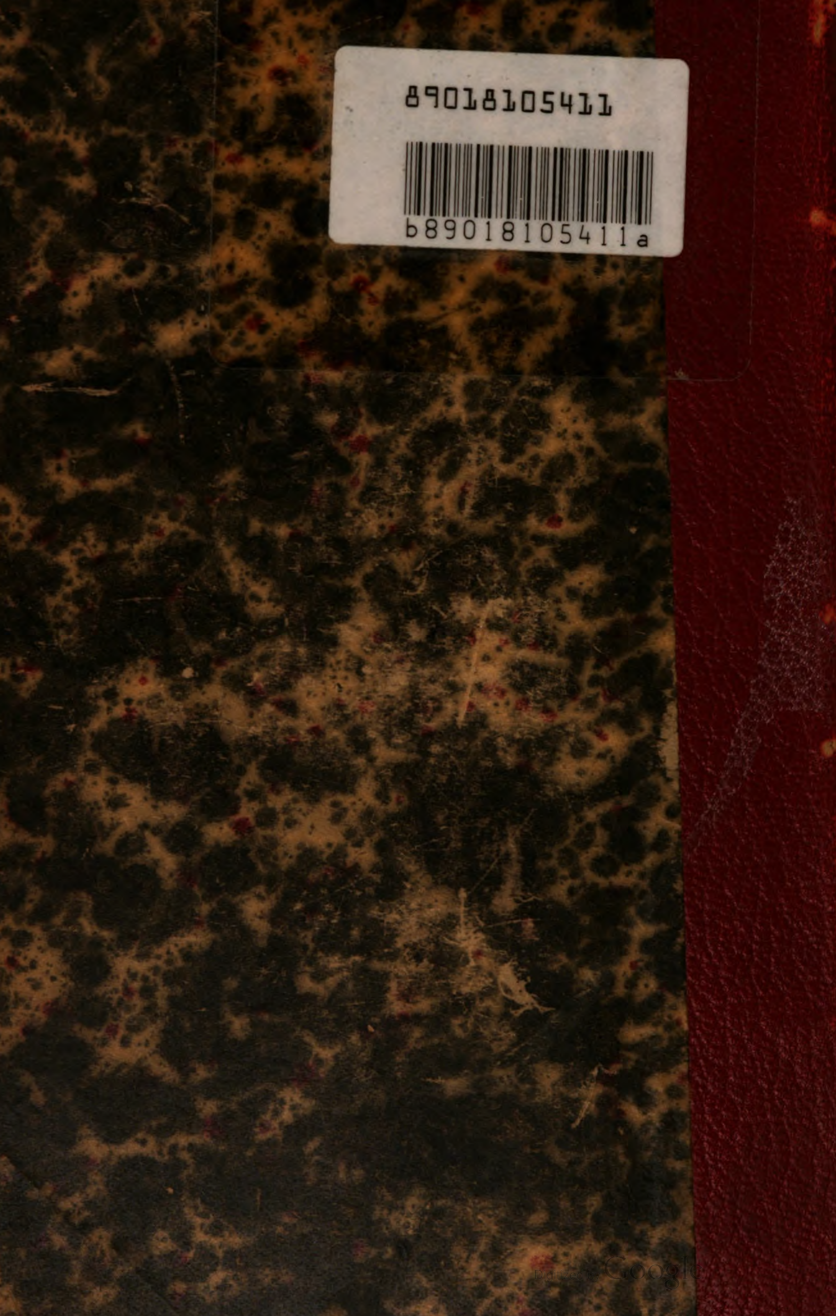
TABLE DES MATIÈRES




DATE DUE
JE 10 '73
OC 26 '76
JUN 0 6 1980
5/14/1195
DEMCO 38-297


89018105411
b89018105411a




89018105411
b89018105411a
Digitized by Google